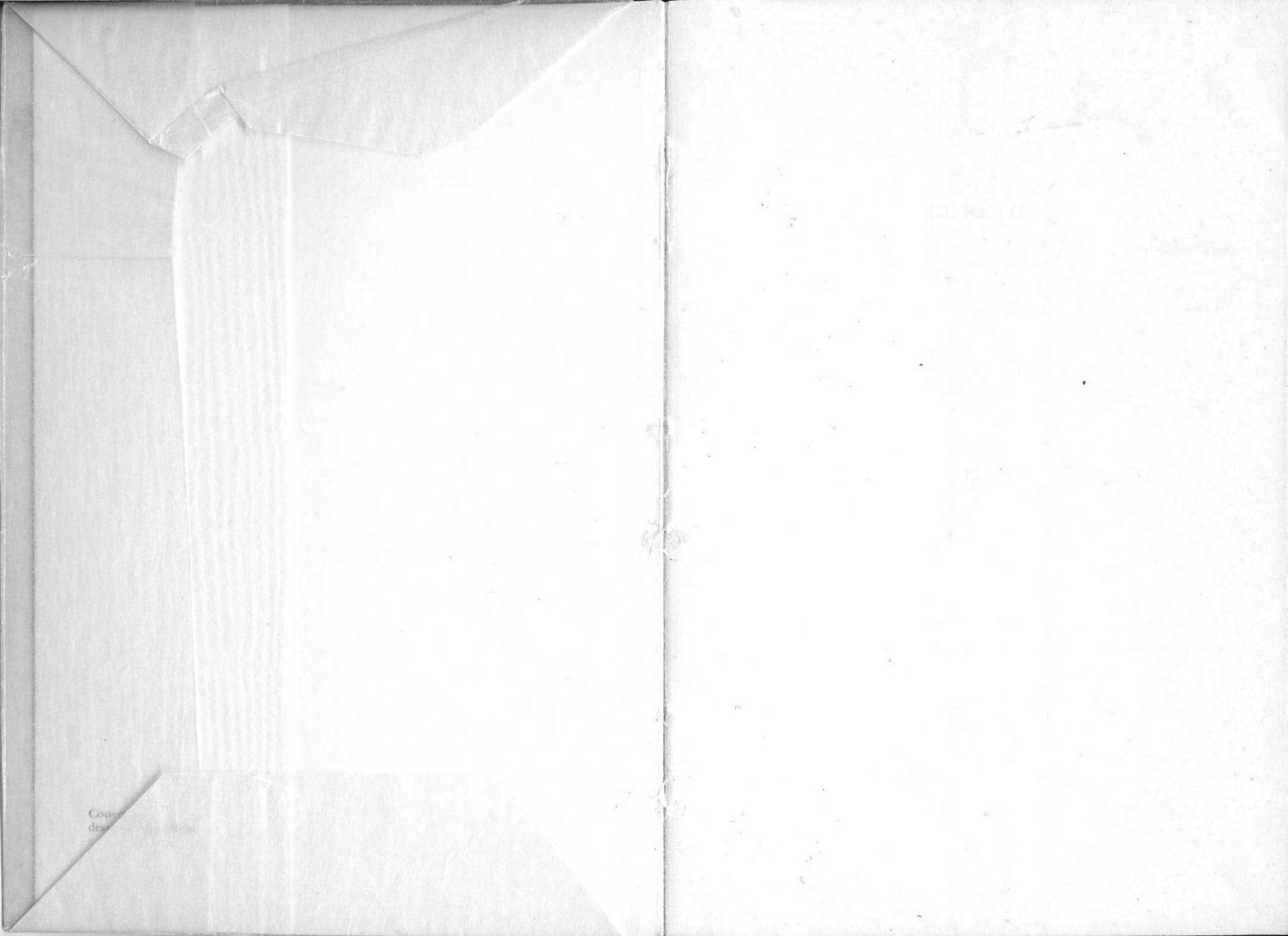


Cou
de



LE RÉTIF

LE RÉTIF

Collection individualiste et satirique
dirigée par Yves Pagès

Titres parus :

Jossot : *Femelles*

Lucien Descaves : *Ronge-Maille vainqueur*

VICTOR SERGE

LE RÉTIF

ARTICLES PARUS DANS « *l'anarchie* »
1909 - 1912

Textes réunis et présentés par Yves Pagès

Librairie Monnier
55, rue de Rome
75008 Paris

RÉTIF, IVE, *adj*. Se dit d'un cheval ou autre bête de monture qui refuse d'obéir. Fig. Se dit des choses qui n'obéissent pas.

Littré

Nous remercions Monsieur Michel Dixmier qui nous a donné accès à certains documents de sa collection personnelle, Madame Strub qui nous a facilité la consultation des archives de l'Institut français d'histoire sociale, et Monsieur Jean Rière qui a permit d'établir la bibliographie choisie et nous a autorisé à reproduire les textes de Victor Serge.



VICTOR KIBALTCHITCH,
DIT LE RÉTIF,
ALIAS VICTOR SERGE

Victor-Napoléon Lvovitch Kibaltchitch est né le 30 décembre 1890 à Bruxelles. Son père, sympathisant du Parti de la Volonté du Peuple, soupçonné d'avoir abattu le tsar Alexandre II, avait dû quitter la Russie huit ans plus tôt. Très jeune, Victor connut l'errance des exilés, et, talonné par la faim, une existence au cours fragile et provisoire. C'est, vers l'âge de douze ans, après la séparation de ses parents, que Victor Serge situe, dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire*, le décès de son frère cadet Raoul, mort de faim. Mais ses conditions de vie vont s'améliorer un peu avec la nomination de son père, agnostique, disciple d'Herbert Spencer, à l'Université d'Anatomie de Bruxelles. De cette époque, Victor retiendra surtout ces dessins de pendus et de steppes sibériennes qui décorent sa chambre, en mémoire des atrocités tsaristes. Il fait bientôt la connaissance de Raymond Callemin, né en 1890 à Bruxelles, fils d'un cordonnier alcoolique et «socialiste déçu du socialisme». Devenus bons amis, ils découvrent ensemble Zola, Louis Blanc et Fenimore Cooper. Vers l'âge de quatorze ans, ils adhèrent aux Jeunes Gardes Socialistes d'Ixelles. A défaut d'une scolarité régulière, ils tirent de leur complicité d'autodidactes un savoir disparate de révoltés. Pour subsister, Victor pratique divers petits métiers: «garçon de bureau, dessinateur, technicien de chauffage central».

C'est la lecture d'une brochure de Kropotkine, *Aux jeunes gens*, qui donne l'idée aux deux adolescents de

rejoindre, au cœur de la forêt de Soignes, la Colonie libertaire de Stockel, fondée par Émile Chapelier, ancien «mineur borain, venant de sortir de prison». A l'entrée du lieu, on a inscrit une maxime tirée de Rabelais : «Fais ce que veux». Là, nos deux jeunes gens s'émerveillent au kaléidoscope de la vie marginale. Entourés de typos, de peintres, de jardiniers en rupture de ban, à mi-chemin du tolstoïsme et de la «chimie» terroriste, ils s'initient à la vie en «camaraderie», se gavent de brochures de propagande et des textes d'Anatole France, Verhaeren et Jehan Rictus. Mais bientôt la Colonie doit changer d'implantation. Kibaltchitch et Raymond suivent et s'installent à Boisfort. Victor se mêle à l'équipe de rédaction du *Communiste,* journal libertaire de la communauté, signe ses premiers articles et inaugure son pseudonyme fétiche, «Le Rétif». Il fait à cette occasion la connaissance d'Édouard Carouy, «tourneur en métaux», de sept ans son aîné. En septembre 1908, le journal change de titre, dorénavant intitulé *Le Révolté*. Durant l'été 1909, Victor travaille comme assistant photographe à Armentières, près de Lille. C'est là qu'il rencontre Mauricius, orateur des *Causeries populaires,* sortes de conférences didactiques itinérantes. Il lui présente Anna Estorges, dite Rirette Maîtrejean, née en 1887 à Tulle, ex-épouse de Louis Maîtrejean. Elle est en fait la compagne de l'individualiste malthusien Mauricius avec qui elle vient d'avoir deux filles, Maud et Chinette. Mais au sein du *Révolté* une scission a lieu entre le courant anarchiste classique, mis en minorité, et le courant individualiste qui associe Jean de Boe, orphelin d'Anderlecht, typographe déjà emprisonné pour quelques brûlots antimilitaristes, Raymond Callemin, Édouard Carouy, Octave Garnier, apprenti boulanger de vingt ans, et le Rétif. On trouve ici l'embryon de ce qui va devenir la fameuse «Bande à Bonnot», simple réseau d'affinités et d'idées pour l'instant.

Le *Révolté* s'est éteint. Kibaltchitch, fin 1908, quitte son «frère» Callemin et arrive à Paris, où il reprend contact avec Mauricius. Aussitôt Victor s'éprend de Rirette et s'installe avec elle. Il gagne sa vie modestement, donne quelques cours de français aux enfants de réfugiés russes, fait quelques traductions littéraires. Victor et Rirette passent leur temps libre en promenades dans les jardins du Luxembourg, au parc de Saint-Cloud. Victor retrouve René Valet, dit «Poil de carotte», jeune serrurier qu'il avait connu en Belgique, où celui-ci s'était exilé pour échapper au service militaire. Victor, en sa compagnie, fréquente les cercles littéraires de la montagne Sainte-Geneviève. On y récite du Jehan Rictus, entre autres. Dès septembre 1909, Kibaltchitch se lie au groupe individualiste de la rue du Chevalier-de-la-Barre qui édite le journal *L'Anarchie*. Il y signe immédiatement, toujours sous le pseudo du «Rétif», quelques papiers qui provoquent déjà des polémiques avec le gérant, Lorulot, anarchiste végétariste. Le style lui paraît acerbe, trop acerbe. «Deux manifestations extraordinaires» marquent cette période. C'est d'abord celle du 9 mai 1909, à la mémoire de Francisco Ferrer Guardia, propagandiste espagnol de l'éducation libertaire, qui vient d'être exécuté. Victor prend par à l'émeute devant l'ambassade d'Espagne. C'est ensuite, en août 1910, l'affaire Liabeuf, cordonnier condamné à mort pour avoir tué deux agents des mœurs. Là encore, Victor prend part à l'émeute devant la prison de la Santé. Mais d'autres luttes, internes cette fois, dégénèrent au sein du journal. Le 8 mai 1910, une bagarre oppose, au siège de *l'anarchie,* les amis de Paraf-Javal à ceux de Lorulot. Des arrestations s'ensuivent, un procès a lieu.

Il est grand temps pour eux de déménager. Lorulot transfère la modeste imprimerie du groupe au 16 rue de Bagnolet, à Romainville, fin juin 1910. Victor crée un cercle d'études au Quartier Latin, intitulé *La Libre Recherche*. C'est là que Rirette présente au Rétif André Soudy, jeune tuberculeux, surnommé «Pas de chance», qui s'occupe de Maud et Chinette, les promène souvent au Luxembourg. Le soir, ils vont tous ensemble perturber des meetings royalistes ou démocrate-chrétiens (le Sillon), engageant violemment la polémique avec les orateurs

adverses. Victor Serge évoque, dans ses *Mémoires*, les vifs échanges qui l'opposaient à Léon Daudet ou Valois, à propos de Georges Sorel. A l'approche de l'été 1911, Victor et Rirette quittent Paris pour Romainville. Là, ils retrouvent leurs amis Callemin, dit «la science», Marius Medge «le cuisinier», Jean de Boe, Édouard Carouy «le rouquin», et Octave Garnier «le terrassier», pour une nouvelle expérience communautaire. Lorulot, en désaccord avec la tonalité trop agressive du journal, préfère partir et laisse la gérance à Rirette Maîtrejean, le 13 juillet 1911. La vie s'écoule, partagée entre le travail d'impression de *l'anarchie*, le jardinage, la cuisine et les discussions politiques. Mais assez vite, des dissensions apparaissent. Le strict végétarisme qui sert ici de dogme et le scientisme farfelu qui le sous-tend ennuient Le Rétif et sa compagne. Des discussions infinies à propos de la malfaisance du sel, du poivre, du thé et du café comme «éléments antinaturels» prennent le pas sur la cohésion politique du groupe. Octave Garnier, en particulier, reproche à Victor ses goûts d'esthète et sa rhétorique trop «intellectuelle». Une période de remous s'ensuit. Carouy disparaît de Romainville la dernière semaine d'août. Il semble avoir été dénoncé à la police. Dès septembre, ce sont Callemin et Garnier qui s'en vont à leur tour, tandis que dans un article de *L'Ère nouvelle* Lorulot dénonce ses anciens amis, à ses yeux, «embourgeoisés» et «pervertis» par une fougue «illégaliste naïve». Des polémiques s'engagent à propos de l'illégalisme, avec pour toile de fond la lente criminalisation des amis du Rétif, qui ne les soutient plus que théoriquement. Le 19 octobre, *l'anarchie* reparaît avec une nouvelle adresse, rue Fessart à Paris, près des Buttes-Chaumont.

C'est à cette époque qu'apparaît Bonnot, né le 14 octobre 1876 à Pont-de-Roide, délaissé par un père alcoolique et élevé par sa grand-mère. Abonné au journal, il a décidé de «passer à l'acte». Il prend contact avec Octave Garnier, le plus déterminé de l'ancien noyau belge, et trouve en Callemin, Valet et Carouy des oreilles attentives et plutôt complices. Ici commence l'épopée criminelle des «bandits en auto», à laquelle Victor n'est pas mêlé. Après le meurtre de l'encaisseur, rue Ordener, le 20 décembre 1911, le Rétif comprend que ses anciens amis en sont les auteurs. Callemin et Garnier lui rendent d'ailleurs visite et avouent à Victor leur assassinat. Bien que dépassé par le nouveau visage de leur individualisme et son infléchissement criminel, il prend leur défense avec vigueur dans un article intitulé *Les Bandits*, daté du 4 janvier. La police engage immédiatement une perquisition au journal *l'anarchie*, et y découvre deux revolvers, issus d'un cambriolage chez un armurier de la rue Lafayette. Le Rétif est inculpé le 31 janvier 1912 de «complicité de vol avec recel».

On connaît la suite. Bonnot finit tragiquement, assiégé par des centaines de policiers dans un garage de Choisy-le-Roi, préférant se tirer une balle dans la tête. Vient ensuite le dynamitage d'une cache où se sont réfugiés Garnier et Valet, à Nogent-sur-Marne : on les retrouvera morts dans les décombres. Le 3 février 1913 commence le procès, en cour d'assise, des vingt accusés de la «bande à Bonnot». Victor, qui nie toute participation «à des actes qui lui répugnent», défend cependant devant les jurés ses strictes positions individualistes. Il est condamné à cinq ans de réclusion et cinq ans d'interdiction de séjour, tandis que Callemin, Monier et Soudy sont exécutés. Rirette, elle, est acquittée. Après le procès, c'est le temps des règlements de compte entre Lorulot et le Rétif. Lorulot reproche à Kibaltchitch d'avoir «chargé» ses camarades, tandis que Victor accuse à demi-mot Lorulot d'être un indic. On trouvera le détail de cette polémique au sein de la correspondance Victor Serge-Émile Armand, publiée par J. Maîtron, dans le n° 46 du *Mouvement Social* (1964). De son séjour en prison, on sait peu de choses, sinon la version romancée qu'il en donne dans *Les Hommes dans la prison*.

A sa sortie, fin janvier 1917, Victor se réfugie en Espagne. Là, il entretient une correspondance avec Émile Armand, ancien gérant de *l'anarchie*, et fréquente les

milieux individualistes de Barcelone, sous le nouveau pseudonyme de «Victor-Serge». Il y rédige un *Essai critique sur Nietzsche* annoncé par la revue *Action*, mais dont le manuscrit a été égaré. Mais il semble éprouver une certaine lassitude envers l'absence de perspective d'un mouvement individualiste, vicié par l'esthétisme «inactuel» et les digressions «sexologiques vulgaires». D'autre part, le séisme révolutionnaire secouant la Russie, sa terre d'origine, achève de consommer une rupture déjà latente avec sa famille politique originelle. Là encore, il faudrait se reporter à *Mouvement Social*, nº 46, pour suivre toutes les étapes de cette lente désaffection.

En août 1917, Victor Serge rentre clandestinement en France et se fait arrêter, puisqu'il est encore sous le coup d'une interdiction de séjour. Il est emprisonné à nouveau, au camp de Précigné, dans la Sarthe. Par chance, un échange franco-russe a lieu en janvier 1919, et Victor-Napoléon Lvovitch Kibaltchitch peut enfin s'embarquer pour Moscou, puis Petrograd. C'est la première fois qu'il foule la terre de ses ancêtres. Une nouvelle page de sa vie militante est tournée. Sans jamais renier son passé «anti-autoritaire», il va s'engager aux côtés des bolcheviques. Il entre au bureau du commissariat aux Affaires étrangères en 1920, devient collaborateur de Litvinov et de Zinoviev en 1922, chef du département de la propagande en Europe Centrale et attaché au commissariat du Peuple à l'Instruction publique en 1924. Pendant cette période, il entreprend la rédaction d'une vaste œuvre romanesque, poétique et journalistique, dont on sous-estime, aujourd'hui encore, la portée littéraire. Dans l'après-Lénine, Victor Serge se rapproche de la ligne trotskiste, sans s'y fondre tout à fait. Exclu du Parti fin 1927 pour «fractionnisme», il fait figure d'«Oppositionnel de Gauche». Il est arrêté en avril 1928 et emprisonné 36 jours. Après quelques années de répit, il va être déporté au camp d'Orenbourg (Oural) en 1933, pour n'être libéré que trois ans plus tard. En avril 1936, il rejoint sa Belgique natale et s'installe finalement à Paris, où il milite en faveur des révolutionnaires espagnols. En janvier 1938, il rédige, avec Alexandre Croix et Jean Bernier, le numéro de *Crapouillot* consacré à «L'Anarchie». Mais en juin 1940, il doit encore s'exiler, face à l'avancée des troupes nazies. Il passera les sept dernières années de sa vie au Mexique, terre d'asile de Trotski, où il meurt le 17 novembre 1947.

PSYCHOLOGIE D'UN ENNEMI DES FOULES

Si nous rééditons aujourd'hui ce recueil d'articles datant de la période anarchisante de Victor Serge, c'est autant pour l'éclairage inédit qu'ils portent sur l'itinéraire politique d'un homme, que pour leur intérêt intrinsèque. Qu'on les ait jusqu'ici laissé s'émietter, au hasard du papier malade, a dû ravir certaines gens. Mais peu importe la conspiration des silences. C'est un précieux témoignage critique que ce fragment d'individualisme d'avant 14 nous offre.

Nous voudrions replacer brièvement ces écrits dans leur contexte historique. Les positions défendues par le Rétif ne tombent pas seulement du ciel révélé de sa conscience. Elles font aussi partie d'un vaste courant politique et esthétique, oublié depuis bientôt un siècle, un pan entier de l'histoire des idées, encore aux trois quarts immergé, tronqué par le relecture d'hégémonie marxiste du socialisme français, ou masqué par l'ombre lyrique et tapageuse d'un anarchisme seulement pittoresque.

Pourtant, dès les années 1880, une fraction des marges libertaires avait déjà fait sécession, rompant avec l'utopisme des uns et le dogme économiste des autres, atomisant la critique sociale jusqu'à ses plus extrêmes limites et ouvrant la voie à des subversions uniques et des combats de polémistes francs-tireurs. Au sens large, cela prit l'allure d'une mode, de Barrès à Ibsen, l'un «ennemi des lois», l'autre «ennemi du peuple», avec la découverte de Nietzsche, ou de Stirner en 1900, par le défenseur du «cinquième État» Mecislas Golberg. Les critiques d'art Camille Mauclair et Élie Faure, le sociologue Georges

Palante et l'André Gide de la *Revue Immoraliste*. Cela prit des attitudes stoïciennes et sceptiques chez Han Ryner, des façons aristocratiques chez Zo d'Axa. Cela se travestit en curieuses paraboles chrétiennes avec l'Oscar Wilde de *L'Ame de l'homme sous le socialisme*. Cela passa par l'ironie pure d'un Fénéon, par le trait assassin d'un Jossot, les autopsies asociales d'un Darien, l'exil «sauvagiste» d'un Gauguin. Cette sensibilité marqua les imaginaires sociaux d'alors, aussi bien sous une forme dite vulgaire, de Lupin aux *Pieds Nickelés* en passant par *Chéri-Bibi*, que par l'écho de certains faits divers exemplaires, révoltes annexes et séismes sociaux des basses-classes ou «cinquième État». Il y aurait une vaste étude à consacrer aux divers journaux qui se revendiquèrent de ce courant «héroïque», aux nombreux «milieux libres» qui mirent en pratique ces préceptes égoïstes, aux individualités qui défrayèrent la chronique du socialisme consensuel. C'est dans cette optique, encore trouble, et pour cause, que cette collection tentera de remettre en surface l'iceberg de notre modernité perverse : une authentique pensée individualiste.

Les textes du Rétif que nous publions en ce volume apparaissent tout d'abord comme les outils d'une entreprise de démolition pure et simple, critique en règle des diverses facettes de la domination et de ses «fonctions vivantes». On trouvera ici tout le détail sur les «brutalités guerrières», les «exploits de la Veuve» et sa «macabre comédie judiciaire», l'essor des religions et sectes de «guérisseurs», «l'accaparement des richesses par une minorité de parasites», etc. Haine de l'armée, de l'État démocratique ou non, de l'exploitation salariée, de la Justice, autant de sentiers battus — et rebattus — par les dénonciateurs de l'oppression, autant de *topoï* partagés par toutes les harangues anarchistes d'alors. Nul ne pourra paraître surpris à leur lecture. Cependant cette critique recèle une face cachée, possède un ressort secret. Elle agit comme un balancier qui, tantôt frappe à la tête, tantôt s'attaque au

bas du corps social. Si le Rétif n'est pas avare de sa plume pour dénoncer cette «république à base de violence» dans ses actes, ou actions, d'autorité, il n'oublie jamais de s'attacher à l'attitude, ou réactions, de ses victimes. Loin de se cantonner à l'étude d'une physique du Pouvoir, comme coercition, il s'exerce à dépecer ce qui, dans le répondant social, explique, légitime et consolide l'édifice d'oppression.

C'est alors à un subtil exercice de contrepoint qu'on assiste. Rien ne sera passé sous silence des «lâchetés», «illogismes», «veuleries» et «inconsciences» du peuple en tutelle. Le Rétif brosse froidement le tableau de la fameuse «servitude volontaire». Il s'agit de dévoiler une à une chacune des techniques de soumission dont usent les asservis pour se conserver en l'état: «habitude» et «atavisme» tout d'abord, règne des «fictions, du clinquant, du bluff» ensuite, et enfin intériorisation de la «morale dominante». Le Rétif conclut donc à un strict équilibre de la «Peur», «entre bourgeois et ouvriers». Mieux, on aurait presque la sensation qu'à tant vouloir insister sur l'aspect passif de la soumission — et il faut avouer que c'est bien la part critique ici privilégiée —, l'auteur cherche à démontrer cette équation terrible: de fait, «l'aveuglement volontaire» des dominés a plus de force que la «Force» elle-même de domination. Comme si l'édifice social entier tenait plus à l'attitude «aveuglée» des uns qu'aux structures oppressives en place. On peut ainsi suivre, d'un article à l'autre, la naissance de cette certitude: ce sont moins les maîtres qui agissent que leurs serfs qui se font agir. La domination aurait lentement changé de bord, de stratégie. Tel est le premier leurre dénoncé, le premier lièvre débusqué dans ces textes.

Il s'ensuit un autre, très logiquement. Le complexe de forces, en perpétuelle neutralisation, qui lie le «maître» à l'«esclave» s'est vu surdéterminé, aux yeux du Rétif, par une ultime «illusion». Il s'agit, bien sûr, du leurre «révolutionnaire». La description de ce dernier est, là encore, très approfondie. C'est d'abord un état fictionnel, un lot d'images

d'Épinal. En voulant émanciper le prolétariat, le mouvement «syndical et socialiste» a créé de toutes pièces «une essence noble aux travailleurs», a mis «le triste salarié sur un haut piédestal». On a convié le peuple à «admirer le prolo», c'est-à-dire, à s'admirer comme tel, à se «conformer» à lui-même, à «s'accommoder» de son état. Au lieu de le pousser à rompre avec son image, on en a fait une sorte de fétiche. Tel est le premier paradoxe. D'autre part, on l'a bercé de «mirages» à venir, d'une «Sociale» prochaine qui le libérerait, et, en cela, on a différé un peu plus le moment de sa révolte naturelle, on l'a fait «rêver, plutôt qu'agir», attendre plutôt qu'exiger. Les forces dites socialistes, ou même anarchistes parfois, n'auraient donc servi, à leur insu, qu'à faire reculer de proche en proche l'émancipation annoncée. Telles sont les deux ruses de la raison révolutionnaire, se conformer et différer. Sans parler même de la teneur de cette «idéale société syndicaliste» toujours à venir, que Le Rétif dénonce par avance comme un «ordre révolutionnaire qui nous tuera et nous traquera par la Terreur». Ultime leurre que ce «despotisme du Quatrième État» qui se constituera, à l'image exacte de la domination tant honnie, mirage d'une Évolution, en fait faux renversement qui visera au contraire à la conservation, sous une autre forme, de l'oppression.

Au terme de ce cheminement théorique, Le Rétif semble élargir encore la portée de son constat. L'effet de contrepoint critique, voyant dans tous rapports de force un jeu illusoire d'actions et de réactions qui s'annihilent et demeurent solidaires, se met alors à englober la réalité entière. C'est à présent la «Paix» qui poursuit la «Guerre» par d'autres moyens, la «morale laïque» qui poursuit l'œuvre de la «Religion» par d'autres moyens: «étouffant les originalités individuelles, détruisant la vie, créant de la monotonie, de la sécheresse, faisant de la mort sous les apparences de la vie». L'auteur décline ici le même modèle critique suivant toutes les lignes de tension du réel, dénonçant partout les antagonismes trompeurs, les mouvements immobiles, en un mot, l'ensemble des révo-

lutions conservatrices. Et c'est seulement arrivé au bout de cette impasse qu'il désigne l'essence de cette ruse permanente de la domination. «Ce sont les masses qui ont besoin de se leurrer», dit-il, les «foules modernes», le fait de «groupe» même, en deçà du social, en deçà du politique. Il n'y a aucune issue collective, précise-t-il, parce que c'est l'effet de «masse» qui est en cause, comme force de pure imitation et coalition d'intérêts ne secrétant que des entités propres aux masses et déformant les sentiments propres aux uniques. Telle est la fondation de l'individualisme du Rétif, non pas un égotisme dandy, mais un itinéraire critique.

Avant de passer en revue les aspects «actifs et créatifs» du texte du Rétif, nous voudrions faire une parenthèse. On remarquera au passage comme l'auteur ne cesse d'user de la rhétorique nietzschéenne du «Faible et du Fort», sans en exclure d'ailleurs toute portée élitiste, comme il s'appuie sur certains préjugés racialistes d'alors vouant les «pauvres» et les «colonisés» à la dégénérescence selon d'hypothétiques recherches anthropo-physiologiques, comme il reprend les thèses darwinistes-sociales d'un Le Dantec, à base «d'égoïsme, de lutte pour la vie et de sélection», comme il se sert des très conservatrices études sur *La psychologie des foules* d'un Le Bon, comme il adhère aux modèles biologiques les plus réactionnaires, comme il paraît prendre au pied de la lettre les préceptes individualistes des économistes libéraux. Autant de références ambiguës, sinon franchement attachées au maintien de l'ordre établi, semble-t-il. Et c'est là un élément essentiel de la démarche individualiste du Rétif. Reprendre à son compte, mais en y imprimant une torsion profonde, les auteurs qui justifient par la force l'édifice de la société, utiliser cette force en la renversant contre elle-même, en la pervertissant. Non pas renvoyer à la face du maître une phraséologie entachée de faiblesse, mais critiquer d'égal à égal, avec les armes mêmes de l'ennemi, seule façon de contrarier vraiment l'adversaire, en lui retournant le glaive dans son ventre.

En renvoyant dos à dos le maître et l'esclave, le laïc et le prêtre, le soldat et l'antimilitariste, le charitable et l'exploiteur, Le Rétif ne prend pas simplement ses distances ou le recul du témoin cynique, il inaugure une révolte autre, il extirpe la révolte des dualités et des alternatives faussées. Ainsi faisant, il répond à une autre logique, celle qui «fonde sa cause sur Soi, c'est-à-dire sur Rien», comme Stirner l'écrivait à la fin de *L'Unique*. La révolte, redéfinie autrement, n'est plus engagement au sein du social ou du politique, mais mouvement de dégagement absolu, le tout est de «se défendre de l'emprise du milieu, du passé et de l'angoisse». Elle ne tend pas à adhérer à quoi que ce soit, mais à s'exclure, à l'inverse. Elle ne combat pas un déterminisme par un autre, mais les renie tous. Ce lent détachement, qui se présente comme un nouveau *cogito* individualiste, n'aboutit à aucune ascèse ou indifférence cynique, il remet l'ego — ou le Moi — sur ses pieds, c'est-à-dire sur «l'humaine volonté de vivre». A ce stade de notre étude, il nous faut revenir aux influences visibles à travers le texte du Rétif. Tout le travail de définition de cette révolte, comme «immédiateté» de «l'être anarchiste», comme adéquation de la «pratique et de la pensée», comme «devenir-fort», comme «générosité désintéressée» et comme «création de valeurs nouvelles», fait directement écho, et avec une étonnante fidélité, aux théories du «vouloir-vivre» de Schopenhauer, et surtout, à l'œuvre de Nietzsche. On devine, en effet, derrière les écrits du Rétif un des postulats de la pensée du philosophe «au gai savoir», postulat qui donne comme socle à toute Puissance la Volonté individuée, seule source de puissance «positive». Qu'on remplace le concept de «volonté» par celui de «révolte» et l'on aura défini exactement cet «ennemi des foules» du Rétif.

Il faudrait prêter une attention toute particulière à l'emploi de certains concepts aristocratiques hérités de Nietzsche, comme ceux de «Force» ou d'«Élite». Écrits dans une perspective révolutionnaire, ils prennent ici un relief assez singulier. Mais qu'on ne s'y trompe pas, la

«force» et l'«élite» dont le Rétif nous parle ne sont pas celles de l'ordre établi, elles ne découlent ni de l'«argent», ni du «nombre majoritaire», ni du «sang», elles ne fondent nulle hiérarchie du vivant. Ce sont, et l'auteur insiste à plusieurs reprises sur ces distinctions, des virtualités propres à chaque individu, qu'il faut «susciter» en chacun d'eux, des «devenirs» uniques, des puissances qui travaillent toujours du côté de la «minorité» et de la «marginalité». Ces forces ne doivent d'ailleurs jamais se dépenser en vue de la domination d'autrui, puisqu'elles sont une «façon de vivre», et non une technique de pouvoir. Enfin l'alliance de ces «forts» en «élite» ne peut établir un ordre du monde stable, qui les consacrerait, puisqu'elle ne se compose que de libres «associations» par «affinité» ou par «proximité», dans une sorte d'agencement toujours provisoire. On retrouvera dans l'image du «loup», que Le Rétif emploie à plusieurs reprises, les mêmes éléments : force comme «mode de vie», socialité par «bandes» ou meutes et existence en «bordures» du monde. Telle est la torsion que Le Rétif fait subir au modèle aristocratique, lui prenant son essence individualiste, tout en neutralisant sa pulsion autoritaire. Le curieux portrait du «dictateur», qui clôt cet ouvrage, est à cet égard passionnant. Aux yeux du Rétif, le despote semble partager avec le révolté absolu une plastique, une sorte d'esthétique de la rupture, une essence formelle du moi. Mais le parallèle trouve aussitôt ses limites, car ce «dictateur», en rabattant cette figure de «l'en-dehors» sur un projet de pouvoir, la trahit. Ainsi la fameuse complicité du César et du terroriste se trouve éventée.

Ce n'est pas le moindre intérêt de ce recueil que de mettre à jour une des plus singulières descendances de la pensée nietzschéenne, une des plus précoces et audacieuses relectures d'un penseur à double sens. Certains, héritiers de toutes les orthodoxies, y verront peut-être la trace, à l'état embryonnaire, d'une tentation fasciste toujours sondée, soupçonnée, dénoncée chez l'individualiste, dit petit-bourgeois. Et pourtant.

LE RÉTIF JOURNALISTE

Il semble que Victor Kibaltchitch ait publié son premier texte «libertaire» dans le *Cubilot* (45 numéros, de juin 1906 à janvier 1908, textes signés L.R., non retrouvés), mais c'est dans le n° 10 du journal *Le Communiste*, daté du 21 mars 1908, qu'apparaît le pseudonyme complet : «Le Rétif». Soulignons que son auteur n'a alors que dix-sept ans. L'article, intitulé *Le Péril*, commence par ces mots : «On nous avait déjà parlé de péril jaune, de péril rouge ; les socialistes, ici, commencent à apercevoir le péril anarchiste...» Le style en est assuré et vif, quoique cédant à une rhétorique déjà fort usée par trois décennies de propagande libertaire. Cinq autres articles du Rétif vont bientôt suivre. N° 11, du 18 avril 1908, *L'Expérience communiste*. N° 12, du 1er mai 1908, *A propos du Congo*. N° 13, du 23 mai 1908, *Émile Henry*. N° 14, du 20 juin 1908, *Les Illégaux*. N° 15, du 11 juillet 1908, *La grève des paysans de Parme*. Nous n'en reproduirons ici que deux, en guise de témoignage, afin de ne pas surcharger ce volume avec les coups d'essai d'un polémiste encore novice.

Quelques mots cependant sur *Le Communiste*. Il coûte deux centimes le numéro et se présente comme un «organe de propagande libertaire». Il paraît «au moins une fois par mois». En exergue, ce dicton rousseauiste, «La vérité te fera libre, la vérité te rendra bon». De petit format, il est imprimé sur quatre pages, par les membres de la colonie libertaire de Boisfort, en Belgique, et a pour gérant Gassy Marin. Il semble ne pas avoir dépassé le dix-septième numéro daté de l'été 1908. Son contenu paraît assez conventionnel. On y trouve les classiques de la pensée anarchiste : extrait de La Boétie, chanson d'Eugène Pottier ou de Clovis Hugues, tribune libre de Malatesta, Kropotkine et Reclus, motion de solidarité avec le

mouvement anarchiste de Barcelone, professions de foi féministes, espérantistes, anticolonialistes et «communautaristes». C'est à peine si l'on y devine ce pendant proprement individualiste qui va marquer l'engagement prochain du Rétif.

Le 5 septembre 1908, *Le Révolté* prend la suite immédiate de l'ancien *Communiste*. Il commence donc au n° 18 (deuxième année). Il est imprimé à la colonie de Boisfort, puis à Ixelles dès juillet 1909. Mensuel, il ne change ni de prix, ni de gérant et ne varie qu'à peine d'intitulé, à présent «organe de propagande anarchiste». Le format seul a pris quelque ampleur. *Le Révolté* paraîtra jusqu'en septembre 1910 et comptera 59 numéros. Le ton général du quatre pages a cependant connu une nette évolution au regard de son ancienne version. De nouvelles signatures y apparaissent, celles de Rhillon, Némésis, Barsac, Jean de Boe, Jean Vaillant, Georges Thonar qui donnent au maigre brûlot plus de virulence. On y prône à visage découvert la «reprise individuelle», on y vante «la canaille», on soutient «la haine et la vengeance» comme seule violence créatrice, on y défend des «faux-monnayeurs» inculpés. Les citations mises en exergue ont aussi quelque peu évolué : «Quiconque donne son travail pour de l'argent se prostitue et se met au rang d'esclave», Cicéron. «Si mes soldats pensaient, aucun d'eux ne resteraient dans les rangs», Frédéric II. «Tout conservateur a pour ancêtre un bandit. Quand Hercule eut volé les bœufs de Cacus, il devint défenseur acharné de la propriété», Renan. Les premières polémiques sur le primat absolu de l'individu face à la «lâcheté» naturelle des masses prolétaires, et plus encore, à propos des moyens immédiats à mettre en œuvre pour se réapproprier «la vie large», se font jour et mettent à mal la cohésion du très restreint comité de rédaction. Ce sont ces débats précisément qui ne cesseront d'agiter la mouvance individualiste jusqu'à la guerre.

Au cours de sa collaboration au *Révolté,* Victor Kibaltchitch a fait paraître seize articles signés «Le Rétif», et divers articulets annexes signés «L.R.» : N° 18, du 3 septembre 1908, *Des sports*. N° 19, du 19 septembre 1908, *Peuple de lâches*. N° 23, du 7 novembre 1908, *Les sans-travail*. N° 24, du 14 novembre 1908, *Des moyens*. N° 26, du 28 novembre 1908, *Anarchistes !* N° 27, du 5 décembre 1908, *Réponse à Rihllon*. N° 30, du 24 décembre 1908, *Noël*. N° 31, du 1er janvier 1909, *1909*. N° 32, du 9 janvier 1909, *L'aberration sportive*. N° 34, du 23 janvier 1909, *Cannibales !* N° 36, du 6 février 1909, *Anarchistes-Bandits*. N° 38, du 16 février 1909, *La pratique anarchiste*. N° 39, du 27 février 1909, *Autour du drame*. N° 40, du 13 mars 1909, *Un Homme*. N° 49, du 10 juillet 1909, *L'Autorité*. N° 50, du 24 juillet 1909, *Agents provocateurs*. Nous n'en reproduirons que trois, évitant, là encore, ceux qui nous ont paru redondants ou trop peu émancipés d'un discours anarchiste banal.

Le journal *l'anarchie*, hebdomadaire «paraissant tous les jeudis», a été créé le 13 avril 1905 par Albert Libertad. Il va paraître durant neuf années et aura 484 numéros. Mais après la mort de son fondateur, le 13 avril 1908, la «ligne directrice» du journal ne va cesser de subir les contrecoups de luttes personnelles ou de conflits de tendances. S'y succéderont Paraf-Javal, Émile Armand, Mauricius et Lorulot, etc. La période de collaboration active du Rétif, qui seule nous occupe ici, s'étale de la fin de l'été 1909 à février 1912. Jusqu'en juin 1910, le journal, sous la gérance de Lorulot, siège rue du Chevalier-de-la-Barre. Ce sont les débuts du Rétif qui n'a que cinq éditoriaux de première page à son actif. De juin 1910 à juillet 1911, le journal, toujours sous la même gérance, siège à présent rue de Bagnolet à Romainville. Le Rétif en devient alors l'un des rédacteurs principaux. Il signe onze éditoriaux de première page, ainsi que de nombreux essais théoriques et notes de lecture. Enfin de juillet 1911 à février 1912, l'amie de Kibaltchitch, Rirette Maîtrejean, endosse la gérance officielle. De fait c'est Kibaltchitch qui dirige en sous-main la ligne politique et rédactionnelle. Le journal

change d'ailleurs de siège et s'installe rue Fessart, près des Buttes-Chaumont. On recense durant cette période pas moins de quinze éditoriaux de première page et de très nombreux autres articles du Rétif. Après son arrestation, A. Gillet reprend la gérance, puis Mauricius en janvier 1913 avec une nouvelle équipe. Cet exposé trouve ses limites dans l'extrême variété des pseudonymes qu'aimaient à endosser les collaborateurs de ce journal. Il semble que Kibaltchitch a lui aussi multiplié les noms d'emprunt. Outre «Le Rétif», il signait aussi «Le Masque», «Ralph», «Yor» et «402». Nous n'avons retenu que les contributions du Rétif.

De grand format et vendu dix centimes, on sait d'après des notes de police que *l'anarchie* atteignit, en juin 1910, un tirage de 6500 exemplaires. Il fut dit souvent, et même par les libertaires des *Temps nouveaux*, que le journal vivait des ressources parallèles du faux-monnayage ou de dons d'une provenance douteuse. En effet, certaines prises de position en faveur de «l'illégalisme» ont pu attirer la sympathie d'anarchistes malfaiteurs. Ce qui n'ôte rien de l'aura dont *l'anarchie* semblait bénéficier auprès des basses classes de la banlieue parisienne, du Nord et du Midi. Quant à son contenu général, on se bornera à en brosser un bref tableau. *l'anarchie* est, à rebours de son appellation, plus individualiste que strictement anarchiste. On en trouvera la preuve dans ces quelques principes: il est violemment anti-syndical, anti-ouvriériste, anti-pacifiste, a-religieux, c'est-à-dire aussi anti-laïc et anti-maçonnique, en faveur du vol et des pratiques illégales «conscientes», il est encore «communautariste», pour la «libre association des égoïsmes», échangiste en matière amoureuse, etc. Il ne faut pas non plus négliger l'influence scientiste au sein de *l'anarchie*. La présence dans ses pages d'une propagande hygiéniste se fait parfois envahissante. On y milite avec vigueur contre l'alcool et contre le tabac, on y propose des modes d'alimentation naturelle, et si l'on y prône l'amour libre, la fin de la jalousie et l'avortement, c'est autant par souci d'hédonisme que par un étrange naturalisme médical. Par ailleurs, une large place est réservée aux polémiques en tous genres. Ainsi dans les trois rubriques suivantes: *Chiquenaudes et croquignoles, Revue de journaux* et *Notre correspondance*, ce sont les socialistes et les anarchistes orthodoxes qui font les frais de la plupart des insultes et piques ironiques. On notera à cet égard qu'aucun autre journal n'est conseillé à la lecture des fidèles de *l'anarchie*, ce qui donne idée de la marginalité volontaire dans laquelle le journal aimait à vivre, seul maître en son extrême ghetto. On trouve enfin peu de fioritures littéraires et poétiques dans ces colonnes. C'est probablement par défiance envers l'intelligentsia bourgeoise et bohème du temps et en signe de rupture avec la tradition œcuménique de l'anarchisme romanesque des deux décennies précédentes. Cependant une complexe mouvance culturelle apparaît au lecteur à force de citations et de synthèses autodidactes. A consulter le catalogue des lectures, en dernière page, on situe mieux la diversité des filiations revendiquées: *L'Origine des espèces* de Darwin, le *Cours de philosophie positive* d'A. Comte, la *Philosophie zoologique* de Lamarck, *Par-delà le bien et le mal* et la *Généalogie de la morale* de Nietzsche, *Le Conflit* de Le Dantec et *Qu'est-ce que la morale ?* de Herbert Spencer, aux côtés de références plus attendues.

On ajoutera à cet exposé une ultime et indirecte collaboration de Kibaltchitch, à la revue d'Émile Armand *Les Réfractaires* (qui fait suite à *Hors du troupeau*). On y recense dix contributions du Rétif entre le 29 décembre 1912, date de fondation de la revue, et son dernier numéro, en mai-juin 1914. Mais il semble que la plupart de ces textes ont été écrits dès 1911, probablement pour le journal *l'anarchie*, et ne sont donc pas le fruit d'une nouvelle collaboration rédactionnelle. Nous ne reproduirons ici qu'un seul de ces articles; les autres, sous le titre générique *Un Livre d'esthétique*, se consacrent à l'étude, fort datée, d'un livre depuis tombé dans un complet oubli. Il s'agit

de *L'Esthétique nouvelle* de Léon Paschal, aux éditions du Mercure de France. Signalons enfin quelques articles de Kibaltchitch durant son séjour en prison. On trouve dans *Pendant la mêlée* et *Par-delà la mêlée,* deux revues d'Émile Armand qui font suite aux *Réfractaires,* cinq nouvelles et brefs essais du Rétif qui ne nous ont pas semblé trouver leur juste place ici.

En écartant certains articles du Rétif, nous avons évité les redites tout en conservant la pluralité et la diversité de la palette polémique de l'auteur. D'autre part, nous n'avons adopté dans ce choix panoramique ni l'ordre chronologique ni le découpage strictement thématique. Nous avons préféré restituer à cette pensée en mouvement sa logique et sa dynamique. Enfin, les articles de *l'anarchie* formant la part majeure de l'œuvre critique du Rétif, nous avons repoussé en annexe ceux issus d'autres journaux.



LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à ANDRÉ LORULOT
22, rue du Chevalier-de-la-Barre, 22
PARIS - XVIII[e]

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE

Trois Mois	1 50
Six Mois	3 »
Un An	6 »

ÉTRANGER

Trois Mois	2 »
Six Mois	4 »
Un An	8 »

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 259 | DIX CENTIMES | JEUDI 24 MARS 1910

L'OUVRIÉRISME

L'ouvriérisme ?

C'est une étrange maladie dont souffre presque toute l'intellectualité dite avancée. Le marxisme et le syndicalisme en sont des formes incurables. Enormément d'anarchistes en souffrent. Elle consiste en une déformation plus ou moins grave des facultés de perception et de la pensée, déformation qui fait qu'aux yeux du malade tout ce qui est ouvrier apparait beau, bon, utile, autant que ce qui ne l'est pas est laid, mauvais, inutile, sinon nuisible. Le triste abruti, à la silhouette avachie, alcoolique, tabagique, tuberculeux, constituant la masse des bons citoyens et des honnêtes gens, devient par enchantement le travailleur, dont le labeur « auguste » fait vivre et progresser l'humanité, dont l'effort magnanime lui réserve un splendide avenir... Gardez-vous bien de faire remarquer à l'ouvriériste que le dit prolétaire est somme toute le soutien le plus sûr de l'abominable régime du Capital et de l'Autorité, qu'il soutient et sanctionne par le service militaire, le vote, le travail quotidien. Vous vous entendrez immédiatement traiter d'individu arriéré, aux préjugés bourgeois et ne comprenant rien à la ... sociologie !

***

Les causes de cet état d'esprit, quoique assez nombreuses sont faciles à déterminer. En premier lieu il convient de placer l'idée du travail « geste auguste » puisqu'il entretient la vie ; le travail étant noble en son essence, dirent les esprits simplistes, noble est le travailleur. Voilà ! Ils n'oublièrent qu'une chose ; c'est que la noblesse d'une activité est une conception tout à fait conventionnelle et relative ; que le travail théoriquement si beau est dans la pratique ordinaire, laid, abrutissant, démoralisant ; enfin qu'un geste quel qu'il soit ne saurait être empreint de beauté lorsque celui qui le commet est une pauvre bête humaine tenaillée par la crainte et la faim ..

De tout temps les hommes se sont plus à concevoir des idéals de justice qu'ils s'efforçaient en vain de réaliser entre eux. Ils ont rêvé d'une justice tantôt supra-humaine, tantôt naturelle, tantôt sociale ; ils ont rêvé, ai-je dit, car nulle part, jamais, ce rêve ne fut vrai. et la vie ne le corrobore en rien. « La vie, a dit Zola, n'est point juste, — elle est logique ». Mais ce sentiment, profondément ancré dans les mentalités a joué et joue un grand rôle dans les phénomènes sociaux. Ainsi, ce fait, que les producteurs soient dépourvus de tout et condamnés à mener une existence semée de privations, au profit d'une classe plus forte et plus intelligente, ce fait a paru d'une injustice flagrante. Pourtant il est dans la logique naturelle que le plus fort exploite le plus faible ; mais cela choque notre instinct d'équité : Le résultat en est que l'on est porté à considérer avec sympathie les victimes de « l'iniquité sociale » — les producteurs.

Enfin, la théorie Marxiste accordant au fait économique une importance primordiale est venue confirmer l'idée du travail auguste en y ajoutant cette conception nouvelle des richesses pour transformer de fond en comble la vie sociale sur des bases plus rationnelles et l'ouvrier devint le maître de l'avenir...

Sous l'impulsion de ces sentiments et de ces pensées, naquit l'ouvriérisme.

***

Et cet état d'esprit est certes l'une des causes de l'engouement vers le syndicalisme, contre lequel des anarchistes s'efforcent de réagir. Enthousiasmés par l'essor rapide des associations ouvrières — toujours révolutionnaires à leur origine (ainsi que tous les organismes jeunes et n'ayant rien à perdre, tout à gagner) des cerveaux absolus virent en le nouveau mouvement la panacée universelle. Le syndicalisme répondait à tout, pouvait tout, promettait tout. Pour les uns, il allait par de sages et prudentes réformes améliorer sans fracas l'état social. Pour les autres il était la première cellule de la société future, qu'il instaurerait un beau matin de grève générale. Il a fallu déchanter beaucoup. On s'est aperçu — du moins ceux que l'illusion n'aveuglait pas — que les syndicats devenaient robustes et sages, perdaient envie de chambarder le monde. Que souvent ils finissaient par sombrer dans le légalisme et faire partie des rouages de la vieille société combattue ; que d'autres fois, ils n'arrivaient qu'à fonder des classes d'ouvriers avantagés, aussi conservateurs que les bourgeois tant honnis. Enfin, des troubles-fêtes sont venus dire qu'il ne suffisait pas pour modifier le milieu, de grouper des abrutis, et que quand même ils seraient puissamment organisés ils ne pourraient rien créer qui fut au dessus de leur mentalité...

Mais l'ouvriérisme n'a pas eu que les absurdités syndicalistes pour conséquence. Dans certains groupes il a suscité des outrances plus ridicules encore. Jean Marestan a jadis souligné dans les colonnes de *l'anarchie*, les préjugés sottement anti bourgeois de quelques camarades qui en arrivaient à considérer comme un signe d'orthodoxie anarchiste, d'avoir les mains grosses, durcies, noirâtres, d'être vêtu de velours poussiéreux et de s'exprimer en termes d'une vulgarité choisie, — en un mot d'avoir l'attitude prolétarienne.

Par ailleurs, dans des milieux plus cultivés, parmi les écrivains, les artistes, il fut convenu d'admirer le prolo. Une littérature surgit où l'on dépeignait en termes indignés les souffrances du pauvre peuple. Les « martyrs du travail » eurent leurs chantres. Et l'on imagina petit à petit un type de travailleur se correspondant guère à la réalité C'est l'admirable mineur de Constantin Meunier, le bel ouvrier au torse puissant, au regard fier, que l'on voit sur les gravures socialistes s'en aller joyeusement vers un grand soleil pourpre...

Là dessus se greffa une idéologie assez compliquée, qui a ses théoriciens et ses humoristes. D'innombrables brochures, des monceaux de journaux, des quantités d'affiches multicolores ont clamé aux bourgeois terrifiés — comment donc ! — l'imminence de la Révolution, la classe ouvrière consciente allant par la grande grève, créer demain, — demain sans faute — la cité bienheureuse où sous l'égide d'un vigilant Comité, chacun jouira en paix du bonheur confédéral. (1).

On attend, on attend, on se prépare. Trois fois on démolit deux réverbères ; on discute les menus détails de l'inévitable bouleversement, et des pince sans rire racontent qu'ils feront la Révolution comme ceci et comme cela. Et personne ne songe que l'attente est de la vie perdue et qu'il vaudrait peut-être mieux commencer par faire un peu de jour dans l'effrayante nuit des cerveaux.

***

Les anarchistes ne sont pas ouvriéristes. Il leur paraît puéril de porter au pinacle le travailleur dont l'inconscience lamentable est cause de l'universelle douleur, peut-être plus que l'absurde rapacité des privilégiés.

L'observateur impartial n'a guère difficile de constater que loin d'être l'activité bienfaisante vantée par les poètes, le travail dans l'atmosphère présente est répugnant. Semblable est la différence du rêve à la réalité en ce qui concerne les prolétaires.

Regardez les vers sept heures défiler par les rues, figures mornes, ou avinées, cassées par la tâche abhorrée, ne donnant même pas l'impression vigoureuse des bêtes de somme. Regardez-les, les jours de fête s'en aller en bandes tapageuses clamant parmi les hoquets de la saoûlerie, les piètres et obscènes chansons du peuple...

Il en est qui devant ces visions ferment volontairement les yeux. Quant à nous, nous aimons à voir les hommes tels qu'ils sont. Et lorsque socialistes ou syndicalistes nous viennent conter les mérites et les espoirs fabuleux du « prolétariat conscient », nous répondons :

« L'erreur est grande de croire le fait économique régissant la vie sociale. La production dépend ainsi que tous les rapports des hommes entre eux, de la mentalité générale. Et il n'est pas au pouvoir des masses que leur bêtise à permis d'asservir pendant des siècles, de modifier les cadres de l'activité sociale ...

« Les ouvriers ne nous sont ni plus ni moins sympathiques que leurs maitres. Pareille est leur inconscience, plus triste leur déchéance. Ce sont les esclaves qui font les seigneurs, les peuples les gouvernements, les ouvriers les patrons, — ce sont les inconscients, les dégénérés et les faibles qui font la belle société où ils nous forcent de croupir avec eux !

« Ils ne sauraient bâtir autre chose. Ils ne sauraient vivre autrement. Seules des minorités d'élite composée d'individus sains aux cervelles décrassées et aux énergies ardentes peuvent en vivant mieux, acheminer les hommes vers plus de bonheur...

« Et ce qu'il faut faire c'est susciter ces minorités anarchistes contre l'abrutissement des bourgeois, des ouvriers, et des ouvriéristes !

« Ainsi passons nous parmi les plèbes semant au hasard la graine des bonnes révoltes. Et des minorités en qui subsiste encore de la force, viennent à nous, viennent grossir les rangs des amants et des batailleurs de la vie... Les autres — ils sont le nombre — dans les routines, les servilités, les erreurs, s'en vont vers la mort, — mais que nous importe ? »

LE RÉTIF

(1) Le citoyen Victor Méric (dit Flax) nous prévient par brochure qu'auparavant tous les réfractaires au nouvel ordre social auront été mis à la raison, par les grands moyens. A bon entendeur salut.

Chiquenaudes ET *Croquignoles*

L'AVORTEMENT

Ce ne sera qu'une fausse couche ! Les procréateurs du grrrand parti nous auront simplement gratifié d'un nouveau fœtus.

Pauvre général en chef ! le voilà plaqué par ses troupes — La fédération socialiste de l'Yonne décide à l'unanimité de ne pas quitter cette bonne gamelle électorale qui s'appelle le parti unifié.

Le fil à la patte ne s'est pas cassé et le pauvre Hervé est condamné à rester aux côtés de ses amis les politiciens et les quinze-mille !

Pauvre Hervé ! Pauvre parti révolutionnaire !

DÉROBADE

Il y eût néanmoins une demi douzaine de con... vaincus qui persistèrent dans leur projet. Si l'on ne pouvait compter sur Hervé, on se rattraperait avec Sébastien qui ne refuserait pas de prendre le commandement en chef des troupes révolutionnaires.

On consulte donc le grand homme. Mais celui-ci apprenant que les insurrectionnels se dérobaient, jugea que l'entreprise était périlleuse et déclara nettement : « Si Hervé ne marche pas, je ne marche non plus ! »

La demi douzaine de con.. vaincus est bien embêtée. Comment faire ? Malheureuses grenouilles, si les rois se dérobent... ce serait peut-être le moment... de vous en passer ???

CANDIDE

NOS MUNITIONS

Pour la bataille anti-votarde nos munitions se préparent... et augmentent...

Nous avons publié les textes de nos différentes affiches et manifestes et les copains en connaissent la teneur anarchiste.

Nous mettons en vente dès à présent les affiches de propagande antivotarde :

Le Candidat et la Poire
A l'homme qui veut voter
Pourquoi voter ?
Les Abrutisseurs (contre la laïque)
3 fr. le cent, franco 3 fr. 60

En placards à distribuer nous avons :

Au bétail électoral — Le criminel
La farce de la Proportionnelle
Les Abrutisseurs
0 fr 50 le cent, franco : 0 fr. 65 ; le mille 3 fr., franco 3 fr. 60.

Et enfin nos brochures à distribuer :

Le Mensonge électoral
La Duperie des retraites ouvrières
le cent. 1 fr. franco 1 fr. 25 ; le mille, 10 francs. franco 10 fr 80.

Les copains renouvelleront leurs commandes et y joindront le montant pour nous permettre de faire face à des avances importantes.

Les placards et affiches sont tirés. Le *numéro spécial* **paraitra à la fin du mois. Il sera illustré et contiendra plusieurs dessins d'actualité anti-votarde. Nous le laisserons néanmoins au même prix : 2 francs le cent, (2 fr. 60 franco).**

AUX CAMARADES

Pour éviter des complications avec l'administration des Postes, nous rappelons aux copains d'adresser la correspondance, les articles et mandats, en un mot tout ce qui concerne les *Causeries Populaires* **et** *l'anarchie* **à André LORULOT, 22, rue du Chevalier-de-la-Barre, Paris.**

ARTICLES PARUS DANS «*l'anarchie*» (1909-1912)

LES ÉPAVES

Au temps où ils étaient jeunes, cœurs et cerveaux ardents de force neuve, la bataille pour le pain, pour l'amour, pour la lumière, leur sembla belle et tentante. Ils eurent le désir puissant de n'être pas que des numéros-matricules passifs, de s'affirmer en individualités catégoriques et volontaires. Depuis lors, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts...

Aujourd'hui, les uns sont disparus obscurément dans le moutonnement des troupeaux variés. D'autres, plus notoires, abandonnant les idéals anciens, se repentant avec amertume de leurs erreurs de jeunesse, ont renoncé à la lutte et sont devenus des gens très bien, des gens honnêtes, considérés, amis de l'ordre... Et c'est Maurice Barrès «l'homme libre» individualiste si fougueux qu'on voulut voir en lui un Nietzsche français, maintenant député... des Halles ! académicien, nationaliste ; Escartefigue, patriote et maire dans le midi ; Maurice Pujo et Georges Paul[1] hier encore anarchistes véhéments, rangés désormais sous la blanche bannière de Philippe VIII ; Adolphe Retté[2] le poète du Terrorisme, l'athée des «promenades subversives», rentré l'an dernier dans le giron de l'Église catholique ; et Brousse qui après avoir applaudi les bombes est

1. Georges Paul (1861-1922), jardinier anarchiste, fut un animateur du syndicalisme révolutionnaire au sein de la CGT. Vers 1908, il quitte la centrale ouvrière pour collaborer à *L'Accord social*, proche de l'Action Française. On peut rapprocher cet itinéraire de celui de Pujo, Valois, Berth et Lagardelle, tous anciennement anarchistes et devenus maurrassiens.

2. Adolphe Retté (1863-1930), poète symboliste et dandy engagé, il ne collabora qu'épisodiquement aux *Temps nouveaux* de Jean Grave et au *Journal du Peuple* de Sébastien Faure dans les années 1890. Au sein de la revue *La Plume*, il invita les anarchistes à y exposer leurs convictions. En 1894, il publia les *Réflexions sur l'Anarchie*, et en 1896, *Promenades subversives*. Mais en 1907, Retté vira de bord et se convertit soudain au catholicisme. Il publia alors un livre d'explication, *Du Diable à Dieu, récit d'une conversion*.

devenu l'unifié que l'on sait ; et Pouget[1] du «Père Peinard», feuilletoniste à bon marché ; et l'ineffable Méric, le plus fécond des publicistes ; et le poète Tailhade[2] ; et... et... et je pourrais en citer ainsi pendant vingt lignes encore, de ces anarchistes de jadis, noyés aujourd'hui dans la foule anonyme ou revenus à l'Église catholique, socialiste, syndicaliste. Liste qui pourtant serait terriblement incomplète, car seules les disparitions ou les conversions des «notabilités» sont tant soit peu remarquées.

Maxime Gorki appelle les pervertis, les déclassés par maladresse ou impuissance, tous ceux en un mot qui, après avoir été beaux et forts, ont chu dans la fange, des *épaves*. Je trouve le mot juste. Et quoique, dans le sens bourgeois, ils aient parfois merveilleusement réussi, ceux-là qui furent des nôtres, en leurs heures d'enthousiasme et de vigueur et qui se sont rangés depuis, sont bien des épaves... Des épaves pitoyables...

*

J'ai entendu des camarades exprimer à leur sujet du découragement. Ces exemples, vraiment trop nombreux, les faisaient se demander si tous nos efforts n'étaient pas vains, ou frappés à l'avance de stérilité. Ils se trompaient. Les épaves ne sont point dangereuses au progrès de l'idée anarchiste ; elles ne nous barreront jamais la route ; et le fait même de leur existence et de leur nombre ne doit en

1. Émile Pouget (1860-1931), cordonnier et journaliste anarchiste, fondateur du *Père Peinard*. A partir de 1900, l'activité syndicale prend le pas sur sa verve pamphlétaire. Il collabore à *La Voix du Peuple*, organe de la CGT, et écrit avec Pataud *Comment nous avons fait la révolution*, en 1910, roman utopique à la gloire de la Sociale future, ainsi que d'autres textes d'anticipation politique, assez décevants.

2. Laurent Tailhade (1854-1919), poète symboliste et polémiste franc-tireur, il offrit sa plume prolixe aux journaux libertaires et anticléricaux pendant vingt ans, brossant le tableau des «Mufles» contemporains. En 1903, il publia dans *Le Libertaire* un «éloge de la domesticité» qui lui coûta plusieurs mois de prison. Mais à partir de 1906, fâché avec Gustave Hervé, il rompit avec ses anciens amis et entama une dérive droitière et chauvine.

rien nous étonner ni nous décourager. Comme tous les déchets humains qui fleurissent ou agonisent sur le fumier social, les déchets de l'anarchisme appellent tout au plus du mépris. Mais ils sont inévitables ainsi que les tares inhérentes à l'universelle pourriture où nous nous efforçons de réaliser un peu de vie belle.

L'existence de tous les êtres vivants passe par plusieurs stades faciles à observer. D'abord aidé de ceux qui l'ont créé, l'individu se forme, se prépare à entrer en lice à son tour : enfance, adolescence. Puis armé et fort, parvenu à l'apogée de sa vitalité, il se sent animé de volonté, et lutte pour s'affirmer lui-même : période de grands élans, de victoires, de succès. Ensuite, peu à peu l'organisme commence à se fatiguer et à se désagréger ; il décline lentement comme la clarté s'éteint au crépuscule : vieillesse. Et rares sont les individus d'élite qui, réalisant la prédiction du savant russe Metchnikoff, conservent pendant le déclin de leur énergie active toute leur lucidité d'esprit. Ceux-là, les Spencer, les Reclus, les Ibsen, sont des valeurs exceptionnelles. L'immense majorité des hommes, lorsque la mort vient clore leurs paupières, ont déjà les yeux glauques et sans flamme ; lorsque leur cœur cesse de battre, ils sont déjà, depuis longtemps, des morts — des épaves...

*

Ainsi s'explique, comme un phénomène physiologique normal, la disparition de tant d'individualités qui eurent des heures de vaillance admirable. Un jour vient où l'énergie s'use et manque, où la volonté faiblit, où le cerveau jusqu'alors clair s'embrume de doute. L'athée est subitement pris de peur devant ce qu'il envisagea jusqu'alors avec la sérénité d'une conscience saine. Les hérédités religieuses resurgissent, troublantes. Il lutte, mais de jour en jour plus près de céder : et enfin lassé, brisé, n'en pouvant plus, il rentre au couvent. L'individualité, devant l'immensité des efforts à accomplir quotidiennement, est prise de vertige et se réfugie dans l'illusion révo-

lutionnaire. Tel autre, qui par fierté supporta gaiement la purée et la traque policière, dit : «J'en ai assez !» et sous prétexte qu'il n'a pas un tempérament de héros, devient fonctionnaire syndical ou se met à écrire des romans feuilletons. Il en est qui «s'unifient» ; il en est qui entrent dans le journalisme pour faire de la réclame aux Pilules Pinck ou au livre des citoyens Pataud et Pouget ; «l'anarchisme mène à tout à condition d'en sortir», a dit fort justement l'un d'eux — vous savez bien ? l'amusant auteur de *Comment on fera la Révolution*.

L'anarchisme mène à tout... Mais il est périlleux ; pour aboutir aux sinécures, aux bons bureaux de rédactions, il importe d'en sortir. Quant à ceux qui n'en sortent pas, ils vont parfois jusqu'au bagne, souvent — et ce souvent est presque synonyme de toujours —, à l'âpre lutte quotidienne contre la faim, le froid et la prison.

Aussi n'est-il pas donné à tout le monde d'être et de rester anarchiste. L'effort continu de la réaction antiautoritaire est au-dessus des forces de la majorité, de ceux que nous côtoyons.

Etre anarchiste, c'est quitter les sentiers battus où depuis des centaines d'années ont marché sans rebuffades des générations moutonnières, rompre avec les routines, faire fi des croyances communes, mépriser l'opinion, dédaigner les sourires mauvais, les rires perfides, les insultes et les calomnies — et s'en aller sans avoir pour s'appuyer le bâton que la foi offre aux faibles, sans être guidé par la houlette paternelle d'un berger ; et savoir que l'on va toujours se trouver aux prises avec des ennemis si puissants qu'ils paraissent invincibles ; savoir qu'il faudra se défendre tous les jours contre la Méchanceté, l'Ignorance, la Sottise ; savoir qu'il est des ateliers fumeux, des geôles et des chiourmes ; savoir comprendre et dire :

— Quand même ! quand même j'irai par la route qui me plaît, m'acharnant à être «moi», un homme libre parmi ces esclaves, fort parmi ces faibles, brave parmi ces lâches...

Contre l'audacieux, se forme aussitôt une coalition

anonyme et redoutable. Le réfractaire doit chèrement disputer la plus petite parcelle de sa vie au Patron, au Proprio, au Flic. Autour de lui de vieilles affections s'effondrent, des amitiés se muent en haines. Il doit surmonter en soi la bête humaine pourrie par des ancestralités morbides. Résister, réagir, sans cesse... Et cela exige de la force, une volonté puissante, une intelligence nette.

Autrement la défaite est certaine. Le feu de paille allumé aux jours de jeunesse s'éteindra de lui-même, ou bien une désillusion, une lassitude vaincra le rebelle. Assagi, il redevient le salarié honnête et passif, le petit bourgeois médiocre, — ou un Escartefigue, un Pujo, un Méric... Bref, une épave.

*

De cela nous avons à tirer une leçon, dont se ressentira toute notre action de propagande. Le premier venu n'est pas capable de devenir un camarade ; c'est ce dont il faudra se souvenir dans nos groupes d'éducation et de combat.

Une sélection est à faire. Autant que possible, choisissons les personnes. Et surtout, que toute notre attention se concentre sur ce point, il faut faire des individus qui soient «eux-mêmes» et dont l'affirmation anarchiste point provoquée par un sentimentalisme excessif, ou par des sympathies momentanées, sera l'expression formelle d'une conscience.

Lorsque nous nous inspirerons de ces pensées, il est permis de croire que moins nombreux seront les déchets, plus rares les épaves.

l'anarchie, N° 269, 2 juin 1910

UNE APOTHÉOSE

Quelque invraisemblable que ce fait paraisse, il y a encore des sourds et des aveugles pour lesquels tout se passe dans le meilleur des mondes. Ces bonnes gens ne nous ménagent pas les épithètes plus que parlementaires. A les entendre nous sommes des grincheux invétérés et nous voudrions l'impossible. Pourquoi parler de vie libre, raisonnée, logique ? Pourquoi parler d'un peu plus de bon sens et de cohérence dans la vie sociale ? Tout est pour le mieux, suivant l'imperturbable affirmation du professeur Panglos et de M. Dupuy. Fallières le mince est un salarié aussi bien que toi qui me lis et que le dernier des casseurs de pierres, nous enseignait récemment ce journaleux. Vraiment, dans ces conditions ne peuvent être mécontents que les insatiables...

Eh bien, cette cohérence incomparable, cette logique et cette justice que défendent les Briand, les Dupuy et les honnêtes imbéciles de tout volume, a eu l'autre dimanche une splendide apothéose.

Le 26 juin était une date dans la chronique mondaine, une date considérable entre toutes. Sur le champ de courses de Longchamp devait se disputer le Grand Prix de Paris. La présence du tsar de Bulgarie donnait à cette solennité un éclat inaccoutumé. Remarquons en passant que rien ne flatte plus nos grosses légumes républicaines et démocratiques qu'un sourire de roi.

La pluie n'empêcha pas le Grand Prix d'être, au dire des journaux, une journée «select», parfaitement réussie, et dont on a fait des comptes rendus abondant en détails pittoresques. L'histoire a respectueusement enregistré, par la plume de divers larbins de presse, que Madame la

duchesse de X. portait un costume tailleur bleu, sortant de chez le bon faiseur Y. On sait aussi que la baronne de Z. s'affichait avec un nouvel amant, comte romain, d'origine juive et pour cela antisémite. Nous avons tous appris avec un intérêt sans égal que telle notoire catin de la haute société portait un chapeau très étroit, alors que Mademoiselle P., qui eut l'honneur de dépuceler le roi de Portugal ou le prince de San Marin, en portait un très large... Ah ! oui, ce fut une journée mondaine admirable !

Briand, Lépine, moussu Fallières[1], y firent de nombreuses courbettes devant le potentat des Balkans. La réunion fut joyeuse et l'or coula à flots entre les mains malpropres mais adroites. Le populo des faubourgs a dû apprendre avec une joie patriotique sans pareille que le pari mutuel accusait le chiffre modeste de 4776000 francs et que les opérations du Grand Prix ont été de 2 millions. Quant au prix même que s'est adjugé une élégance russe — notre alliée ! ça ne vous fait pas plaisir ? — il représentait la bagatelle de 360000 francs... La course dura 3 minutes 31 secondes. Voilà, ou je n'y comprends plus rien, un petit effort bien «salarié». Comme de juste, la soirée s'est terminée en nombreux soupers, où l'argent devint champagne et servit à satisfaire de jouissances bizarres les nerfs de maints détraqués...

Telle est la première partie de l'apothéose. Ici s'étale impudent et moqueur le luxe absurde de ceux qui, grâce à la bêtise universelle, détiennent tout. Ici — premier panneau — les gavés, les repus, les gorgés d'or se dandinent, somptueusement vêtus, confits de satisfaction, devant un roi et des chevaux...

Portons nos yeux sur l'autre panneau décoratif — sur la deuxième partie de l'apothéose.

*

Elle s'est déroulée avec une solennité non moins grande, quoiqu'elle ait revêtu un tout autre caractère. Elle commença vers 2 heures et demie, au faubourg Saint-

Antoine, pour finir le soir dans les parages de la Porte de Flandre. Si à Longchamp la couleur dominante était «or», elle fut en ces endroits «pourpre»...

Dix mille ouvriers s'étaient réunis pour suivre le corbillard, emportant vers le cimetière le cadavre d'un des leurs, tué par les flics. Des révolutionnaires. Par-delà cet enterrement, leurs pensées entrevoyaient la Société future. (Et c'est sans doute pour nous en donner un avant-goût qu'ils houspillèrent des gens refusant de saluer le convoi.) L'assassiné avait commis un crime banal mais impardonnable, celui de revendiquer plus d'air et plus de pain. Ça s'appelle troubler l'ordre, attenter au travail, que sais-je ? Et d'autres salariés, aussi gueux, aussi pitoyables que ce syndiqué défendirent contre lui ce qu'il attaquait — et le tuèrent. Au fond il n'y a que cet argument-là qui vaille, dans ces sortes de discussions. La violence du poing — du browning —, du sabre. La société se défendit avec ses raisons suprêmes : celles de la force...

Et comme elle a affaire à des bougres quelque peu naïfs, elle a beau jeu. Tant qu'ils hurleront en chœur des refrains terribles, feront des processions derrière les cercueils, et se feront casser la figure pour modifier le salariat, ces arguments seront irrésistibles, et resteront forcément sans réponse.

Mais, pour illustrer la journée du Grand Prix, peut-être pour édifier sur nos mœurs l'hôte royal de la République, il fallait aux soldats de France une nouvelle victoire. Ils l'eurent. Ils remportèrent un triomphe magistral — contre des femmes, des gosses écervelés, des pauvres diables désarmés — ou armés de révolvers de pacotille. L'ordre fut sauvé, les bourgeois rassurés. Appuyée sur ses dragons et ses flics, la République est solidement assise. La force idiote des gueux revêtus de l'uniforme et qui sabrent leurs pareils, et l'inconscience de ceux qui croient faire quelque chose en se faisant sabrer sans même résister, lui réservent encore de beaux jours. Quel meilleur soutien pourrait-elle désirer que la sottise sans bornes des soldats et des prolétaires ?

N'est-ce pas que le tableau est d'une saveur remarquable ? Cependant qu'à Longchamp les maîtres de la Force et de l'Or se réjouissaient aux portes de Paris, des misérables mutins se heurtaient désespérément à la barrière d'acier de l'Armée, et sous les bottes des agents et les lattes des cavaliers, la frêle barricade édifiée par les colères et les rancœurs des écrasés s'effondrait. Et les pavés étaient rouges, du sang des gosses, des femmes piétinées, de pauvres gens assommés au nom de l'Autorité.

Les deux visions se complètent à merveille : l'une ne va pas sans l'autre ; la première rend nécessaire et inévitable la seconde ; ensemble elles sont une saisissante apothéose du joli monde dont nous ne voulons pas.

*

Parce que là-dedans nous étouffons, sentant que dans un tel milieu nul bonheur n'est possible, nous assumons la tâche d'être des démolisseurs.

Mais au lieu de nous en prendre aux effets, selon le procédé puéril des révolutionnaires et des réformateurs de tous temps, nous préférons nous attaquer aux Causes mêmes, et nous avons l'outrecuidance de croire que c'est la seule façon d'agir qui puisse donner des résultats.

Contre les armées inconscientes de l'autorité, nous n'aspirons pas à jeter les armées guère plus conscientes du prolétariat. S'attaquer aux soldats, aux flics, injurier Briand ou l'éléphantesque président, cogner sur les jaunes et sur les patrons pour obtenir un sou de plus par heure, c'est tourner dans un cercle vicieux ; c'est attaquer les effets, tout en laissant intacte la Cause qui continue à les produire inéluctablement.

La cause est une.

L'inconscience fait les soldats, les patrons, les bourgeois et les ouvriers. L'inconscience crée la peur par laquelle on fait marcher les soldats contre leurs frères, et qui fait fuir les insurgés devant la Force. L'inconscience fait se heurter en vain, contre la Violence Sociale, les

révoltes instinctives des foules opprimées. L'ennemie mortelle à terrasser coûte que coûte, la voilà !

A la place des foules sentimentales, à la fois follement héroïques et lâches, et dont les efforts insensés sont condamnés à se perdre, l'éducation dressera contre de pareilles apothéoses des unités humaines fortes, ardentes et résolues, dont les sabres des dragons n'auront pas raison de sitôt !

l'anarchie, N° 325, 29 juin 1911.

1. Aristide Briand (1862-1932), avocat, journaliste, secrétaire général du Parti socialiste de 1901 à 1904 et ministre de l'Instruction publique en 1906, fut par la suite plus de vingt fois ministre.

Louis Lépine (1846-1933), préfet de Police de 1899 à 1912; il fut le créateur des brigades d'agents cyclistes.

Armand Fallières (1841-1923), homme politique, partisan de la gauche républicaine; il fut président de la République de 1906 à 1913.

CHARLATANS ET CROYANTS

On traque les «avorteurs». On poursuit les néo-malthusiens. On traque les anarchistes. Cela veut dire :

— Délivrez une femme d'un enfant qui la fera souffrir et ne connaîtra lui-même que souffrances ; supprimez cet être, alors qu'il n'a encore ni sensibilité, ni conscience, alors qu'il n'est encore qu'un amas de chair vive. Si vous faites cela, vous serez, au nom de la Morale, honni et vilipendé ; au nom de la Loi, emprisonné.

— Enseignez aux hommes à goûter le plaisir d'amour sans risque de produire des avortons ou des malheureux : vous serez injurié de par la Morale, condamné de par la Loi...

— Apportez un peu plus de lumière dans les ténèbres où errent les gueux et les princes ; montrez à ceux que vous rencontrez sur votre route que l'on peut penser et vivre autrement que selon les credos et les rites des foules : vous serez le hors-la-loi, l'immoral, le malfaiteur à chasser, à banir — à tuer...

Mais soyez le vendeur de drogues funambulesques, le prophète annonciateur de temps merveilleux, le charlatan colporteur d'illusions-mensonges, l'illuminé apôtre d'obscurantisme — et vous serez le bienvenu. Parmi l'innombrable cohue des pauvres gens falots, bien pensants, bien agissants, citoyens honnêtes et laborieux, ceux-là seulement sont reçus à bras ouverts. On n'a pas cessé d'attendre le Messie ; et quoiqu'il en soit venu par centaines de vrais et de faux, quoiqu'ils aient tous été aussi décevants, les foules de ce XX[e] siècle de silence attendent encore le Messie.

Les plèbes n'ont point changé. Telles qu'elles étaient aux temps où les images saintes rutilaient à la lueur des bûchers inquisitoriaux, telles elles sont restées à ce jour.

C'est à peine si le langage des prêtres s'est modifié. Ils ne parlaient autrefois que de paradis ; il en est aujourd'hui qui parlent de cité future... Et comme jadis, l'on croit au miracle, on espère la venue du Sauveur, on adore le charlatan qui répète : «Il viendra» et l'imposteur qui surgit après lui, assez convaincu de la sottise générale pour oser dire : «Je suis l'Attendu»...

*

Je n'exagère pas.

Il se passe, à peu de distance de nous, un phénomène bien décevant pour les naïfs habitués à parler des «masses éclairées» parmi lesquelles la «Libre pensée» fait des progrès considérables...

Et si nous n'étions depuis longtemps fixés sur la valeur psychologique du peuple paysan et ouvrier, ce fait nous suggérerait quelques réflexions pessimistes...

Ah, venez me dire que presque tout le monde sait lire dans nos pays occidentaux, naïfs qui parlez de Progrès par-ci, de Progrès par-là ! Vous nous la baillez belle avec votre instruction — obligatoire ! — fût-elle laïque... Vous nous la baillez belle, rêveurs et farceurs qui allez contant que ces foules imbéciles bâtiront la Cité idéale, rationnelle, harmonique !

Voyez.

A quelques kilomètres de la frontière française, dans un pays qui ne diffère de la France que par son nom, en Wallonie belge, un charlatan est venu répéter les vieilles rengaines d'un mysticisme grossier et refaire devant les badauds éblouis les vieux tours des sorciers et des prestigiditateurs.

Il disait, très sérieusement, ses abracadabrantes sornettes. Il faisait, sans rire, des gestes fort ridicules. Il se faisait payer — et bien. Ce toupet devait réussir. Des gens se trouvèrent pour le croire, croire en lui. De jour en jour ils furent plus nombreux. L'homme se mit à faire des miracles. Il guérit des malades, mit en fuite les esprits ; à

l'heure présente ses adorateurs sont, dans le nord de la France et le midi de la Belgique, 160000. Il a des églises, où l'on vient l'adorer ; sa religion porte son nom.

Antoine-le-guérisseur opère dans le pays de Liège. Son temple se trouve à Jemmepe-sur-Meuse. Les quatre premiers jours de la semaine, il reçoit les pèlerins et effectue des miracles... Récemment une pétition portant 160000 signatures a été adressée par ses fidèles au gouvernement belge, afin d'obtenir que le culte antoiniste soit officiellement reconnu. Il n'y a pas de raison pour qu'elle soit rejetée. Ce farceur n'est pas dangereux à l'État, ni à la Société. Au contraire ; la Foi quelle qu'elle soit est le plus ferme appui de toute Autorité. Antoine-le-guérisseur, comme tous les charlatans, comme les prêtres, comme tous ceux qui entretiennent la religiosité ancestrale des hommes, est utile à la société puisqu'il lui faut des membres timides, peureux, ignorants — croyants.

Depuis huit ans qu'Antoine-le-guérisseur propage sa «doctrine», on s'est bien gardé de l'ennuyer. Je n'oserais même pas affirmer qu'il ne fut point encouragé en haut lieu. En revanche on a interdit en Belgique le transport par la poste des écrits néo-malthusiens ; et le chiffre des anarchistes expulsés du royaume comme individus dangereux est plus gros qu'on ne le suppose. Puisque les penseurs libres sont malfaisants en notre joli monde, on conçoit que logiquement Antoine-le-guérisseur y soit considéré comme le plus utile des citoyens.

*

Je n'ai pas à parler de la nouvelle religion. Elle n'a rien de particulièrement intéressant. Elle prononce les mots que prononcèrent de tout temps les religieux de toute catégorie. Amour, désintéressement, divinité, foi absolue, miracle — vieux mots que l'on retrouve éternellement dans le vocabulaire des servants de Dieu. Au fond, les religions sont désespérément monotones. Fondées uniformément sur les mêmes causes psychologiques, elles se

traduisent invariablement par les mêmes formules.

L'Antoinisme ne peut nous intéresser qu'en tant que manifestation caractéristique de la psychologie des foules modernes. Celles-ci sont religieuses d'esprit, plus que jamais, se leurrant toujours de chimères différemment nommées, prêtes — l'exemple du guérisseur le prouve — à se jeter aux pieds des charlatans et des bonimenteurs.

Sur quoi se fondent les religions ? Sur la peur, la peur de l'inconnu. Sur l'amour du mystère qui se mêle généralement à l'ignorance ; sur l'ignorance qui fait entrevoir partout des mystères bientôt remplacés par des divinités ; sur l'amour du merveilleux, qui est chez tous les enfants et les faibles ; sur l'esprit d'imitation qui crée les troupeaux. Les foules du XXe siècle sont de même que jadis, lâches, ignorantes, faibles, enfantines. Donc enclines à croire : religieuses.

Pour être entendu d'elles, il sied de leur parler en termes qu'elles peuvent comprendre. Notre langage leur est étranger. Que venons-nous leur demander de se libérer, à ces esclaves béats ! Que venons-nous parler de beauté et de liberté à ceux qui ne surent vivre jamais qu'en laideur d'esclavage ! — Mais Antoine-le-guérisseur possède le parler aimé des foules auxquelles il faut des bergers faiseurs de miracles.

*

Si donc tu veux que l'on te suive et t'adule, et te flatte, sers à la plèbe sa pâture ! Sois le sorcier initiateur de culte, le prédicateur de cataclysmes, fais des miracles, désigne les réformes panacées ou promets la mirifique révolution ! Tu seras entendu.

Mais si tu veux être, non pas un chef, non pas un meneur, mais simplement un Homme ; s'il te paraît que commander est insane autant que se ployer devant un maître ; si ton orgueil est d'être une individualité, ne demande pas à la foule de t'entendre, et n'espère rien d'elle. Compte sur toi, Homme libre, et peut-être sur tes pareils. La foule adore le Guérisseur !

l'anarchie, N° 303, 29 janvier 1911.

VERS LES MIRAGES

Les voyageurs auxquels il arrive de traverser le désert connaissent la plus séduisante et la plus dangereuse des illusions : le mirage. Cependant que, sous le soleil torride, la caravane chemine par la mer de sable, les hommes rêvent à l'oasis, où ils se reposeront enfin dans l'ombre délicieuse des palmiers. Alentour, le désert est sans bornes, et ils savent qu'il leur faut encore de longues heures de marche pour atteindre la halte bienheureuse. Leurs yeux sont las de ne voir sans cesse que le sable jaune, et le ciel limpide. La fièvre couve en eux, et leur désir grandit de voir de l'eau, des plantes, de jouir de l'ombre. Ainsi ils vont ; et soudain le miracle s'accomplit — leur désir éperdu se concrétise. Voici qu'à l'horizon quelque chose se dessine. L'océan de sable disparaît, et des prés verts et fleuris s'étendent à perte de vue... Les yeux émerveillés des voyageurs scrutent ce lointain, et ils voient, ils voient là, tout proche, l'oasis désiré. Les grands palmiers ombreux se balancent au-dessus des maisons blanches où ils se rafraîchiront et se délasseront. Puis un lac s'étend en nappe d'azur. Au crépuscule ils viendront sur ces rives attendre la descente de la nuit... Et les voyageurs se montrent du doigt les palmes enchanteresses, les maisons blanches, l'azur du lac. Ils les voient tous et l'espoir du bonheur prochain ranime leurs forces.

Pourtant il n'y a rien devant eux, rien que le désert monotone, sable et ciel, ciel et sable... Ils n'atteindront l'oasis que plus tard, après des jours d'effort peut-être ; ce qu'ils voient n'est que mensonge, illusion grossière. Mais tel est leur désir de repos, d'ombre et de paix, telle est la beauté séductrice du mirage qu'à certains moments les plus incrédules y croient...

Ils hâtent le pas ; s'ils pouvaient courir, ils courraient. Le soleil les brûle ; la fauve lumière rougit leurs yeux affolés, la soif les gagne — ils vont, ils vont. L'oasis ne se rapproche pas : il est toujours à l'horizon, féérique, attirant, prometteur — mensonger. Ils vont, l'espoir tenace, et le désert infini les nargue. Combien tombèrent en route, sur le sable brûlant, exténués mais ne désespérant pas encore ! Combien sont morts avec devant les yeux la meurtrière illusion du mirage !

Souvent le mirage seul les entraîna hors de la bonne route, et les tua ainsi en marches vaines. Souvent, pour lui, à cause de lui, ils oublièrent les dangers, les difficultés, l'intérêt de la réalité, et se perdirent...

Pareillement à ceux qui souffrent ici, d'autres mirages font accepter le pénible labeur, la vie grise, la marche sans espoir. Pour des mirages, pour des illusions, pour des mensonges, les hommes tombent et meurent sur toutes les routes de la terre...

*

Les uns, pauvres gens simples habitués à trembler devant l'inconnu, à vénérer les plus forts, à croire candidement en la parole du rédempteur, en la justice d'un Dieu qu'ils ne comprennent pas, en la magique vertu des lois sous lesquelles ils geignent.

Nous n'en sommes pas étonnés. Que les masses aient besoin de se leurrer, et qu'un leurre seul puisse les entraîner, nous le comprenons. Un passé formidable les entrave ; elles ont l'habitude de croire. L'habitude d'obéir, l'habitude d'être guidées. Elles souffrent. Le peuple est de la chair à souffrance. Il faut bien, puisque sa vie est abominablement terne, laide et douloureuse, que son imagination brode, au-dessus de l'odieuse réalité, de mirifiques chimères... Il faut bien que celui qui est trop débile pour marcher s'appuie sur un bâton.

Ce que nous comprenons moins, c'est la puissance que l'illusion conserve sur des esprits affranchis des craintes et des obligations de la masse. Ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'ayant vu l'absurdité et le néant des dogmes, la duperie des doctrines, et l'inanité des efforts des vieux partis, des hommes aient encore besoin du mirage et lui sacrifient le présent, la réalité, la vie — ce trésor.

Il semble pourtant que ceux auxquels s'est dévoilé le mensonge des religions, n'aspirant plus à l'au-delà trompeur, devraient vouloir enfin *vivre sur la terre — et sans attendre*. Car l'avenir, n'est-ce pas un autre ciel, un autre mirage? Qu'y a-t-il de réel sinon le présent?

— Vivre ici-bas, vivre de suite! Ne devrait-il pas conclure ainsi celui qui ne croit plus en un Dieu créateur, et donateur de félicités extra-terrestres?

Mais non. C'est encore trop exiger des hommes, sur qui les anciens mirages n'ont complètement cessé d'agir. Des siècles, ils n'ont vécu qu'avec devant les prunelles le grand rêve chrétien. Maintenant qu'ils l'ont vu s'effondrer, il leur en faut un autre. Ils n'attendent plus ceux-là, ni le Messie, ni le céleste royaume; et certains d'entre eux se rient de la foule «inconsciente» qui les attend encore. Ils disent que c'est duperie, erreur vieille, enfantillage... — Mais eux, ils attendent Demain!

*

«Demain, enseignent les doctes professeurs, la Société devenue bienfaisante, inspirée des grands principes de libre-examen, de paix et d'équité, rendra la vie bonne à tous...»

«Demain, promettent des apôtres bedonnants, le Collectivisme assurera à chacun un bien-être parfait...»

«Demain, nous disent de bons camarades, dévoués et sincères, nous ferons la grève générale, la Révolution, et nous instaurerons le Communisme anarchique... Dès lors, l'harmonie et le bonheur régneront parmi les mortels...»

Et tandis qu'ils poursuivent leurs mirages, les patrons assurent de plus en plus fermement leur domination sur les ouvriers; les gouvernants forgent des chaînes, signent des alliances et des traités, préparent des égorgements futurs, fusillent des révoltés, écrasent, bafouent, tuent des misérables.

Or, les doctes professeurs élaborent le plan détaillé, minutieux de la cité harmonique de demain. Or, les doctes stratèges de la révolution future enseignent à leurs disciples qu'il faudra procéder de telle façon et non pas de telle autre, contraire à la doctrine...

— Nous ferons la révolution avec l'Armée! s'exclame un vaillant théoricien.

— Non, nous la ferons contre l'Armée! lui rétorque un théoricien, non moins vaillant.

— Nous ferons la révolution avec l'aide des officiers, spécifie un troisième.

— Non, déclare un autre, nous la ferons avec les soldats contre les officiers...

En attendant, l'Armée les menace tous les jours de ses fusils et de ses mitrailleuses. L'Armée se prépare peut-être à les pousser vers de nouveaux champs de carnage. L'Armée leur prend les meilleures, les plus jeunes énergies et s'en sert et les corrompt. L'Armée prend à chacun d'entre eux 24 mois de vie... Ne feraient-ils pas mieux de moins songer à s'en servir et de cesser de la servir? Ne seraient-ils pas plus conséquents s'ils commençaient, eux qui veulent l'abolir, par s'y refuser?

Mais le mirage est là, sur l'horizon. Pour la cité idéale de demain, nos révolutionnaires acceptent la ville immonde d'aujourd'hui. Pour la vie idyllique d'un avenir qu'ils ne connaîtront pas, ils s'accommodent du présent lamentable.

*

Après l'illusion religieuse, après l'illusion réformiste, l'illusion révolutionnaire. C'est au fond l'éternel recommencement de la même aventure: le rêve primant l'action,

le rêve remplaçant la révolte, et aujourd'hui gâché pour demain.

Ne cessons pas de le dire. Ne perdons pas une occasion de dévoiler la tromperie des mirages et de rappeler à ceux d'entre nous qu'ils enjôlent encore, que la mort de Dieu a entraîné l'évanouissement des paradis.

Ce n'est pas trop de toutes nos énergies consacrées au présent pour l'embellir un peu. Les révoltes immédiates exigent impérieusement tout notre effort ; nous n'avons ni les loisirs ni les moyens de le gaspiller en vue de révoltes très futures — et très hypothétiques.

La vie, toute la vie, est dans le présent. Attendre c'est la perdre. Attendre demain pour être libre, pour jouir d'être, pour se sentir vivre ? Nous ne faisons plus ce jeu. Le temps passé en attente est irrémédiablement perdu, et nous tenons à ne rien perdre de la vie. La bonne révolte complète la pensée ou le rêve par l'action immédiate. Le reste n'est que verbiage, ou poursuite de mirages.

l'anarchie, N° 309, 9 mars 1911.

LA TYRANNIE DES FICTIONS

Ce qui domine aujourd'hui, ce n'est pas le désir de vivre, ce n'est pas l'intérêt, ce n'est pas le respect de la force affirmée : c'est la fiction, mensonge ailé, issu des intelligences perverties et vouées à l'indolence.

La fiction : l'apparence, le clinquant, la beauté fausse, l'activité feinte, le bluff, tous les bluffs.

Un M. Cognel, revêtu d'un uniforme à galons, vide élégamment les goussets des petites gens économes : prestige de l'habit. Des généraux chamarrés sont, au passage, salués par les acclamations des foules admiratrices ; ils conduisent cependant à la mort : prestige de l'habit.

Au coin des rues, le soir, des femmes accostent le passant ; elles ont les lèvres rougies au carmin, et des crayons de mauvais khôl ont enchâssé leurs yeux de cernes évocateurs de volupté, elles séduisent par l'apparence d'une beauté qu'elles n'ont pas, pour trafiquer de bonheurs frelatés... Elles réussissent : prestige du fard, prestige du mensonge.

Ce littérateur n'a rien produit qui ne soit vide de sens et d'émotion, truqué, artificiel de la première à la dernière ligne. Mais il est très mondain. Ce politicien a promis toute sa vie une foule de choses, qu'il ne tiendra jamais. Ce tribun a vécu en semant des illusions. Que sont-ils ? De piètres pantins. Mais ils collectionnent les honneurs, accumulent les argents, respirent l'encens des vénérations publiques : prestige du geste puéril en réalité, prestige du verbe sonore, triomphe de l'apparence.

Il en est ainsi de tout. La vie est négligée pour que soit adorée la fiction, nul ne se soucie de la valeur vraie de l'homme. Est-il bon, sincère, probe, clairvoyant ? Qu'importe, s'il est chic, s'il porte casquette à galons, ou s'il

parle haut, invoquant la Bonté, la Sincérité, la Probité, la Clairvoyance !

C'est que la peur de l'effort est le propre des affaiblis. Et la dégénérescence causée par des siècles d'esclavage a fait les hommes de nos jours faibles et puérils comme ne le seraient pas des enfants sains. Vivre en réalité serait effort trop rude ; se soucier des vérités serait décevant, et fatigant. Or, ils ne craignent rien plus que l'effort, la dure vérité décevante, la fatigue après le combat.

Ils ferment donc les yeux sur la laideur. Ils se bouchent les oreilles pour ne pas entendre les imprécations des rebelles et les gémissements des vaincus. Aveugles, sourds, insensibles devant la réalité, ils se donnent à l'aide de fiction une illusion de vie.

Ils cultivent le rêve, mentent avec componction et n'admettent pas que l'on veuille se soustraire à la règle d'hypocrisie.

Etre un homme, simplement. C'est-à-dire une bête solide, bien musclée, bien bâtie, aux instincts puissants, dirigés par une intelligence développée, armée de connaissances étendues ; être aussi une sensibilité fine ; avoir de la vigueur et de la délicatesse ; être raisonnable et téméraire ; être fier et bon, franchement égoïste et par cela même généreux. Etre un tel homme, ou plus modestement vouloir l'être, de façon continue, alors que l'on descend d'une lignée d'esclaves humbles ou de maîtres serviles, alors que l'on vit parmi quelles innommables brutes, c'est un effort prodigieux à accomplir...

Pourtant, vers cet idéal qui est le nôtre, tous les humains aspirent d'instinct, parce qu'ils veulent la vie et que la vie exige que l'homme se perfectionne sans cesse.

Il leur faut ainsi concilier leur lâcheté avec leur aspiration vers la vie ; trouver moyen de croupir en s'accordant l'illusion de vivre ; trouver moyen d'être des polichinelles en se décorant de noms orgueilleux.

Ce moyen, ils le trouvent en le mensonge des fictions.

Et celui qui est lâche se satisfait d'avoir les apparences d'un *bravo*. Et celui qui est pauvre s'échine à faire miroi

ter des bijoux faux. Et celui qui est ignorant fait valoir des récitations apprises par cœur. C'est plus facile que de vaincre en soi la peur, de prendre ce que l'on désire, ou de se pencher sur des livres ardus.

*

Le rêve devrait encourager à vivre ; de la sorte, il favorise l'apathie du renoncement.

Grâce au songe merveilleux des religions, que de temps l'on a peiné douloureusement sur la terre «vallée de larmes» ! Maintenant, les espoirs d'avenir font admettre la tristesse du présent. En rêvant des mangeailles promises pour demain, les gueux se consolent de ne point participer au banquet qui a lieu.

Le rêve d'Art, le rêve de Gloire et d'autres rêves nés du charme des mots, captivent même des énergiques.

Nous les avons entendus, ces Mots prestigieux derrière lesquels se cachent les vides les plus effarants. Pourquoi ont-ils vécu, pourquoi sont-ils morts, ceux qui se sont offerts en holocaustes à la Justice, au Droit, à la Morale, à l'Avenir de l'humanité ? (Et je n'énumère point les Mots surannés...) Des mots, des mots que cela, et qui signifient si peu de chose quand nous les analysons, à présent que le savoir et le doute nous délivrent !

Le verbe est nocif. Même quand il désigne des conceptions où il n'y a place ni pour l'ambiguïté ni pour la casuistique, le Mot parvient à supplanter la chose. Et l'on voit des anarchistes — pour ne pas chercher l'exemple trop loin — attribuer plus d'importance au port de l'étiquette qu'à la pratique des idées.

On a tant spéculé sur les mots qu'ils ont désormais une valeur presque indépendante des choses qu'ils devraient désigner. Cela nous vaut des théoriciens ambidextres — militaires antimilitaristes, anarchistes honnêtes et couards, professeurs d'énergie que l'on citerait en spécimens du genre veule... «Il sied de distinguer entre les

idées et la pratique...» «Nous sommes surtout des cérébraux...» «Notre vie est toute intérieure...» disent-ils. Charme narcotique des mots !

Et cela est si vrai que les profiteurs de l'indolence générale ont appris à utiliser savamment la fiction verbale. Ils savent que les Paroles étourdissent et enchantent au point de faire oublier les réalités ; que parler soulage les faibles suffisamment pour qu'ils perdent l'envie d'agir.

Chaque fois que des rancunes accumulées menacent d'exploser en révoltes, l'Avocat surgit et parle. Il invective, raille, encense, s'exalte ; ses périodes vengeresses font passer sur la foule des frissons de vaillance. Mais quand il descend de la tribune sous les applaudissements, la foule subjuguée par le verbe a dépensé tout ce qu'elle possédait d'énergie combative.

*

Nous sommes, dans ce monde où règnent tyranniquement les fictions, des intrus audacieux. Nous refusons de lâcher la proie pour son ombre, la vie pour un semblant de vie.

Le désir de *paraître* ne nous dirige plus. Nous voulons *être*.

Nous ne consentons pas à attendre la réalisation des rêves. Nous aimons le rêve qui enthousiasme pour la lutte, donne un but à l'activité individuelle, rénove les forces morales après les échecs ; mais nous ne voulons pas du songe lénifiant qui détourne de l'effort. «Vivre d'abord — rêver ensuite.»

Les grands mots, à l'aide desquels tant de duperies s'entretiennent, nous les avons confrontés avec les choses ; et il n'en est rien resté...

Nous aimons l'effort intellectuel, mais nous avons le mépris de la théorie vaine. C'est dans la réalité présente, et non parmi le mensonge des fictions, que l'individualité anarchiste dit «Je veux être !».

l'anarchie, N° 344, 9 novembre 1911.

L'ILLUSION RÉVOLUTIONNAIRE

«L'humanité marche enveloppée d'un voile d'illusions», a dit un penseur, Marc Guyau[1]. Il semble même que sans ce voile les hommes ne puissent marcher. A peine la réalité leur a-t-elle arraché un bandeau qu'ils s'empressent d'en mettre un autre, comme si leurs yeux trop faibles craignaient de voir les choses telles qu'elles sont. Il faut à leurs intelligences le prisme du mensonge.

Les scandales Panama, Dreyfus, Syveton, Steinhell, etc. — les turpitudes et l'incapacité des politiciens, enfin les coups de fusil de Narbonne, de Draveil et de Villeneuve ont déchiré pour une minorité considérable le voile de *l'illusion parlementaire.*

On espérait tout du bulletin de vote. On avait foi en la bonne volonté et le pouvoir des représentants de la nation. Et cette espérance, cette foi empêchaient de voir l'idiotie fondamentale du système qui consiste à déléguer quelqu'un pour veiller aux besoins de tous. Mais le bulletin de vote s'est révélé un vulgaire chiffon de papier. Les parlementaires se sont montrés ambitieux, cupides, corrompus, médiocres surtout.. Des gens apparurent qui s'indignèrent de la farce électorale, de la comédie des réformes, du règne des pitres républicains. Une minorité est née, qui grossit nécessairement tous les jours et sur laquelle la vieille illusion n'a plus de prise.

Cependant pour enthousiasmer des gens habitués à être menés, pour stimuler leur activité, il faut des mirages... Alors remplaçant la défunte illusion parlementaire,

1. Jean-Marie Guyau (1854-1888), poète et philosophe français, auteur en 1884 de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.* Ses théories tentent à substituer aux conventions et principes transcendants une «spontanéité vitale».

l'autre illusion s'est forgée, et incrustée dans les cervelles : l'illusion révolutionnaire.

Oui, les lois sont impuissantes à transformer la société ; et les assemblées parlementaires sont lamentables ; et il n'y a rien à attendre des gouvernements. Mais ce que les législations ne peuvent faire, les manifestations et les grèves le feront ; et les assemblées syndicales tiendront les promesses de leurs piteuses devancières : les Chambres. Enfin il faut tout attendre du prolétariat conscient qui... et qui... et que...

Jadis les bons gogos crurent que des discours sonores, des textes officiels rédigés et placardés avec solennité pouvaient modifier favorablement la vie sociale. Ce temps-là est passé. A présent, on s'imagine qu'il suffit pour cela de démolir des lanternes, de brûler des kiosques, de «descendre» un flic de temps à autre (dans de très graves occasions).

Jadis les espérances populaires se concentraient en les députés. Ces petits messieurs bedonnants pouvaient du haut de la tribune décréter quelque matin des choses merveilleuses. Hélas ! — Maintenant qu'on les a vus patauger dans la boue, le type idéal du transformateur apparaît quelque peu différent. C'est le «camarade secrétaire» membre influent de la C.G.T., dont la voix, lors des meetings, déchaîne des rafales d'enthousiasme. C'est Pataud la face malicieuse et joviale, le verbe impératif... Et c'est encore le révolutionnaire aux longs cheveux, au chapeau batailleur, et qui (les voisins l'affirment) ne sort jamais sans ses deux pistolets automatiques...

Jadis les braves électeurs s'en remettaient au Parlement — incarnation de l'État Providence — pour organiser leur félicité. Seules les «masses arriérées» gardent jusqu'à ce jour une confiance aussi insensée à leurs élus. Les «avancés», les «conscients», les révolutionnaires, quoi ! savent ce que vaut l'État et ce que valent les Parlements. Aussi nous annoncent-ils d'ores et déjà qu'après la grève générale, ce sera la C.G.T. qui organisera l'universelle félicité, et les comités syndicaux délibéreront des mesures à

prendre pour le bien-être commun. Comme vous le voyez, ça ne ressemble en rien, mais en rien, au vieux régime parlementaire.

*

Ainsi que toutes les erreurs, l'illusion parlementaire fut néfaste à ceux qu'elle grisa. Aux bons citoyens de ce pays elle valut l'admirable régime de Démocratie qu'illustrent si bien l'alliance russe — ô la plus avantageuse des alliances ! —, les affaires grandes et petites, et enfin le règne de Clemenceau et de Briand... en attendant celui d'un Jaurès. M. Viviani — aujourd'hui Son Excellence —disait autrefois à propos de je ne sais trop quelle législature : «Il y a eu la Chambre introuvable, il y a la Chambre infâme !» et cela pourrait se dire équitablement de toutes les législatures qui se sont succédé, s'efforçant vainement de se surpasser en pitreries. Les illusions coûtent cher.

Eh bien, quoiqu'elle ait été coûteuse aux pauvres bougres qui se firent bénévolement tondre, cravacher et fusiller, l'illusion parlementaire n'a pas fait la moitié du mal que peut faire l'autre illusion.

Oh, soyez tranquilles ! on en reviendra. On finira par s'apercevoir que le petit jeu des chambardements n'avance pas à grand-chose. Et nous ne verrons pas se lever l'aube sanglante que nous annonce M. Méric. Les illusions ne durent qu'un temps. Mais des gens seront morts pour la Cause, morts bêtement, inutilement. Mais une ou deux générations auront gaspillé leurs forces en efforts insensés. On aura perdu de la vie — voilà tout.

On en reviendra. La grand jour n'est pas prêt de luire, et fort probablement ne luira jamais que dans les imaginations enfiévrées de ses prophètes.

Pourtant, puisque ce rêve enivre des foules, voyons un peu ce qu'il nous présage. Voyons vers quoi tendent ces efforts, à quoi ils pourraient aboutir si une impossible victoire venait les couronner.

Une brochure a paru il n'y a pas longtemps, qui nous l'apprend. Notre vieille connaissance, le citoyen Méric, dit Flax[1], en est l'auteur. Ça s'intitule : *Comment on fera la Révolution*. Elle est sérieuse cette brochure, comme un programme de futur parti. Elle est passionnante à certains endroits autant que les romans du capitaine Danrit. Et dans son allure générale elle rappelle les écrits de Mark Twain, l'humour flegmatique et impassible des Américains.

Le citoyen Méric — qui s'y connaît — nous y démontre d'abord qu'une insurrection est somme toute chose facile. Nos amis de Russie ne peuvent en douter. Ensuite, deux mots sur le prolétariat organisé. Mais le chapitre le plus intéressant est sans conteste celui qui nous apprend ce qui se passera après l'insurrection triomphale. Là, il est possible d'apprécier jusqu'où peuvent s'égarer des intelligences qu'étreint une illusion. Car s'il est possible que le citoyen Méric ne croie pas un mot de ce qu'il écrit, il est certain que beaucoup de gens conçoivent très sincèrement ce qu'il a formulé.

Au lendemain du grand soir le citoyen Méric nous annonce la Dictature Révolutionnaire, appuyée par la Terreur. Malheur aux adversaires du nouvel ordre social (lisez du Comité Confédéral). «Seule la violence aura pu nous donner une victoire momentanée, seule la Terreur pourra nous conserver cette victoire... Il ne faudra pas craindre d'être féroces ! Nous parlerons de justice, de bonté et de liberté après.» Nous voici prévenus chers copains antiautoritaires.

Dès ces lignes on comprendra le peu d'enthousiasme que suscite parmi les individualistes la révolution de M. Méric. L'ordre présent nous écrase, nous traque, nous tue. L'ordre Révolutionnaire nous écrasera, nous traquera,

1. Victor Méric, né Henri Coudon (1876-1933), journaliste, collaborateur du *Libertaire* à la charnière du siècle, adoucit son anarchisme originel pour s'inscrire en 1906 à la S.F.I.O., sous l'influence de Gustave Hervé. Il se fit alors l'apôtre souvent moqué d'un syndicalisme révolutionnaire naïf. Pendant cette période, il collabora à la *Guerre Sociale*, et reprit la direction des *Hommes du jour*. On le retrouve dans les années vingt aux côtés des communistes. Il écrira d'ailleurs un livre sur la «bande à Bonnot» : *Les Bandits tragiques*, chez Kra, et défendra Serge contre les staliniens dès 1928.

nous tuera. — Le parti peut compter sur notre concours.

Mais le citoyen Méric continue de mieux en mieux. A la page 22 nous constatons l'existence de deux comités, d'une armée et d'une police révolutionnaires. On exécutera les rebelles (sic, sic, sic). N'est-ce pas que c'est intéressant ?

Les syndicats «ordonneront à tous de se mettre au travail»... Sinon gare ! Après quoi on nommera un parlement ouvrier (resic) qui «n'aura rien de commun avec le parlementarisme odieux d'aujourd'hui». J'te crois ! Au surplus, on l'a constaté déjà, ce charmant petit régime n'aura rien de commun avec l'abominable oppression bourgeoise.

Il y aura aussi un Conseil du Travail, permanent. Et le camarade achève incontinent : «Déjà la C.G.T. actuelle peut donner une idée approximative de l'organisation ouvrière future.» Ça sera beau !

Pour défendre la nouvelle patrie ainsi édifiée, et qui sera certainement la plus douce des patries, ô ineffable Méric ! on formera des milices. Car la guerre est inévitable...

Et après nous avoir causé d'une «morale nouvelle imposant de lourdes obligations et des sacrifices» ; après nous avoir entretenus des prisons et des tribunaux révolutionnaires, bref de ce qu'il appelle lui-même la tyrannie ouvrière, le citoyen Méric termine tranquillement : «Ce n'est d'ailleurs ni pour aujourd'hui, ni pour demain.» Quand je vous disais qu'il possède l'humour impassible des Anglo-Saxons !

*

Le citoyen Méric est peut-être un farceur, un humoriste raffiné sachant pousser la plaisanterie jusqu'au bout. J'aime à le supposer. Mais le fait est que des âmes simples acceptent ces écrits comme évangile.

L'illusion néfaste, c'est la croyance en cette Révolution rédemptrice ; alors qu'il ne peut y avoir d'autre rédemption que celle de la personnalité humaine, alors qu'on

ne peut rien construire sans avoir fait des hommes meilleurs et plus forts.

L'illusion mauvaise, c'est attendre la révolte des foules, des masses organisées, disciplinées, embrigadées. Alors qu'il n'est de gestes féconds que ceux commis par des individus sachant clairement ce qu'ils veulent et marchant sans entraves, n'ayant besoin ni de chefs, ni de discipline. Alors qu'il n'est de bonnes rébellions que les rébellions immédiates des individualités renonçant à attendre davantage et décidées à arracher de suite leur part de jouissance.

L'illusion imbécile, c'est de s'imaginer que par la violence seule, par la terreur, à coups de bombes et de fusils on puisse créer une société nouvelle. La violence employée par des brutes sera absurde et malfaisante. Une société fondée avec des échafauds, maintenue par la force des chaînes, sera toujours ignoblement oppressive. La Révolution de la colère et de la haine, la Révolution des énergumènes syndiqués de pourra que faire couler en vain des torrents de sang et préparer la venue de nouveaux flibustiers.

En 1789 la dictature de Robespierre prépara l'Empire. Les guillotinades préludèrent aux carnages napoléoniens ; la Terreur, en dépréciant la vie humaine, permit à la folie sanguinaire du «petit Corse» de se donner libre cours. Telle est, brutale, la réponse de l'histoire aux illusions révolutionnaires.

*

Certes, la société n'évolue pas sans heurts, sans crises douloureuses, sans chocs sanglants. Souventes fois des révoltes rageuses, dictées par l'indignation sentimentale ou insufflées par la foi en le pouvoir salutaire des violences, éclatent, tôt réprimées dans l'horreur des réactions bourgeoises. Elles ont leur utilité. Elles sont inévitables. Mais il ne faut pas s'illusionner sur leur sort. Il ne faut pas, surtout, se leurrer quant à la valeur transformatrice de la force — de la force aveugle des foules fanatisées.

En certaines circonstances des actes de violence peuvent être précieux ; lorsqu'ils viennent achever une œuvre déjà accomplie par la révolution des mentalités. Enfin c'est un droit — un droit qui parfois devient un devoir — que celui de se rebiffer par la force contre l'écrasement des institutions autoritaires. De cela, déduire la Terreur panacée, c'est commettre une lamentable faute de raisonnement.

Croire que par des chambardements désordonnés, avec l'énergie sauvage des cohortes ouvrières, on peut abolir une puissance, instaurer un peu d'harmonie, est enfantin.

Se figurer l'agisseur idéal sous forme de l'individu prompt au coup de poing — ou de fusil — est naïf.

Pour agir — n'importe comment — avec fruit, il est indispensable de savoir réfléchir, calculer, apprécier une action ; de savoir l'accomplir d'une main vigoureuse. L'agisseur — l'individu dont la révolte violente ou non est facteur de progrès — doit être une personnalité forte, consciente, nette et fière, non embrumée de haine ou d'illusions.

S'imaginer que des foules impulsives, tarées, ignorantes, en finiront avec l'illogisme morbide de la société capitaliste, est une illusion grossière. Parce que ce sont justement les tarés de ces foules qu'il importe de détruire pour que la vie puisse être ample et bonne à tous. La violence bestiale, la haine, l'esprit moutonnier des meneurs, la crédulité des foules — voilà ce qu'il faut annihiler pour transformer la société. Améliorer les individus, les purifier, les rendre forts, leur faire aimer et désirer ardemment la vie, les rendre capables des révoltes salutaires, telle est l'unique issue. Hors de la rénovation des Hommes il n'est pas de salut !

l'anarchie, N° 264, 28 avril 1910.

RÉVOLUTIONNAIRES ? OUI. MAIS COMMENT ?

Discuter est malaisé, exige des connaissances, force à l'argumentation. C'est pourquoi nos adversaires coutumiers préfèrent médire, railler, déclamer, à réfuter nos thèses. Une des épithètes qu'ils se plaisent à nous appliquer ainsi, sans discussion, c'est celle de non-révolutionnaires, voire d'anti-révolutionnaires.

A les entendre dire, nous professons, nous individualistes-anarchistes, une aversion profonde contre tout ce qui est révolutionnarisme. Certains feignent si bien de le croire que, par contraste et pour contraste avec nous, ils se sont baptisés eux-mêmes anarchistes-révolutionnaires.

Eh bien, parlons-en encore une fois. Ne faut-il pas refaire sans cesse l'examen de ces questions pour qu'enfin elles soient claires devant quelques esprits de bonne foi ?

*

Tout anarchiste est, par définition, révolutionnaire.

Dans le domaine philosophique nous nous prononçons pour le libre examen. Par ce temps de foi et de dogmatisme, n'est-ce pas, déjà, bien grande audace ?

Dans le domaine éthique, nous innovons une moralité basée sur la vie même, telle qu'elle se présente à chaque individu. Par ce temps de convention et de légalisme, n'est-ce point témérité vraie ?

Dans le domaine social nous revendiquons la liberté de travailler, d'entreprendre, de nous associer ou de ne pas

nous associer ; nous revendiquons l'indépendance individuelle. Par ce temps d'assujétissement, comment qualifier pareille audace ?

Mais là n'est pas encore l'essentiel. Si nous nous contentions d'émettre ces revendications par la parole ou l'écrit, nous pourrions n'être pas excessivement dangereux. Par bonheur, l'équivoque n'est même pas possible. A plusieurs reprises, nous avons affirmé notre mépris pour la théorie vaine. Nous avons dit vouloir considérer l'anarchisme comme une façon de vivre, d'abord.

Or, toutes nos idées sont subversives et inconciliables avec l'ordre établi. Quel que soit donc notre désir d'éviter les heurts — et il en est parmi nous qui ne les veulent pas toujours éviter — un moment vient tôt ou tard où nous sommes forcés de choisir entre l'abdication et l'acte de révolte.

Et ce choix est fait d'avance.

*

Nous sommes révolutionnaires par définition.

Mais on peut l'être de deux façons :

En admettant l'hypothèse d'une Révolution ;

En ne l'admettant pas.

Car on peut être en rébellion incessante contre le milieu autoritaire sans pour cela croire qu'un jour viendra, fatalement, où la révolte, s'étant généralisée, remportera une victoire définitive.

On peut se révolter pour soi et pour les siens — anarchiste pour les anarchistes — sans se préoccuper de la souffrance des seigneurs et des serfs.

Dans les deux cas, l'individualité anarchiste révolutionne le milieu, fait œuvre de transformation sociale, «crée des valeurs nouvelles».

C'est ici précisément que la confusion se crée souvent, plusieurs ayant intérêt à la créer : les individualistes sont révolutionnaires, mais ne croient pas à la Révolution.

Ne pas y croire, ne veut pas dire nier qu'elle soit possi-

ble. Cela serait absurde. Nous nions qu'elle soit *probable* avant longtemps ; et nous ajoutons que si un *mouvement révolutionnaire* se produisait à présent, même victorieux, sa valeur rénovatrice serait minime.

Et nous n'avons pas de difficulté à le prouver.

En écrivant son beau livre sur l'*Évolution, la Révolution et l'Idéal anarchique*, Élisée Reclus[1] a fait cette preuve, si magistralement que, des années étant passées, nous n'avons rien à y ajouter, rien à y retrancher.

Lisez ce livre ou cette brochure*. Dès les premières pages, vous serez frappés par la définition que donne Élisée Reclus des termes «évolution» et «révolution».

«On peut dire, écrit-il, que l'évolution et la révolution sont les deux actes successifs d'un même phénomène, l'évolution précédant la révolution, et celle-ci précédant une évolution nouvelle. Un changement peut-il se faire sans amener de soudains déplacements d'équilibre dans la vie ? La révolution ne doit-elle pas nécessairement succéder à l'évolution, de même que l'acte succède à la volonté d'agir ? L'un et l'autre ne diffèrent que par l'époque de leur apparition.»

Partant de ces prémices, Reclus développe ses idées : «Avant que la révolution descende dans la rue, il faut qu'elle s'accomplisse dans les cerveaux»**. — Nous n'avons jamais dit autre chose.

Certains ont contredit Reclus, se sont moqués de lui en l'invoquant, ont accommodé ses notions et ses idées bien définies à je ne sais quelle démagogie. Ce ne sont pas des individualistes, mais bien des manitous de la C.G.T., des «officiels» du révolutionnarisme, et des insurrectionnels connus.

* Un volume, chez Stock, ou une brochure à 0,10 aux *Temps Nouveaux*. (NdA)

** Je cite de mémoire. Je ne garantis pas la textualité mais le sens exact. (NdA)

1. Élisée Reclus (1830-1905), géographe et théoricien anarchiste. Il fut communard, puis banni, se réfugia en Suisse où il fit la connaissance de Kropotkine. Pendant trente ans, il poursuivit la rédaction de sa *Géographie Universelle* tout en écrivant dans divers organes libertaires. Son ouvrage majeur, *L'Évolution, la Révolution et l'idéal anarchique*, fut publié en 1898.

Quand vous aurez lu le travail de Reclus, ouvrez le roman de Pataud et Pouget : «Comment nous ferons la Révolution». Parcourez la brochure de Malato sur «les classes sociales». Ayez du courage, jusqu'à la fin, et lisez héroïquement la brochure de Victor Méric «Comment on fera...», etc.

On y parle d'émeutes, de fusillades, de télégraphie sans fil, de dictature, de catastrophes. On n'y parle pas de l'évolution préalable nécessaire à toute révolution. Au contraire ! Les choses sont renversées : il ne s'agit plus, comme l'entendait le savant, d'une transformation sociale violente rendue inévitable par le progrès des intelligences ; il s'agit d'une révolution à effectuer d'abord, justement pour que les cerveaux puissent évoluer *après* !

*

Il est curieux de mettre en présence ces conceptions ; d'autant plus curieux que les démagogues du révolutionnarisme se revendiquent de temps à autre de l'anarchie.

Le savant démontre que les révolutions se produisent. — Ils disent, eux, qu'ils feront la Révolution.

Le savant veut la préparer par une évolution intellectuelle (travail d'éducation) ; ils entendent, eux, la préparer en organisant les masses sous l'égide d'une minorité aventurière.

Je pourrais continuer. Mais à quoi bon ?

Le révolutionnarisme que nous combattons, ce n'est pas celui du savant, ce n'est pas celui de Reclus. Nous le croyons vrai, et il l'est sûrement chaque fois qu'il s'appuie sur l'histoire ; et il l'est probablement quand, renseigné par le passé, il s'efforce de prévoir le futur. Seulement nous constatons que l'évolution des esprits qui fait pressentir les grands bouleversements sociaux est à peine, à peine commencée. Nous en déduisons que la révolution est encore lointaine ; et, pensant que les joies de la vie sont dans le Présent, nous croyons peu raisonnable de consacrer nos efforts à ce futur.

Et peut-on, au demeurant, faire mieux et plus pour l'avenir que de lutter dans le présent ? non pas pour une insurrection condamnée à l'échec, mais pour *être* des anarchistes ?

l'anarchie, N° 349, 14 décembre 1911.

UNE RÉVOLUTION

La Révolution en Portugal[1] ! — bigre ! la République est proclamée... diable ! Voilà qui est superbe, ont dû se dire nos braves révolutionnaires, en lisant les dépêches alarmées ou enthousiastes des journaux. Et ces messieurs de la *Guerre Sociale* nous diront à l'avenir : « Voyez le rôle bienfaisant de l'armée... sans armée pas de révolution, donc... donc... »

C'est vrai, on ne peut plus vrai. Une révolution vient de bouleverser tout un pays en deux jours, ces 4 et 5 septembre dernier. Un roi est tombé de son trône, à la lueur rougeoyante des obus criblant le palais, sous le fracas de la mitraille dont il espérait ne se servir que contre son peuple. Et pendant qu'il fuyait le palais où quelques pauvres bougres se faisaient désespérément égorger pour défendre son sceptre et son coffre-fort, une dizaine de messieurs graves et d'allure respectable proclamaient hâtivement la République, — ère de démocratie et de libéralisme...

Voilà. Un point — c'est tout. Mais pour obtenir ce joli résultat deux cents malheureux ont rougi les pavés de Lisbonne de leur sang. Ils ne verront plus les coteaux verts de la ville des jardins, ni le soleil irradiant sur la grande mer bleue, ni les clous d'argent des étoiles plantés dans le velours noir de la nuit. Ils ont renoncé à la vie, seule richesse qui vaille vraiment d'être défendue, les uns pour la cause du Roi, les autres pour celle de la République. Pareillement, quelque soir funèbre, il se trouvera bien, dans Paris, des centaines de prolos et de soldats, qui sacri-

1. En 1908, Charles Ier, roi du Portugal, fut assassiné par des républicains. Son fils, le price héritier Manuel II, lui succéda. Mais celui-ci fut renversé à son tour ; et la République fut proclamée le 5 octobre 1910. Ses premières dispositions consistèrent en la dissolution des ordres religieux et la laïcisation de l'école.

fieront à leurs chimères la précieuse réalité de vivre. Le résultat sera le même.

Car, qu'y a-t-il de changé en ce bienheureux Portugal ? Au lieu d'avoir un Roi, chef suprême du gouvernement, les Portugais subiront le règne anonyme de dix ou douze ministres autocrates et de deux cents roitelets du Parlement. Les mêmes lois rogneront une à une les possibilités de vivre de chaque individu. Dans les mêmes usines qu'hier, pour les mêmes salaires affamants, les ouvriers iront perdre leur énergie, cependant que les paysans vendront leurs récoltes aux organisateurs éternels de la famine, afin de solder les vieux impôts. L'armée sortie de ces jours de sang et de feu, plus insolente que jamais, sera toujours là, prête à rétablir l'ordre, qu'elle se réserve le droit de troubler au profit des maîtres. Les écoles continueront à produire des générations de serfs ; et la cathédrale de l'Église Apostolique et Romaine dominera encore la ville de ses flèches symboliques. Le Roi déchu régna au nom de Dieu, et c'est au nom de l'idole Patrie que régneront les tyranneaux de la République.

La Révolution n'a rien changé. Les écrasés ne cesseront pas de l'être et nulle autre Révolution — fût-elle accompie au nom de la Sociale ou de l'Anarchie — n'y pourra rien.

Tant qu'ils seront lâches, croyants, serviles, les opprimés subiront la férule des maîtres. Et les chambardements des partis changeront tout au plus le nom du despotisme.

*

Royauté, République — tels sont les deux extrêmes entre lesquels les gouvernements oscillent avec une régularité parfaite. C'est un jeu perpétuel, si régulier qu'un compilateur ayant du temps à perdre pourrait calculer assez exactement la durée moyenne d'un régime.

Tout pouvoir établi a des ennemis, débris du parti qu'il vainquit pour s'établir, et coalition d'envieux, d'ambitieux, d'intrigants. Ces deniers ne manquent pas de chercher dans la foule mécontente appui et solidarité. Et comme tout le monde souffre ; comme d'autre part les hommes possédant une notion exacte de leur intérêt sont exceptionnellement rares, il arrive que le mécontentement général se confonde avec les revendications de ce qu'on nomme «l'opposition». Dans les républiques l'opposition est monarchiste, nécessairement ; en revanche elle est républicaine dans les monarchies. Mais la vraie, l'unique devise de tous les partis révolutionnaires, qu'ils œuvrent au nom de Philippe VIII, de l'infant Carlos, ou encore de la Démocratie, n'est autre que celle-ci : «Ote-toi de là — que je m'y mette !»

Royalistes français et républicains de Portugal ont donc la même mentalité et elle diffère peu de la mentalité de ceux qu'ils rêvent de supplanter. C'est ce qui explique que malgré les noms différents il soit difficile de distinguer entre leurs systèmes. En quoi la République de Thiers et de Briand est-elle supérieure à l'Empire de Badinguet ou à la Royauté de Louis-Philippe ? En quoi Fallières diffère-t-il du roi d'Angleterre ? Et le nouveau régime portugais, qu'apportera-t-il de neuf ? Y aura-t-il là-bas un miséreux de moins, une injustice abolie ? Les prisons, les casernes, les usines cesseront-elles leurs ravages ?

Non, non, non. Alors, quoi ?

Alors, nous disons, nous, anarchistes, que les gens dont le sang a coulé à Lisbonne la semaine dernière — et tant de fois dans toutes les capitales du monde — sont morts inutilement, bêtement. Le jeu ne valait pas la chandelle : leurs efforts étaient condamnés à se perdre. Ils ne voulaient pas le voir. La Chimère en a tant broyés, de ces fous !

Royauté, République... «et si la chanson nous amuse, nous allons la recommencer»... Dans vingt, trente, ou cinquante ans, une nouvelle révolution ramènera le Roi à Lisbonne. Ainsi de suite. Les foules absurdes ne refuseront jamais de se battre et de mourir pour des mots et des chiffons. Et moins intelligentes que les bêtes du fabuliste, elles ne sont pas encore près de comprendre que «notre ennemi, c'est notre maître».

Monarques couronnés, régnant dans les fastes des palais, ou ministres démocrates, ourdissant la trame de leurs intrigues dans les annexes de la Bourse, ne sont que des pantins dont la haute bourgeoisie tire les ficelles, et qu'elle casse, déplace, transforme — ô bien peu ! — à son gré. Mais dans la coulisse du prestigieux décor des gouvernements, la Force qui opprime ne change pas. C'est l'argent — Capital — qui fait les gouvernements — Autorité — et compte pour les maintenir sur l'inconscience des gouvernés. Calcul dont l'excellence est démontrée par mille exemples tragiques.

*

Qu'il s'affuble du titre de «comité fédéral» ou de «salut public», qu'il s'incarne en un président ventru ou en un imperator de belle prestance, tout organisme dont le but avéré est de gouverner sera nécessairement autoritaire. C'est dire que pour subsister il lui faudra des armées, des polices, des prisons. C'est dire encore qu'il mettra sa force au service des riches, pour préserver et emplir les ateliers, les mines et les écoles. C'est dire aussi que ses polices traqueront les volontaires; que ses prisons leur seront consacrées, et qu'il donnera du plomb aux rebelles. Car un gouvernement ne peut se maintenir qu'au prix de fusillades.

Constatations qui nous autorisent à qualifier d'inutiles les révolutions dont le but ou les résultats sont de remplacer un gouvernement par un autre.

Inutiles les efforts rageurs des révoltés que guide une folle illusion, inutiles leurs sacrifices, gaspillage de forces, gaspillage de vies...

C'est à la Bastille même qu'il faut s'attaquer, pour la détruire et non pour la refaire, pour vivre soi-même et non pour la vaine cause d'un Parti.

Nous n'obtiendrons pas la vie libre en dressant des barricades pour Marianne, contre le Roy — ou vice-versa.

La seule voie qui y conduise, c'est celle des révoltes individuelles, réfléchies et audacieuses.

Attachons-nous à faire des hommes capables d'y marcher — des anarchistes. Et que les camelots du Roi ou de la République, au Portugal ou ailleurs, crèvent sur leurs barricades !

l'anarchie, N° 288, 13 octobre 1910.

RÉFLEXIONS SUR LA MORALE

Ce seul mot de morale évoque un enseignement maussade, selon lequel les aptitudes, les aspirations et les capacités de l'homme sont immuablement partagées en vices et en vertus. Tels actes sont, furent et seront de tous temps bons ; tels autres mauvais. Il faut faire le bien et ne pas faire le mal ; d'ailleurs les bons sont toujours finalement récompensés, tandis que les méchants sont punis.

Dans l'ensemble, voici à peu près le thème de l'enseignement moral.

Son but : faire des individus adaptés, aussi complètement que possible, au milieu social ; qui considèrent comme mal (punissable) le fait d'agir à l'encontre de la coutume ou de la Loi ; et comme bien (louable) le fait de s'y conformer.

Présentement, les considérations morales apparaissent donc comme subordonnées aux considérations d'intérêt social. Et comme la société d'aujourd'hui s'affirme en niant les droits et vouloirs de l'individu, sa morale tend à obtenir de l'individu l'abdication de tous ses droits.

*

Ainsi nous arrivons à concevoir ses origines. La morale de ce siècle athée demande à l'homme de renoncer à l'exercice autonome de sa force, au profit de la collectivité. Sous une autre forme, la morale chrétienne ne lui demandait pas autre chose.

Elle enseignait le renoncement aux joies de la terre, la non-résistance au mal, la passivité. C'est-à-dire l'abdication pratique de l'individu au profit du fait social.

Pourtant la morale chrétienne avait sur la morale athée du XXe siècle une éclatante supériorité. Elle exigeait des hommes une soumission *pratique*, mais elle leur commandait de garder et de défendre jusqu'au bout leur autonomie psychologique.

Le chrétien pouvait accepter d'être esclave ; il ne devait renoncer à ses idées.

Au contraire, le citoyen de la France de ce jour doit non seulement obéissance et respect extérieur à la société, mais aussi vénération et contrition envers ses icônes.

La morale laïque n'est pas en progrès sur la morale chrétienne. Plus que celle-ci, elle abolit l'individu. Et elle est moins belle.

*

« La morale est ennuyeuse. »

Voilà une assertion que personne ne contredira. Elle est vraie à ce point que l'expression « faire la morale à quelqu'un » est à peu près synonyme de l'argot « raser ».

Rien de plus ennuyeux en effet que les prêches des moralistes laïques. Rien de plus ennuyeux que les fables et les histoires morales. Rien de plus soporifique que le théâtre moral ; et rien de plus lénifiant que les magazines, les journaux, les tracts moraux à l'usage des jeunes filles ou des brebis égarées.

Pourquoi ?

Parce que ce fatras de formules à incruster dans les mémoires, a pour mission d'étouffer les originalités individuelles. Et cela, c'est détruire de la vie, créer de la monotonie, de la sécheresse — faire de la mort sous les apparences de la vie.

*

Cependant, se dégagent de la vie même les indications d'une morale véritable, sans laquelle les sociétés ne pourraient perdurer, et qu'il faut tenter de connaître pour vivre en société.

Elle est simple — elle doit être simple. Elle peut se définir en peu de mots.

Ainsi :

«La morale est la connaissance du bien et du mal. L'être considère comme *bien* ce qui contribue à maintenir ou à accroître sa vie ; comme *mal*, ce qui la diminue ou la détruit.»

Dès lors, *Bien* devient synonyme d'utile et d'agréable ; *Mal* de nuisible et de désagréable. Et l'individu est seul juge.

Alors, objectera-t-on peut-être, la morale devient une sorte d'hygiène étendue, élargie.

Pourquoi pas ?

L'hygiène recherche ce qui est utile, favorable (bien) au développement physique de l'être. La morale serait l'hygiène de la personnalité sociale, intellectuelle, affective.

Il n'y a qu'un danger à l'envisager de cette façon : c'est que les esprits dogmatiques ne manqueront pas de justifier leurs tentatives d'édifier une morale abstraite et bonne pour tous les individus d'une même espèce — par un raisonnement de ce genre :

— Il existe des lois scientifiques, en hygiène. La morale, analogue à l'hygiène, doit...

En développant ce raisonnement les dogmatiques n'auront oublié qu'une chose : c'est que l'on peut étudier la personnalité physique, et la mesurer, et lui imaginer des limites normales ; tandis que la personnalité psychologique se soustrait à tout ce «bertillonage».

Créer une morale scientifique me paraît donc présomptueux et périlleux. Tout au plus peut-on rechercher scientifiquement les bases d'une morale en conformité avec la nature.

*

L'homme agit en vertu de conceptions morales qui puisent leur origine dans :

1° Ses conceptions philosophiques ;

2° Sa morale instinctive.

Et les conceptions philosophiques en cours, étant variées à l'infini, les moralités intuitives provenant d'hérédités raciques variées elles aussi, nous ne pouvons raisonnablement croire à l'existence d'une morale naturelle, commune à tous les êtres, ni espérer l'acceptation future d'une morale, par les majorités humaines.

Certes les bases de la morale sont semblables chez tous les êtres vivants (désir de vie). Mais sur ces bases tant de choses peuvent être édifiées !

*

Peut-on concevoir une morale anarchiste ?

— Oui et non.

Si par morale on entend un certain nombre de préceptes immuables, une conception du *Bien* et une conception du *Mal*, il ne peut y avoir de morale anarchiste, comme il ne peut y avoir de dogme anti-dogmatique.

Si par morale l'on entend une conception philosophique des relations des hommes entre eux, conception large, durable, vivante — oui.

Les bases d'une morale anarchiste existent en la vie même. Car c'est de la vie que s'inspire notre insubordination.

Après Marc Guyau et Kropotkine, il serait superflu de le démontrer.

Chacun de nous agit en vertu de ses idées personnelles et devant tous les credos — même ceux que l'on pourrait invoquer au nom de l'anarchisme — demeure irrévérencieux. Mais si nos divergences de vues nous séparent sur une foule de questions, nous sommes d'accord sur quelques-unes, qui ont une importance capitale : nous sommes partisans du libre examen, sceptiques, anti-autoritaires, assoiffés d'indépendance. Nous le sommes tous.

De même, nos morales individuelles divergentes ont des points nécessairement communs.

*

Chez tout homme pensant — combien ne pensent pas ! — la préoccupation morale tient une grande place. Il en est ainsi car nous en sommes encore à l'ère des tâtonnements dans l'ombre, des recherches au petit bonheur, des hésitations. Nous devons trouver un sens à nos vies, nous assigner un but, trouver un critère pour apprécier nos semblables, déterminer nos attitudes. Nous en sommes empêchés par des conventions, des mœurs et des cœrcitions extérieures ; par des atavismes puissants, des hérédités souvent morbides, des prédispositions intérieures.

Nous savons bien que le salut est en nous, mais nous avons appris douloureusement que le péril est en nous aussi.

Pour marcher dans cette obscurité il nous faut des points de repères et d'appui. Mais quand nous verrons clair enfin, quand nous nous redresserons sous la grande lumière du jour, fièrement, ne doutant plus de nous-mêmes, ne doutant plus de la vie, nous n'aurons plus besoin des béquilles, des rampes, des lampes fumeuses, qu'il nous aura fallu dans l'ombre.

Allégés de ces fardeaux, nous serons libres vraiment.

Nous n'aurons plus besoin de métaphysiques expliquant la vie, nous la verrons si tentante, si belle, et nous l'aimerons tant qu'il ne faudra plus que nous nous l'expliquions. Nous serons si sains, si robustes, si droits de corps et d'âme, que les vieux fantômes du Bien et du Mal ne hanteront plus nos rêves. Nous serons des Hommes ; nous vivrons sainement, ne nous entre-déchirant point, ne mentant point, renonçant aux ruses et aux luttes viles ; étant forts nous serons beaux, bons, généreux, moraux d'instinct et de nature.

Et nous n'aurons plus besoin de morale.

Nous sourirons peut-être de nos doutes, et de nos tâtonnements d'autrefois. Notre amoralisme sera l'affirmation suprême de notre puissance.

Je caresse ce rêve qui n'a rien d'invraisemblable : des hommes arrivant, par les sentiers de la morale, à la liberté bienfaisante et sans inquiétude d'un amoralisme sain...

l'anarchie, N° 348, 6 décembre 1911.

ÊTRE LES PLUS FORTS

L'un des plus grands reproches que l'on puisse faire aux piètres hommes de ce siècle de médiocrité et d'humanitarisme lâche, c'est bien d'avoir méconnu la valeur et le droit — péremption de la force.

Il suffisait pourtant d'observer la vie. Ouvrir les yeux et regarder. Prêter l'oreille et écouter. Mais selon leur vieille habitude les gens bêtes et routiniers, race innombrable, ont préféré clore obstinément leurs paupières et se boucher les oreilles, en répétant les litanies de sottises que la morale chrétienne a su graver si profondément dans les cervelles. Pitié pour les faibles ! charité pour les souffrants, pour les petits, les infirmes ! Et parallèlement : « A bas les luttes, vive la paix, paix entre les individus, les peuples, les races... paix ! paix ! » Ces cris que l'on répète à satiété expriment la dégénérescence, l'amollissement, l'avachissement. Et expriment comment en ce XX[e] siècle de lumière (zut ! j'oubliais le grand L !) on peut dans le vieux Paris révolutionnaire faire sabrer, coffrer ou guillotiner qui déplaît aux forbans d'en haut. Toujours en vertu de cette exaltation de la faiblesse, de la mollesse et de la mièvrerie, s'organisèrent mille institutions pour secourir et entretenir la vie pâlotte des déchets humains de toutes sortes. On secourt les aveugles, les phtisiques, les pourris de cent catégories, les atrophiés, charognes à demi vivantes. Mais l'être sain et fort, aux muscles robustes, aux yeux clairs, au front dur, peut crever d'inanition — ou autrement. On l'y aidera même. Et ce n'est que lorsqu'il sera à son tour vidé, cassé, décati, qu'on se penchera sur lui pour l'empêcher de se décomposer plus complètement. Humanitarisme !

Si les brutes humanitaires que nous savons avaient regardé autour d'elles, peut-être en serait-il autrement. Car à moins de se mettre sur la face un triple bandeau, l'étude et l'observation des phénomènes de la vie nous forcent à cette constatation : la vie ne se perpétue et ne progresse que par sélection, c'est-à-dire élimination des plus faibles par les plus forts. Constatations propres à faire pleurer les vieilles demoiselles sensibles, les philanthropes douillets et les phraseurs pacifistes, je l'admets. Néanmoins, cela est.

On se demande même comment des principes scientifiques, universellement admis et considérés comme d'élémentaires vérités, peuvent être à ce point méconnus ? Et cela prête à maintes réflexions intéressantes, que nous ferons peut-être un autre jour.

Lamarck et Darwin, les premiers, formulèrent ces hypothèses qui désormais sont des vérités évidentes. *L'évolution des êtres vivants s'accomplit grâce au triomphe des plus forts.* Soit que, s'adaptant ou réagissant mieux envers l'ambiance, ils fassent preuve de plus d'aptitudes vitales ; soit que dans les inévitables compétitions ils suppriment par force et adresse leurs rivaux affaiblis — le processus est le même. Les espèces animales, mieux outillées, plus intelligentes — mieux douées de force en un mot —détruisent les autres. Dans les espèces même la sélection se fait de race à race puis d'individu à individu. C'est une sorte de concours de valeur, dont la survivance et le perfectionnement des vainqueurs sont le prix.

L'espèce humaine, d'abord réduite à se terrer dans les cavernes, sut vaincre les espèces animales qui autrement l'eussent anénantie. Ensuite ce fut la grande lutte — et qui n'est point finie, si toutefois elle doit finir ! — entre les races ; les civilisations se succèdent, des peuples disparaissent parfois dans des circonstances qui nous paraissent atrocement cruelles. En 1515 une poignée d'aventuriers Castillans anéantissent l'antique empire des Aztèques du Mexique. Vers cette époque aussi Pizarre et ses conquistadores détruisent l'immense féodalité collectiviste des Incas

du Pérou. Deux races, deux cultures se heurtent : les blancs et les rouges. Les plus forts seuls survivront. Les exemples sont frappants, et je n'ai pas eu besoin de remonter trop loin le cours de l'histoire où ils fourmillent. J'aurais pu rappeler l'asservissement de la race noire — avec ce fait tout récent et qu'il serait peut-être intéressant d'étudier de près : la conquête de l'Algérie. J'aurais pu évoquer la fin tragique de ces primitifs australiens, dont Onésime Reclus a si merveilleusement décrit la lente agonie...

*

Le rôle de la force individuelle ne fut pas moindre dans les sociétés que dans l'évolution de l'espèce. Elle créa les autorités, les organisations, le pouvoir, le droit. Elle les détruira.

Jusqu'à présent sous tous les régimes, en commençant par l'autorité des chefs des tribus gauloises pour finir par celles des Rois et des dictateurs, la force fut le fondement, et l'unique légitimité de l'autorité. La tribu élisait pour la conduire le guerrier le plus vaillant, le plus robuste qu'elle n'hésitait pas à remplacer lorsqu'il avait cessé de l'être. Était seigneur le guerrier assez fort pour défendre jour et nuit ses prérogatives. Fut Roi le plus puissant des seigneurs, et en perdant sa puissance, il perdait généralement la royauté, du moins la royauté effective. Était-ce juste ou injuste, c'est-à-dire : cela cadrait-il avec nos conceptions de l'équité ? Il n'importe. C'était avant tout logique, et il fallait que ce fut ainsi pour que la vie se perpétue.

« Jusqu'à présent... » disais-je, il y a un instant, arrivant à son apogée, le système social du capital et de l'autorité a créé une situation anormale et dangereuse, sans précédente. Peut-être est-ce le grief le plus grave que l'on puisse lui faire. Une force artificielle et factice est venue contrebalancer la brutale force humaine : l'argent. Détenu par des dégénérés il peut produire une sélection à rebours. Ne

triomphent plus les forts, mais les rusés (et ce n'est pas la même chose !) et ceux qui détiennent la valeur monétaire. Ainsi meurent de misère et se tuent dans des usines de grands talents, des cerveaux magnifiques, des échantillons superbes de force humaine, cependant que de petits êtres chétifs et impuissants gâchent les jouissances de la vie à laquelle ils sont inaptes. Probablement l'état physiologique déplorable qui résulte dans toutes les couches sociales, de cette sélection à l'envers, n'a-t-il pas peu contribué à susciter l'Humanitarisme, etc. Pouvait-elle faire autrement que glapir contre la force, imaginer des morales de mollesse et de somnolence abjecte, cette société où les méprisables sont au faîte et écrasent les autres ?

La naissance de l'esprit démocratique vint encore empirer le mal, dans presque tous les pays d'occident. Nous sommes à même d'en juger les effets. Démocratie ! — veut dire, enseignent tous les dictionnaires du monde, souveraineté du peuple, souveraineté du nombre. Et le nombre c'est la médiocrité, l'incohérence, l'inintelligence. Les majorités sont toujours et inévitablement constituées par des éléments de deuxième ordre. Si bien qu'un excellent démocrate et académicien par surcroît — M. Émile Faguet — a pu baptiser ce régime celui de l'incompétence. Le mot est doux, mais prend dans la bouche d'un écrivain très en honneur dans le dit régime une saveur spéciale. Médiocratie voilà le terme exact.

L'argent accordait la suprématie aux rusés et aux favorisés du hasard. La démocratie perfectionne cet état de choses en donnant la prime aux médiocres. Une seule condition est à remplir pour parvenir aux sommets : être comme la foule pour qu'elle vous choisisse. Donc être sot, vain, superficiel : remplacer l'intelligence par l'astuce, la volonté par du culot, le savoir par le bagout. Pas de scrupules — et l'on arrive, partout. En revanche les forces vraies râlent dans l'ombre, étouffées par le poids des majorités.

En quarante ans, que de gouvernements ont grugé tour à tour la troisième République ! Que de ministres ont

passé dont on ne se souvient plus ! Ce n'étaient que des associations momentanées de profiteurs très nuls ; coalitions d'appétits trop médiocres pour se satisfaire seuls. Aussi l'envergure d'un Clemenceau gouailleur et volontaire est-elle stupéfiante dans ce bourbier. Par contre, combien de Briand, faux, souples comme des couleuvres, sans scrupules comme des usuriers, et qui sont les parfaits symboles de la démocratie que préside le gros bœuf Fallières.

Qu'en conclure ?

Sans doute est-il hardi d'avancer des prévisions, et mieux vaut laisser ce soin aux vieux majors de la Révolution. Mais nous pouvons dire qu'arrivée au summum de sa grandeur la société capitaliste — et démocratique — apparaît vouée à la désagrégation. Elle aboutit à un état de choses qui ne peut durer sans danger pour la vitalité même de la race.

Mais le règne des médiocrités peut-il se prolonger ? L'avenir aura vraisemblablement à résoudre cette question en choisissant entre le collectivisme — démocratie absolue — et l'anarchie. Quant à nous, ne glissons pas sur cette pente. Ce qu'il importe de se rappeler, c'est le rôle prépondérant des élites — des forts — dans l'évolution des groupements humains.

Cependant que la démocratie, de chute en chute et de scandale en scandale, ne cesse de se pourrir, les élites se reforment à l'arrière-plan et l'on ne peut espérer qu'en elles — quoique se soient ligués contre leur essor l'Argent et l'imbécillité démocratique.

*

Force est condition de vie, de progrès, de bonheur.

N'atteindra toute beauté et ampleur que l'organisme social qui comprendra cela.

Et dans le présent, pour ceux qui en dehors des démocraties veulent ériger haut au-dessus des fanges des vies nouvelles, la force est l'unique talisman. Si tu veux vivre, sois

Fort ! — ou tout ce que tu feras ne sera que pusillanimité, et tout ce que tu diras, phraséologie.

Mais la force n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, et ce qu'elle est restée dans les cervelles de rares troglodytes. Comme se sont transformées les formes de la vie, la force a évolué.

Longtemps la puissance bestiale des brutes dit la loi. Aux origines, l'homme fort était celui dont le poing maniait avec aisance la pierre la plus lourde, qui courait le mieux, qui pouvait d'une étreinte broyer son ennemi contre son torse athlétique. Il fallait pour vaincre l'ours des cavernes, pour tuer le daim, pour ravir la femelle du rival, une belle bête aux muscles splendides, aux dents acérées.

La ruse vint ensuite modifier les nécessités de la bataille. On avait des haches, des arcs, des pirogues, et l'on se défendait avec des boucliers. Pour vaincre point n'était nécessaire d'avoir les jarrets défiant tout choc et la poitrine large. Savoir préparer l'embuscade et viser au bon endroit suffisait.

La force physique suscitait l'admiration, facilitait le succès, primait partout. Mais avec les armes nouvelles, avec les connaissances acquises, l'adresse et le calcul acquéraient de plus en plus de valeur. Les guerres devenaient longues et compliquées ; l'audace, la bravoure avaient besoin d'être complétées par la persévérance. Vouloir ! après avoir appris à raisonner, à penser, l'homme devait apprendre à vouloir. La formule de la force n'était plus exclusivement vigueur, mais vigueur, intelligence, volonté.

Même la lutte a subi des modifications incalculables. Jadis elle était faite de heurts violents, où le sang coulait et d'où le vainqueur sortait chair meurtrie, mains rouges. Le sang ne coule aujourd'hui que beaucoup plus rarement. La lutte s'est déplacée. Moins brutale, mais plus longue, plus difficile, plus intellectuelle surtout.

L'homme découvre en lui-même des ennemis aussi redoutables, sinon plus, que ceux du dehors. L'ancêtre

mauvais et insensé se réveille parfois, que la volonté doit terrasser à tout prix. Ses sentiments affinés, sa psychologie subtile et profonde le mettent aux prises avec des problèmes dont l'angoisse l'étouffe avec les doutes, les erreurs et les désillusions. Pour surmonter ces obstacles il faut qu'il soit fort, — autrement qu'Ursus pour abattre le taureau de la légende chrétienne.

Si l'entraide mieux comprise et pratiquée davantage chaque jour atténue la lutte pour l'existence matérielle ; si grâce à la camaraderie chacun n'est plus obligé de disputer morceau à morceau sa pitance quotidienne, la lutte n'a pas cessé où les plus forts seuls restent. Elle ne pourra cesser que lorsque la vie terrestre sera à son déclin.

L'affirmation individuelle est périlleuse. «Être moi-même !» dis-tu, camarade, entrant en lice. Paroles où se manifeste un vouloir magnifique, mais que tu ne réaliseras que si tu es fort, — si tu es le plus fort !

Sinon la démocratie t'écrasera. Sinon tu seras absorbé par le milieu ennemi, comme les fleuves engloutissent les noyés, sans qu'il en reste à la surface de l'eau la moindre ride.

Pour vaincre en toi le passé ; pour te forger un «moi» propre, original et beau ; pour résister au milieu physique et au milieu humain ; pour défendre pied à pied ton individualité contre les gnomes qui t'environnent — tu devras être fort. Fort de corps, c'est-à-dire sain ; fort d'esprit, c'est-à-dire, intelligence lucide et volonté inflexible.

*

Aux veules humanitaires et aux démocrates hilares, nous ne nous adressons pas. Nous passons. Ce mot ne submergera pas les anarchistes parce qu'ils ont compris que la force est la seule véritable expression du droit à la vie.

Nous nous adressons à ceux qui peuvent devenir des forts. Aptes à la lutte et à cette grande histoire qui se nomme la vie, ils nous seront vraiment des camarades. Les anarchistes veulent être «les plus forts».

l'anarchie, N° 278, 4 août 1910.

L'INDIVIDUALISTE ET LA SOCIÉTÉ

Le mot *société* est synonyme de groupement. Aujourd'hui la plupart des hommes constituent un immense groupement, qui, quoiqu'il se subdivide en un nombre infini de sous-groupements (races, nationalités, classes sociales, groupes idéologiques), peut néanmoins être considéré comme un tout. C'est cet ensemble, cette formidable collectivité que nous désignons par ces mots: la société.

Considérer la société comme un assemblage d'individus et lui dénier toute importance, toute vie propre, ainsi que l'ont fait certains théoriciens, est simpliste, trop simpliste. C'est méconnaître la psychologie sociale, la psychologie des foules, et ce qui est plus étonnant, les résultats des observations les plus élémentaires. A la vérité, l'observation nous montre et l'étude nous confirme que du fait qu'ils se trouvent rassemblés par des intérêts, des aspirations, ou des hérédités semblables, les hommes se modifient. Une psychologie nouvelle se crée, commune à tous les membres de l'association. Ils constituent désormais une foule; et cette foule a une mentalité, une vie, une destinée distincte de celles des individus dont elle est composée.

L'existence d'une société est donc régie par des lois aussi immuables que les lois biologiques régissant l'existence des individus.

Maintenant posons la question : ces lois sont-elles favorables à l'individu? Sont-elles en harmonie avec ses intérêts?

*

Dans un excellent petit «Précis de Sociologie», M. G. Palante[1] a écrit :

«Une société, une fois formée, tend à se maintenir», en vertu de quoi «toutes les énergies individuelles seront sur tous les domaines — économique, politique, juridique, moral — étroitement subordonnées à l'utilité commune. Malheur aux énergies qui ne se plient pas à cette discipline. La société les brise, ou les élimine sans hâte comme sans pitié. Elle apporte dans cette exécution le mépris le plus absolu de l'individu. Elle agit comme un instinct aveugle, irrésistible, et implacable. Elle représente sous une forme terriblement concrète cette force brutale que Schopenhauer a décrite : "la volonté de vie séparée de l'intellect".

En dépit des utopies optimistes, toute société est et sera exploiteuse, usurpatrice, dominatrice et tyrannique. Elle l'est non par accident mais par essence.»

Cela suffit — d'autant plus que cette «loi générale de conservation sociale» admise par presque tous les sociologues contemporains, nous la sentons tous les jours peser douloureusement sur nos épaules.

Et si l'on y ajoute la «loi de conformisme social» consistant «en ce que toute société organisée exige de ses membres une certaine similitude de conduite, d'allures et même d'opinions et d'idées» et qui «entraîne comme conséquence une loi d'élimination des individus rebelles à ce conformisme», le conflit entre l'Individu et la Société nous apparaît dans toute son ampleur.

*

1. Georges Palante (1862-1925), sociologue et professeur de philosophie à Saint-Brieuc. Il collabora dans les années 1900 au *Mercure de France* et publia plusieurs ouvrages individualistes, dont *Les Antinomies entre l'individu et la société* (1906), où se mêlent principes antiautoritaires et préceptes nietzschéens. Ami de Jean Grenier, il apparaît d'ailleurs dans le roman de Louis Guilloux, *Le Sang noir*, sous les traits de «Cripur» et dans *Souvenirs sur Georges Palante*, de Louis Guillou (Saint-Brieuc, O.L. Aubert éditeur, 1931; Quimper, Calligrammes, 1980).

Un coup d'œil jeté autour de nous confirmera d'une façon éclatante la conclusion à laquelle nous sommes arrivés par des voies théoriques.

Quoi de plus inique en effet que le prétendu contrat social, au nom duquel chacun est écrasé par tous ! Tu seras ouvrier, tu seras soldat, tu seras prostituée, car les nécessités sociales l'exigent, et car un contrat que nul ne te demanda jamais d'accepter, t'y oblige. Tu obéiras à la loi ; tu seras le serviteur de la tradition ; tu vivras selon l'usage et la coutume... Pourtant tradition, loi, usage te gênent, entravent ton développement, te font souffrir. Obéis, plie, abdique ! sinon tes voisins te blâmeront et te tracasseront : l'opinion publique se gaussera de toi et réclamera contre ton insolence les pires châtiments, la loi te frappera. Affamé, diffamé, honni, déshonoré, tu seras le réfractaire que l'on étrangle implacablement.

Telle est la réalité. «Moi», je n'ai ni patrie, ni argent, ni propriété à défendre. Qu'importent mes intérêts à la société ? Elle a besoin de soldats ; donc, elle m'impose patrie, caserne, uniforme...

«Moi», je ne suis plus dupe des morales surannées régissant la vie des foules ; j'aspire à aimer librement... Mais il faut au corps social des amours respectueuses de la loi et si je ne me marie, par-devant le maire, la loi et l'opinion me réserveront leurs rigueurs...

J'aime le travail. Mais je veux l'accomplir librement... Le salariat me met dans l'alternative d'être esclave, voleur, — ou de crever de faim...

Et que l'on n'incrimine pas une forme d'organisation sociale — capitaliste autoritaire — plutôt que toute autre. Certes, il ne nous est pas difficile de concevoir une société incomparablement moins mauvaise, plus logique, plus intelligemment organisée. Mais en outre de ce que sa réalisation plus ou moins lointaine est une hypothèse des plus controversables, il ne faut pas nous dissimuler qu'elle présenterait toujours des graves obstacles au développement de l'individu.

L'hypothèse d'un lendemain collectiviste nous présage

une lutte féroce entre l'État et les quelques individualités désireuses de conserver leur autonomie. Même compris dans le sens le plus large — celui de nos camarades anarchistes-communistes — un groupement social tendra inévitablement à imposer à ses membres un seul et même credo idéologique... Ce sera encore la lutte entre l'individu et la Société. Au lieu de lui disputer sa liberté et sa vie matérielle, il lui disputera son indépendance intellectuelle et morale. Et rien ne nous dit qu'aux Hommes de l'avenir — si cet avenir doit se réaliser — les péripéties de cette lutte ne seront aussi douloureuses que ne l'est aux hommes de ces jours la bataille pour le pain, pour l'amour, pour l'air libre !

Dans tout groupement social l'individualiste restera un rebelle.

*

Parce que nous constatons l'antagonisme existant entre l'individu et la société, il ne faudrait pas nous croire *insociables*. A plusieurs reprises cependant, des adversaires ont cherché à créer cette confusion.

La vie en société a des avantages, que nul d'entre nous ne songea jamais à contester. Fort bien. Mais égoïstes, désireux de vivre selon notre pensée, nous ne voulons pas accepter ses inconvénients même inéluctables. C'est un des traits caractéristiques de l'individualiste : «il ne se résigne pas, même devant ce qui est fatal.»

Si l'on entend par individu sociable celui qui ne gêne pas, ou gêne le moins possible son voisin, l'individualiste est sociable au premier chef. Par intérêt d'abord ; gêner c'est le plus souvent s'exposer à être gêné. Il laisse donc les autres vivre à leur guise, à condition toutefois qu'ils lui rendent la pareille. Il n'ignore pas les avantages de «l'association librement consentie», association temporaire de bonnes volontés, dans un but d'utilité pratique ; mais il ne veut non plus être dupe de l'idole Solidarité et se laisser absorber par une coterie, une chapelle ou une secte...

S'il est fort — et nous pensons qu'il n'est pas possible de s'affirmer *soi* sans être fort — il est d'autant plus sociable.

Les forts sont généreux, étant assez riches pour être prodigues : les révoltés les plus énergiques, les plus indomptables ennemis de la société, ont toujours été de grands cœurs.

l'anarchie, N° 323, 15 juin 1911.

L'INDIVIDUALISTE ET L'AUTORITÉ

On nous dit :

«Vous voulez la vie libre, intense, vraiment digne d'être vécue. Vous voulez développer pleinement vos individualités, être une volonté, une force, une valeur. Vous voulez vous embellir, vous créer une personnalité harmonique et puissante. Fort bien. L'autorité vous gêne et vous la combattez. Fort bien encore. Mais pourquoi refusez-vous de vous en servir ? Vous savez bien que les brutes qui sont le nombre ne peuvent pas s'en passer, et que par conséquent elle est nécessaire. Prenez-en votre parti. Puisqu'elle vous gêne combattez-la ; mais non pour la détruire, tâchez de vous en emparer. Elle vous permettra de prendre votre essor et vous donnera la grande vie désirée...»

Et un royaliste a renchéri, concluant :

«L'anarchiste est un maître asservi*.»

Et sur ce thème, l'éphèbe nourri de principes nietzschéens nous reproche notre illogisme, notre vain idéalisme; notre inconséquence de ne pas vouloir être des maîtres.

* Georges Valois, dans «L'Homme qui vient». (NdA)

... Ainsi parlait Zarathoustra...

Discutons. Nous verrons dans un instant de quel côté est l'inconséquence. Nous verrons s'il est possible d'être individualiste dans le sens intégral du mot, sans être anarchiste, c'est-à-dire catégoriquement anti-autoritaire.

Sans liberté, pas de personnalité. L'individu ne se forme, ne vit, ne s'affirme que dans la mesure où il est libre. Chaque entrave restreint son domaine. Nous désirons donc le maximum de liberté.

Mais à ce mot «liberté» nous ne donnons pas le sens étroit qu'il a dans le langage vulgaire. Être libre, pour nous, c'est se déterminer soi-même le plus possible : penser selon son tempérament, ses aptitudes, ses désirs, et agir comme on pense.

Eh bien, le maître est-il plus libre que l'esclave, à ce point de vue ?

Il a la jouissance des richesses que l'autre ignore. Il a le pouvoir de faire souffrir, et celui de satisfaire ses désirs les plus pervers. Il voit s'exercer sa force. Est-il lui-même ? Lui, qui tire les ficelles faisant se mouvoir les esclaves, ces pantins, est-il autre chose qu'un pantin ?

Non. Il ploie à son tour devant son groupe, sa cité, son gouvernement, sa société. Toutes ces autorités supérieures qui l'anéantissent, il les accepte sans le moindre espoir de révolte, *puisqu'il en a besoin*. Les serviteurs pourraient se passer du maître ; le maître ne peut en aucune façon se passer de ceux qui le dominent. Capitaliste, il est asservi aux plus puissants que lui, asservi à ses concurrents, asservi à la loi, à la foi qui lui est indispensable, aux conventions, aux usages, aux préjugés. Et sa situation est telle, qu'il ne peut même pas envisager l'hypothèse d'être libéré un jour, puisque ce jour serait fatalement celui de sa déchéance complète.

Est-il au moins libre vis-à-vis de ceux qui lui obéissent ? — Non. Il leur commande, soit ; mais eux le déterminent. Son attention doit être sans cesse concentrée sur leurs gestes et leurs paroles. Sous peine de ruine, il doit épier les révoltes, guetter les haines sourdes, déjouer les intrigues.

Le maître a l'illusion d'être libre. Il n'a que l'illusion ; et plus d'un riche jouit moins de sa richesse que le gueux volontaire ne jouit du bon soleil !

«Commander est aussi servile qu'obéir.»

*

Commander c'est se déhabituer d'agir soi-même ; c'est donc s'acheminer sûrement vers l'indolence et l'incapacité d'agir. D'ailleurs, tous les empires échafaudés par la force de quelques ambitieux et l'imbécillité des troupeaux ne se sont-ils pas toujours effondrés, parce qu'au bout d'un certain temps de domination les maîtres devenaient incapables de se défendre ? En vertu de ce principe, les classes dites supérieures se désagrègent et se pourrissent tous les jours. «Aucune bourgeoisie ne subsisterait cent ans, par ses propres moyens, a dit un sociologue ; elles ne subsistent que grâce à de fréquents apports de nouvelles forces, provenant des autres classes.»

Si l'obéissance fait de l'homme un automate, supprime sa volonté, atrophie son intelligence, en un mot le ramène à la brute, l'usage de l'autorité aboutit au même résultat, par d'autres voies. En privant l'homme de travail personnel, en supprimant son effort, le commandement le débilise et nuit à sa volonté ! En lui donnant l'illusion d'une puissance qu'il n'a pas en réalité, le commandement développe en lui un orgueil démesuré, dont les conséquences pratiques sont l'arrogance, l'insolence, le mépris du mal vêtu ou du timide. Ainsi, cependant qu'à force d'obéir l'esclave s'abrutit, le maître dégénère et devient insociable.

Voyez la réalité. L'obéissance crée le citoyen honnête, bon à gruger, à tromper, à exploiter sans fin. L'autorité crée le charlatan, le politicien véreux, le bourgeois idiot dont la race s'éteint parmi les scandales. L'obéissance crée le soldat, outil de meurtre ; le commandement crée les brutes galonnées — appelons-les par leur nom, n'en déplaise au *Sans-Patrie* de *La Guerre Sociale* — tels Gallifet et autres d'Amade-le-Boucher. L'obéissance produit l'ouvrier ivrogne, apathique, lâche ; l'autorité fait le patron incapable, débauché, lâche...

Car, qu'ils se bercent ou non de l'illusion d'être libres, soldats et officiers, ouvriers et patrons, gueux et princes, riches et pauvres sont pareillement des pantins dérisoires, asservis à d'innombrables contraintes et qui s'écrasent les uns les autres. Dans cette cohue méprisable, pas un être qui soit une individualité, pas un être qui vive, réellement ! Pas un homme !

Commander est aussi malsain qu'obéir.

*

La force étant condition essentielle de vie, l'individualiste veut être fort, sain, bien équilibré, intelligent, volontaire. Mais de même que l'on ne voit jamais fleurir des orchidées ou des chrysanthèmes parmi l'ordure, de telles individualités ne peuvent naître et croître dans un milieu où il n'y a ni lumière, ni liberté. Et l'une des principales causes des imperfections et des hideurs du milieu social étant précisément l'Autorité, l'individualiste sera son irréconciliable ennemi.

Autorité et vie sont antinomiques. Or nous sommes les amants de la vie !

Se servir de l'autorité, fût-ce temporairement, c'est contribuer à la maintenir. L'individualiste autoritaire est aussi ridiculement illogique que l'antimilitariste soldat.

«Mais, dira-t-on, se servir de l'autorité peut *dans certains cas* être avantageux à l'individu...»

Admettons-le *dans certains cas*. Tout arrive de temps en temps. Il n'en reste pas moins vrai que dans la plupart des cas commander est aussi servile, aussi malsain, aussi illogique qu'obéir.

Et c'est précisément cette opinion — fondée sur des raisonnements jusqu'à ce jour irréfutés, et sur des observations que chacun peut vérifier — qui nous sépare de tous les vieux partis, religieux, réformiste, socialiste.

Tous les partis d'opposition — radicaux, socialiste,

royaliste — combattent l'autorité établie, pour la remplacer par une autre, la leur naturellement, qui sera, nous promettent-ils, fraternelle et idéale. Nous savons, nous, que ce n'est point l'autorité existante qui est mauvaise, mais bien le principe même de l'autorité.

En vertu de quoi, nous la combattons sous toutes ses formes. Dogme, loi, usage, force-argent ou force-armée, l'individualiste ne perd pas son temps à distinguer le degré de nocivité de telle ou telle forme de l'universel esclavage.

Aussi ces deux mots : individualisme et anarchisme ne peuvent-ils pas être séparés... En bonne logique du moins.

*

Alors ?

Ni obéir, ni commander. Ni maître, ni esclave ; en dehors !

Les timorés répondent : «Mais ce n'est pas possible !» Rien ne leur est possible à ceux-là. Qu'ils attendent le Messie et rêvent des paradis célestes ou des cités idylliques du futur...

Dans aucun domaine, jamais l'absolu n'est vrai, ni réalisable. Quelle que soit sa révolte, l'individu sera toujours plus ou moins ployé et autoritaire, mais il le sera le moins possible.

Et surtout *il n'a ni la mentalité de l'esclave, ni la mentalité du maître,* il sera lui-même. Tous ses efforts tendent non pas à satisfaire les exigences de l'autorité, non pas à imposer les exigences de cette même autorité, mais seulement à réaliser une vie indépendante.

Les concessions qu'il fait ne sont que des expédients. Quand il le faut il sait rester intransigeant, farouchement, jusqu'au bout. Dans toutes les circonstances, les asservis et les puissants trouveront en lui un ennemi irréductible.

Hors la Société, hors les lois, hors les morales, hors les chaînes dorées des mégalomanes et les chaînes d'airain des faibles, l'individualiste est un homme libre.

l'anarchie, N° 322, 8 juin 1911.

LES «PAUVRES»

Les socialistes — du moins la très grande majorité de ceux qui revendiquent cette épithète — et même de nombreux anarchistes fondent leurs espoirs en l'avènement prochain d'une société collectiviste ou communiste sur le triomphe d'une classe sociale, la classe non possédante, des travailleurs, des «pauvres».

Sur ce point, toutes les écoles socialistes sont d'accord ; et que ce soit par une manifestation du suffrage universel, par la grève des cohortes syndicales, ou par une insurrection victorieuse — toutes préparent et attendent le triomphe des pauvres.

Il n'y aurait à cette manière de voir rien d'étonnant, le socialisme n'étant en somme que la concrétisation des aspirations du peuple spolié, si certains socialistes ne s'étaient parés du titre de scientifiques et ne nous donnaient comme telles leurs assertions les plus fantaisistes et les plus erronées.

Les uns convient le peuple (ce terme me paraît convenir parfaitement pour désigner la classe sociale inférieure des non-possédants) à conquérir les pouvoirs publics par le vote ; les autres par l'insurrection ; des troisièmes s'efforcent de concilier les deux thèses.

Et ce peuple, ils l'adulent, le louangent, le grisent de flatteries. Ils portent au pavois le «travailleur magnifique», au geste créateur de richesses, lequel travailleur, neuf fois sur dix, n'est en réalité qu'une immonde brute. Leurs poètes le chantent, leurs peintres le peignent.

Vous le connaissez, le classique prolétaire des brochures socialistes, au torse bombé, aux bras nerveux emblêmes de

force, au front droit et haut. L'avez-vous comparé à l'ouvrier hirsute et laid, rencontrable tous les soirs, un peu partout ?

Que candidats et élus, fonctionnaires, journalistes, marchands de boniments de tout acabit s'extasient à la vue des foules moutonnières, et voient en l'ouvrier suiveur, dégénéré et abruti, l'Homme par excellence, c'est fort compréhensible. Puisque cette masse les nourrit, puisque cet abruti par sa faiblesse fait leur force !

Question de métier. Les prêtres vendent Dieu, débitent en gros et en détail indulgences et bénédictions ; les citoyens Kautsky, Guesde et Vandervelde chantent le populo et lui débitent l'enchanteresse vision des Sociétés futures...

Bon. Mais que ces Messieurs ne nous parlent pas de science...

La science ? Que dit-elle de leurs conceptions ?

D'autres ont fait magistralement la critique du socialisme à prétention scientifique. Kropotkine et Grave ont fait justice du collectivisme et de l'étatisme ; Tcherkesoff a refondu au creuset de sa véhémente critique toute la doctrine de Marx. Pourtant peu de théoriciens se sont occupés de cette question : à savoir quelle valeur transformatrice ou créatrice possède ce peuple ouvrier que les socialistes s'efforcent d'embrigader — et en lequel bien des camarades, versant dans la même erreur, ont cru découvrir les éléments constitutifs d'une société rationnelle.

Eh bien, que vaut-il, le peuple ? Y a-t-il dans les grandes masses ouvrières, tant chantées, la force, la vigueur, l'énergie qu'il faut pour créer un monde nouveau — en enfantant des hommes nouveaux ?

*

A ces questions un scientiste impartial a répondu. Le professeur italien Alfred Niceforo[1] a consacré à l'étude comparée des classes sociales plusieurs volumes d'observations des plus intéressantes.

De ces observations, il résulte à l'évidence que les classes sociales se différencient nettement par leurs attributs : physiologiques, psychologiques, ethnographiques. Il existe dans chaque nation deux nations distinctes : «à côté de la *race des riches*, il y a une *race des pauvres* dont les caractères anthropologiques sont faciles à établir...*»

Examinons donc la race des pauvres et voyons si elle est susceptible de justifier les espérances de ses adulateurs.

Caractères physiques et physiologiques.

La *taille* des pauvres est plus petite. Alors qu'un enfant aisé, âgé de 14 ans, mesure en moyenne 1m50, en enfant pauvre du même âge n'atteint que 1m46.

Pour l'homme adulte la différence est la même (respectivement 1m68 et 1m64).

Le *poids du corps* varie aussi. Un garçon de 13 ans pèse : aisé 35 kg, — pauvre 33 kg.

La circonférence de la tête est plus petite (547 au lieu de 551). De même pour la hauteur du front, l'angle facial, la capacité probable du crâne, *le poids probable du cerveau.*

La *force* et la résistance à la fatigue sont moindres chez les pauvres que chez les aisés, dans la proportion de 8 à 10.

La *croissance* des enfants pauvres est plus lente d'environ 2 ans. La puberté des jeunes filles retarde d'autant.

L'examen des nouveau-nés donne une sensible différence de poids : aisés 3100 gr — pauvres 2928 gr.

La *physionomie* du pauvre est aussi caractéristique ;

* J'extrais ces quelques documents d'un article d'A. Niceforo, paru dans *La Revue* du 15 juillet 1907, et qui me paraît résumer parfaitement ses autres travaux. (NdA)

1. Alfred Niceforo, socio-anthropologue italien, mort au début des années 1930. Il transposa les clivages raciaux sur le terrain social. Son ouvrage majeur, *Les Classes pauvres, recherches anthropologiques et sociales*, date de 1905. Il écrivit aussi sur l'argot, le cancer et la criminologie. Vacher de la Pouge écrit dans *Race et milieu social* : «La thèse de Niceforo tient en ce que la misère engendre la dégénérescence.»

«le nombre d'anomalies, indices de désordre ou d'altération dans la nutrition et l'évolution des os et des tissus» est ainsi proportionné : sur 100 enfants (anomalies de visage) aisés 134, — pauvres 193. Sur 100 adultes (idem) : aisés 72, pauvres 146.

Enfin, j'ai sous les yeux d'autres statistiques, constatant que la *mortalité* des pauvres est plus forte de deux tiers environ que celle des aisés. Quand meurt un rentier, trois ouvriers crèvent !

Psychologie.

On remarque chez les pauvres une moindre sensibilité, et la permanence de diverses formes de mentalité primitive : association d'idées simples, difficultés à l'abstraction, manque d'attention et de sens moral.

Bref, *mentalité inférieure.*

Ethnographie.

«Les différences même entre l'ethnographie d'une classe sociale et celle d'une autre classe — aisés et pauvres — sont parfois plus profondes que celles qui séparent l'ethnographie d'un peuple de celle d'un autre très éloigné...» Patries !...

Sous tous les rapports la civilisation des basses classes sociales est arriérée et parfois embryonnaire : moindre diffusion de la culture intellectuelle, inesthétisme, pourcentage plus grand de crimes violents...

Les causes, produisant inévitablement les effets que nous venons de voir, sont faciles à déterminer :

1° — infériorité organique (atavisme, hérédité, régime de vie).

2° — intoxication par la fatigue non réparée (surmenage).

3° — auto-intoxication par les poisons naturels insuffisamment éliminés de l'organisme.

4° — intoxications industrielles.

A ces causes énumérées par le savant italien, il convient, me semble-t-il, d'ajouter l'us et l'abus du tabac et de l'alcool.

... «D'où la production d'hommes à mentalité plus que

médiocre, impulsif, irritables, création en un mot d'un matériel humain d'une qualité inférieure à tous les points de vue...»

*

Voilà. Et — il est bon de le répéter — ce sont là des observations impartiales faites avec le plus grand souci de l'exactitude. A présent, nous pouvons répondre aux questions posées tout à l'heure...

Ceux qui espèrent instaurer une société saine et rationnelle, par le triomphe des foules ouvrières — du peuple —, veulent constituer un organisme robuste avec «un matériel humain d'une qualité inférieure à tous les points de vue...». Ils sont absurdes, tout simplement.

N'est-il pas de toute évidence qu'il faut, pour édifier une société logique et vigoureuse, des individus sains de corps et d'esprit ?

Les dégénérés, les brutes, les inconscients, formant aujourd'hui l'immense majorité des humains, ne sont capables que de former une société aussi défectueuse qu'eux-mêmes. On ne bâtit pas un édifice solide avec des matériaux pourris.

La force qui transforme et qui crée, la force qui petit à petit révolutionne tous les jours le milieu, réside en les individualités vigoureuses, aux intelligences avec ou sans l'étiquette.

Leur effort seul est vraiment fécond et décisif. Eux seuls en défrichant les cerveaux, en assainissant les corps — par l'incessante propagande d'une vie hygiénique et rationnelle — ont le pouvoir de transformer et de créer...

l'anarchie, N° 237, 21 octobre 1909.

L'OUVRIÉRISME

L'ouvriérisme ?

C'est une étrange maladie dont souffre presque toute l'intellectualité dite avancée. Le marxisme et le syndicalisme en sont des formes incurables. Énormément d'anarchistes en souffrent. Elle consiste en une déformation plus ou moins grave des facultés de perception et de la pensée, déformation qui fait qu'aux yeux du malade tout ce qui est ouvrier apparaît beau, bon, utile, autant que ce qui ne l'est pas est laid, mauvais, inutile, sinon nuisible. Le triste abruti, à la silhouette avachie, alcoolique, tabagique, tuberculeux, constituant la masse des bons citoyens et des honnêtes gens, devient par enchantement le travailleur, dont le labeur «auguste» fait vivre et progresser l'humanité, dont l'effort magnanime lui réserve un splendide avenir... Gardez-vous bien de faire remarquer à l'ouvriériste que ledit prolétaire est somme toute le soutien le plus sûr de l'abominable régime du Capital et de l'Autorité, qu'il soutient et sanctionne par le service militaire, le vote, le travail quotidien. Vous vous entendrez immédiatement traiter d'individu arriéré, aux préjugés bourgeois et ne comprenant rien à la... sociologie !

*

Les causes de cet état d'esprit, quoique assez nombreuses, sont faciles à déterminer. En premier lieu il convient de placer l'idée du travail «geste auguste» puisqu'il entretient la vie ; le travail étant noble en son essence, dirent les esprits simplistes, noble est le travailleur. Voilà ! Ils n'oublièrent qu'une chose ; c'est que la noblesse d'une

activité est une conception tout à fait conventionnelle et relative ; que le travail théoriquement si beau est dans la pratique ordinaire, laid, abrutissant, démoralisant ; enfin qu'un geste quel qu'il soit ne saurait être empreint de beauté lorsque celui qui le commet est une pauvre bête humaine tenaillée par la crainte et la faim...

De tout temps les hommes se sont plu à concevoir des idéals de justice qu'ils s'efforçaient en vain de réaliser entre eux. Ils ont rêvé d'une justice tantôt supra-humaine, tantôt naturelle, tantôt sociale ; ils ont rêvé, ai-je dit, car nulle part, jamais, ce rêve ne fut vrai, et la vie ne le corrobore en rien. «La vie, a dit Zola, n'est point juste, — elle est logique.» Mais ce sentiment, profondément ancré dans les mentalités, a joué et joue un grand rôle dans les phénomènes sociaux. Ainsi, ce fait, que les producteurs soient dépourvus de tout et condamnés à mener une existence semée de privations, au profit d'une classe plus forte et plus intelligente, ce fait a paru d'une injustice flagrante. Pourtant il est dans la logique naturelle que le plus fort exploite le plus faible ; mais cela choque notre instinct d'équité. Le résultat en est que l'on est porté à considérer avec sympathie les victimes de «l'iniquité sociale» — les producteurs.

Enfin, la théorie marxiste accordant au fait économique une importance primordiale est venue confirmer l'idée du travail auguste en y ajoutant cette conception nouvelle des richesses pour transformer de fond en comble la vie sociale sur des bases plus rationnelles et l'ouvrier devint le maître de l'avenir...

Sous l'impulsion de ces sentiments et de ces pensées, naquit l'ouvriérisme.

*

Et cet état d'esprit est certes l'une des causes de l'engouement vers le syndicalisme, contre lequel des anarchistes s'efforcent de réagir. Enthousiasmés par l'essor rapide des associations ouvrières — toujours révolu-

tionnaires à leur origine (ainsi que tous les organismes jeunes et n'ayant rien à perdre, tout à gagner) des cerveaux absolus virent en le nouveau mouvement la panacée universelle. Le syndicalisme répondait à tout, pouvait tout, promettait tout. Pour les uns, il allait par de sages et prudentes réformes améliorer sans fracas l'état social. Pour les autres il était la première cellule de la société future, qu'il instaurerait un beau matin de grève générale. Il a fallu déchanter beaucoup. On s'est aperçu — du moins ceux que l'illusion n'aveuglait pas — que les syndicats devenaient robustes et sages, perdaient envie de chambarder le monde. Que souvent ils finissaient par sombrer dans le légalisme et faire partie des rouages de la vieille société combattue ; que d'autres fois, ils n'arrivaient qu'à fonder des classes d'ouvriers avantagés, aussi conservateurs que les bourgeois tant honnis. Enfin, des trouble-fêtes sont venus dire qu'il ne suffisait pas, pour modifier le milieu, de grouper des abrutis, et que quand même ils seraient puissamment organisés ils ne pourraient rien créer qui fut au-dessus de leur mentalité...

Mais l'ouvriérisme n'a pas eu que les absurdités syndicalistes pour conséquence. Dans certains groupes il a suscité des outrances plus ridicules encore. Jean Marestan a jadis souligné, dans les colonnes de *l'anarchie*, les préjugés sottement antibourgeois de quelques camarades qui en arrivaient à considérer comme un signe d'orthodoxie anarchiste d'avoir les mains grosses, durcies, noirâtres, d'être vêtu de velours poussiéreux et de s'exprimer en termes d'une vulgarité choisie — en un mot d'avoir l'attitude prolétarienne.

Par ailleurs, dans les milieux plus cultivés, parmi les écrivains, les artistes, il fut convenu d'admirer le prolo. Une littérature surgit où l'on dépeignait en termes indignés les souffrances du pauvre peuple. Les «martyrs du travail» eurent leurs chantres. Et l'on imagina petit à petit un type de travailleur ne correspondant guère à la réalité. C'est l'admirable mineur de Constantin Meunier, le bel ouvrier au torse puissant, au regard fier, que l'on voit

sur les gravures socialistes s'en aller joyeusement vers un grand soleil pourpre...

Là-dessus se greffa une idéologie assez compliquée, qui a ses théoriciens et ses humoristes. D'innombrables brochures, des monceaux de journaux, des quantités d'affiches multicolores ont clamé aux bourgeois terrifiés — comment donc ! — l'imminence de la Révolution, la classe ouvrière consciente allant par la grande grève, créer demain — demain sans faute — la cité bienheureuse où sous l'égide d'un vigilant Comité chacun jouira en paix du bonheur confédéral*.

On attend, on attend, on se prépare. Trois fois on démolit deux réverbères ; on discute les menus détails de l'inévitable bouleversement, et des pince-sans-rire racontent qu'ils feront la Révolution comme ceci et comme cela. Et personne ne songe que l'attente est de la vie perdue et qu'il vaudrait peut-être mieux commencer par faire un peu de jour dans l'effrayante nuit des cerveaux.

*

Les anarchistes ne sont pas ouvriéristes. Il leur paraît puéril de porter au pinacle le travailleur dont l'inconscience lamentable est cause de l'universelle douleur, peut-être plus que l'absurde rapacité des privilégiés.

A l'observateur impartial il n'est guère difficile de constater que, loin d'être l'activité bienfaisante vantée par les poètes, le travail dans l'atmosphère présente est répugnant. Semblable est la différence du rêve à la réalité en ce qui concerne les prolétaires.

Regardez-les vers sept heures défiler par les rues, figures mornes ou avinées, cassées par la tâche abhorrée, ne donnant même pas l'impression vigoureuse des bêtes de somme. Regardez-les, les jours de fête, s'en aller en bandes tapageuses clamant parmi les hoquets de la saoulerie, les piètres et obscènes chansons du peuple...

* Le citoyen Victor Méric (dit Flax) nous prévient par brochure qu'auparavant tous les réfractaires au nouvel ordre social auront été mis à la raison, par les grands moyens. A bon entendeur salut. (NdA)

Il en est qui devant ces visions ferment volontairement les yeux. Quant à nous, nous aimons à voir les hommes tels qu'ils sont. Et lorsque socialistes ou syndicalistes nous viennent conter les mérites et les espoirs fabuleux du «prolétariat conscient», nous répondons :

«L'erreur est grande de croire le fait économique régissant la vie sociale. La production dépend ainsi que tous les rapports des hommes entre eux de la mentalité générale. Et il n'est pas au pouvoir des masses, que leur bêtise a permis d'asservir pendant des siècles, de modifier les cadres de l'activité sociale...

«Les ouvriers ne nous sont ni plus ni moins sympathiques que leurs maîtres. Pareille est leur inconscience, plus triste leur déchéance. Ce sont les esclaves qui font les seigneurs, les peuples les gouvernements, les ouvriers les patrons — ce sont les inconscients, les dégénérés et les faibles qui font la belle société où ils nous forcent de croupir avec eux !

«Ils ne sauraient bâtir autre chose. Ils ne sauraient vivre autrement. Seules des minorités d'élite composée d'individus sains aux cervelles décrassées et aux énergies ardentes peuvent en vivant mieux acheminer les hommes vers plus de bonheur...

«Et ce qu'il faut faire c'est susciter ces minorités anarchistes contre l'abrutissement des bourgeois, des ouvriers, et des ouvriéristes !

«Ainsi passons-nous parmi les plèbes semant au hasard la graine des bonnes révoltes. Et des minorités en qui subsiste encore de la force, viennent à nous, viennent grossir les rangs des amants et des batailleurs de la vie... Les autres — ils sont le nombre — dans les routines, les servilités, les erreurs, s'en vont vers la mort — mais que nous importe ?»

l'anarchie, N° 259, 24 mars 1910.

NOTRE ANTISYNDICALISME

Dès aujourd'hui, en vue de la prochaine campagne antiparlementaire, les anarchistes se sont divisés en deux groupes entre lesquels la conciliation paraît impossible : les syndicalistes et les antisyndicalistes.

Les camarades de l'autre bord, dans une brève déclaration à laquelle il convient de reconnaître le double mérite de la netteté et de la franchise, ont dit ce qu'ils veulent et ce qu'ils sont. Leur campagne anti-parlementaire servira de base à une agitation syndicaliste-révolutionnaire.

C'est donc sur ce terrain que nous nous rencontrerons avec eux. Après que Lorulot a précisé ce qu'est notre antiparlementarisme, il est bon, je crois, de préciser ce que doit être notre antisyndicalisme.

Ce thème a été déjà discuté et rediscuté des milliers de fois parmi nous, et il faut reconnaître que les arguments échangés de part et d'autre ont souvent été d'une puérilité déconcertante. N'ai-je pas entendu, pas plus tard que la semaine dernière, des copains reprocher aux syndicats d'établir des cotisations fixes et les comparer à des impôts ? Et d'autres les défendre en racontant que dans telle association professionnelle on faisait des causeries éducatives ! Ordinairement c'est avec de semblables futilités que l'on attaque le mouvement syndical et qu'on le défend. Ou bien l'on ergote à perte de vue sur des à-côtés de la question, tels le fonctionnarisme de la C.G.T., l'arrivisme des meneurs, l'autoritarisme de la méthode révolutionnaire...

Ce sont là des détails qu'il est sans nul doute intéressant de connaître et utile de critiquer. Mais notre antisyndicalisme se base, je crois, sur des arguments plus sérieux, plus

profonds, et il importe que dans la prochaine bataille antiparlementaire nous ayons autre chose que ces clichés à opposer aux théoriciens de l'action ouvrière.

Ce n'est pas déclamer contre les démagogues de la rue de la Granges-aux-Belles qu'il nous faut faire ; ce n'est pas davantage discuter à n'en plus finir s'il est avantageux ou non de faire partie d'une association corporative ; ce n'est pas même d'élucider la question de savoir si l'on peut y faire de la propagande anarchiste. Oui, il y a peut-être intérêt à faire partie d'un groupement de métier ; oui, on peut parfois y faire de la bonne besogne anarchiste. De même qu'il y a intérêt présentement à être un bon soldat et un bon ouvrier. De même qu'il est parfois possible de semer des idées à la caserne. Mais tout cela ne prouve rien ni pour, ni contre le syndicalisme. *C'est le principe même du syndicalisme qu'il faut attaquer pour en démontrer l'inanité et les conséquences dangereuses.*

*

Voyons d'abord quelle est la théorie syndicaliste et sur quoi elle repose. On peut la résumer ainsi :

Deux classes sociales adverses existent et sont en présence : possédants oisifs et non-possédants travailleurs, ceux-ci de beaucoup les plus nombreux.

Tout le mal social provient de ce que la possession des moyens de production permet à la minorité dite bourgeoise de pressurer et d'exploiter la majorité dite prolétarienne. A cet état de choses il n'y a qu'un remède : que les prolétaires se groupent entre eux par associations corporatives unies en une vaste confédération — association de classe — et qu'ils bataillent pour arracher chaque jour à la caste ennemie quelques menus avantages, jusqu'à ce que, devenus assez nombreux et audacieux, ils profitent d'une guerre ou d'une crise économique pour décréter la grève générale insurrectionnelle et s'emparer des moyens de production. Ceci accompli, les syndicats organiseront le travail. Ce sera la République Sociale. Les «causes» fondamentales des douleurs humaines étant disparues, l'humanité progressera, dans la paix, la joie, le bonheur... Ici, le champ reste libre à l'imagination de chacun, permettant de composer à loisir des tableaux de félicité universelle qui, bien entendu, ne peuvent qu'être toujours fort au-dessous de la réalité ! Tel est à peu de variations près le boniment que les syndicalistes de tous poils et de tout acabit s'apprêtent à servir (avec beaucoup de conviction et de sincérité d'ailleurs) aux braves électeurs. Nous avons à le réfuter entièrement, point par point, sans rien en omettre. Et je dis que c'est chose très faisable.

Le problème à solutionner est celui-ci : transformer le milieu nauséabond, pour finalement instaurer un milieu social assurant à chaque individu le maximum de bonheur. C'est en somme notre objectif de réformateurs, et aussi celui des syndicalistes.

Posons donc la question de cette façon : Est-il logique, étant donné ce but, de compter sur la classe ouvrière pour ce travail de destruction et d'édification ?

Peut-on raisonnablement la croire capable de mener une telle entreprise à bonne fin ?

«Oui» disent les ouvriéristes (sans toutefois expliquer pourquoi). Non, leur répondrons-nous, et nous le prouverons :

La classe ouvrière a derrière elle tout un atavisme d'asservissement et d'exploitation. Elle est la plus faible des deux classes à tous les points de vue ; elle est surtout la moins intelligente, et c'est là la seule cause de son état d'assujettissement. Il est dans la logique de la nature que les plus forts dominent les plus faibles. En vertu de cette loi, les plèbes inconscientes et lâches, les foules imbéciles, crédules et peureuses ont été de tout temps spoliées par des minorités plus intelligentes, plus saines, plus audacieuses.

A présent, après dix-neuf siècles passés d'oppression, la différence entre les deux classes s'est accentuée considérablement. *Sous tous les rapports*, répétons-le une fois de plus, la science impartiale nous démontre l'infériorité de la classe ouvrière.

Eh bien, il est insensé de la croire capable d'organiser une société rationnelle. Les dégénérés, les esclaves héréditaires, les lamentables cohues de prolos que nous connaissons *de visu* sont incapables physiologiquement de vivre en harmonie.

Par conséquent : organiser la classe ouvrière en vue d'une transformation sociale, c'est perdre du temps et de l'énergie.

Par conséquent : sont fausses toutes les affirmations théoriques découlant de ce principe que la classe ouvrière peut et doit modifier le régime social.

Par conséquent : il n'est qu'une besogne urgente, utile, indispensable — celle qui en créant des individus enfin dignes du titre d'hommes améliore petit à petit le milieu, — la besogne d'éducation et de combat anarchiste.

*

Ceci établi à l'aide d'arguments strictement scientifiques et d'une impeccable logique, le principe même du syndicalisme étant démontré faux, passons à l'examen critique du mouvement syndical et voyons s'il confirme nos déductions. Il les confirme pleinement.

Remarquons pour commencer une contradiction saillante. Dans le but d'organiser une classe contre une autre, on invite les travaileurs à se grouper, en associations professionnelles. Or, les intérêts de diverses corporations sont souvent opposés, ce qui rend économiquement impossible la cohésion de classe, sur cette base du moins. Et ce qui occasionne un véritable gâchis...

Ensuite voyons les syndicats. Examinés avec un peu d'attention ils apparaissent, reproduisant à divers degrés les tares et les plaies de la société bourgeoise qu'ils ont paraît-il pour mission de détruire. Un syndicat est une miniature de la vieille société. Rouages administratifs sots et compliqués à plaisir, règlements restrictifs de l'initiative individuelle, oppression des minorités par les majorités veules, triomphe des médiocres à condition qu'ils soient doués de bagout et de roublardise, tout s'y retrouve — jusqu'aux parasites...

Voyons la tactique. Loin de combattre l'ordre social établi, il semble que les syndicats aient pour but de la sanctionner. Prétendûment anti-étatistes, ils ne cessent de batailler en faveur de telle ou telle loi — d'en demander telle autre, reconnaissant ainsi l'entité Loi et par corollaire l'entité État. Ils signent des contrats dûment légalisés et demandent, ces antiparlementaires, que ceci soit voté et ceci rejeté...

Dans leur organisation, ils rééditent la farce parlementaire, complète. Les pitres même ne font pas défaut. Délégation de pouvoirs, votes, décisions ayant force de loi, — et aussi les combinaisons à demi avouables, les compétitions personnelles, les querelles de cuisine, on peut retrouver dans la C.G.T. la transposition exacte quoique réduite des hideurs parlementaires.

Quant aux incohérences immanquables dans ce galimatias, elles passent du caractère tragique au caractère comique, par une série de gradations combien amusante à observer. C'est l'éclatante — n'est-ce pas, Clemenceau ? — victoire des Postiers, transformée quelques jours après en... trouvez vous-même le mot diplomatique. C'est la vaillante corporation du Bâtiment qui il y a quelques mois se laissait naïvement museler par un contrat collectif tout ce qu'il y a de plus... malin. C'est aujourd'hui la C.G.T. s'érigeant défenseur des garçons de banque, comme si les valets du Financier n'étaient pas en définitive aussi répugnants que le Financier lui-même. On pourrait sur ce thème aligner des colonnes.

Voyons les résultats. La C.G.T. aujourd'hui est batailleuse — en paroles plus qu'en actes, mais batailleuse tout de même. Des camarades enthousiastes partent de là pour nous promettre qu'à l'avenir sa force combative ira croissant pour finir par lui assurer le triomphe complet de ses revendications. Nous avons vu plus haut quelles raisons nous autorisent à en douter un peu — soyons modestes !

— Un coup d'œil jeté sur les pays voisins nous sera à cet égard instructif.

A leurs débuts tous les partis, tous les groupements (voire tous les individus) sont combatifs. L'âge vient, l'embonpoint et la sagesse aussi. C'est l'histoire de beaucoup d'hommes qu'il nous est permis d'admirer aujourd'hui hissés au faîte de la machine sociale, l'histoire des partis socialistes syndicaux. Très révolutionnaires au temps béni de leur jeunesse, les Trade Unions anglaises sont devenues ce que nous savons. Pareille chose arriva à beaucoup de syndicats allemands, arrive en ce moment au mouvement ouvrier belge qui perd toute énergie à mesure qu'il s'amplifie. En certains endroits des États-Unis, en Australie, en Nouvelle Zélande, en Angleterre, où les syndicats ont atteint leur apogée, ils ne sont arrivés qu'à créer une véritable caste d'ouvriers privilégiés, conservateurs, rangés sous l'égide protectrice de l'État, et ne valent guère mieux que les bourgeois plus officiels.

A voir évoluer les syndicats français, à observer les incohérences de la C.G.T., je ne crois pas qu'il soit possible de lui prévoir une destinée bien différente.

*

Nous ne manquerons donc pas d'arguments lors des prochaines dicussions. Car chacune de ces critiques prête à des développements intéressants et doit être étayée de preuves tirées de l'activité syndicale même — preuves dont il n'est pas difficile de trouver des charretées.

Notre œuvre critique ainsi comprise, reste à définir la partie positive, affirmatrice de notre propagande. Elle est claire et n'a pas besoin de longs développements : *faire des anarchistes*.

En parallèle avec ce tissu d'illogismes qu'est le syndicalisme et ce monument d'incohérence qu'est le syndicat, montrons comment par la transformation des Hommes se transforme la société ; comment à mesure que les Hommes deviennent plus sains, plus beaux, plus intelligents, plus

instruits, l'air se fait respirable et la Vie apparaît admirable...

«Le salut est en nous» ! Montrons que le salut des Hommes est en eux-mêmes et que la route vers la Lumière leur est toute tracée, s'ils veulent faire un effort pour se dégager des vieux mensonges... Montrons, telle qu'elle doit être dans son intransigeance féconde, l'action anarchiste !

Et je ne saurais mieux terminer que Lorulot l'autre semaine :

«Et maintenant... à la besogne !»

l'anarchie, Nº 255, 24 février 1910.

LA GRÈVE DES CHEMINOTS

Au moment où j'écris ces lignes, la grève générale des cheminots[1] bat son plein. L'un après l'autre tous les réseaux sont entrés dans la danse. Et tout le monde en est bien embêté — ce qui est pour l'instant le résultat le plus clair. Dans la banlieue les pauvres bougres ont à choisir : ou rejoindre leur boulot pédestrement, ou se serrer la ceinture. Dans la ville, les marchands menacent d'augmenter leurs prix. «Vous comprenez monsieur avec cette sacrée grève !» Je comprends. Je comprenais aussi quand il y a un mois la boutiquière du coin accusait les pluies néfastes. Et lorsque, dans cinq semaines, les neiges et les vents feront encore hausser le coût des pommes de terre, j'en serai toujours réduit à... comprendre.

Ainsi vont les choses. La richesse, la pluie, le vent et l'absence de vent font irrésistiblement renchérir les denrées. Nous récriminons bien un peu (et la C.G.T. organise des meetings) mais nous payons quand même. Il en sera de même de la passionnante grève des cheminots ; vainqueurs ou défaits ils courberont l'échine ; que leur lutte ait été un triomphe éclatant ou un désastre héroïquement supporté, ils reprendront demain le collier. D'autre part, les dégats, c'est nous — les pauvres diables qui constituent le public — et eux-mêmes qui les payeront. Si les Compagnies cèdent, elles augmenteront leurs tarifs pour payer les nouveaux salaires ; si elles ne cèdent pas, elles trouveront bien moyen de les augmenter afin de rattraper leurs

1. La grève des cheminots de la fin de l'été 1910, qui fait suite à celle des taxis et des postiers, fut le dernier grand séïsme social avant la guerre, baroud d'honneur d'une C.G.T. en perte de vitesse. La grève sera matée par le ministère Briand qui décidera de militariser les chemins de fer.

pertes... En vérité, ces grèves sont bougrement révolutionnaires ; et les gens qui ne voient pas combien elles contribuent à transformer la société capitaliste en paradis communiste ne voient rien, rien !

Le coût de la vie augmente cependant proportionnellement aux exigences des salariés. C'est un cercle vicieux dont l'on ne sortira pas de sitôt. De sorte que la plupart des victoires ouvrières, ne portant que sur les salaires, sont entachées de nullité. Mais la grève des cheminots n'a pas que l'importance d'une revendication de thune ; elle revêt par son ampleur, par l'effervescence qu'elle entraîne, une importance bien plus considérable que les grèves ordinaires. Examinons-la de plus près. Tâchons de voir ses causes, et à quoi elle peut aboutir. Nous saurons après s'il y a lieu d'y applaudir. Pour l'instant laissons à la «Guerre Sociale» le soin de magnifier ce «sublime élan révolutionnaire» sans l'avoir étudié.

Insurrectionnelle selon M. Briand et le fameux «Sans Patrie» de notre confrère, la grève des cheminots est en réalité un mouvement réformiste. Qu'exigent les grévistes ? Des réformes, et même point des réformes d'ordre général, mais des changements dans le service : réformisme corporatif. Par quels moyens l'exigent-ils ? Par la grève des bras croisés, grève incompréhensible qui met en présence la bourse de l'ouvrier et le coffre-fort des Compagnies.

— Et le sabotage ? objectera-t-on.

D'abord, qui sabote ? Des braves copains, enthousiasmés par ce mouvement qu'ils n'ont pas pris la peine d'analyser. Ensuite les syndicats les désavouent comme ils le firent déjà durant la grève des postiers.

Car les grévistes n'étant pas des révolutionnaires par leur objectif, ne l'étant pas davantage dans leur méthode, ne sont même pas des révoltés.

Ils savent que d'une façon ou d'une autre ils reprendront le service, c'est-à-dire le servage et ses conséquences. Et ils acceptent cette hypothèse. La majorité d'entre eux ont été soldats et comme tels ont défendu des usines contre

les grévistes d'hier. La majorité d'entre eux respecte la morale, accepte la loi, se glorifie d'être honnête. Le fait d'être asservi, de porter une blouse d'uniforme, d'être commandé par un chef qui nous méprise d'être soldat, le fonctionnaire, l'ouvrier et l'électeur perpétuellement tondu et roulé ne les émeut guère. C'est la thune qu'il leur faut, à ces révolutionnaires !

Les vaillants confédérés du bâtiment étaient des Révolutionnaires de belle trempe, aussi. Ce qui explique le joli contrat-étouffoir auquel aboutirent leurs efforts admirables — ô *Guerre Sociale* ! — de l'année passée. De cette trempe encore étaient les Postiers, que Clemenceau mata si bien, après leur victoire. Maçons, terrassiers, plombiers, postiers, cheminots. C'est la même mentalité syndicale.

Et elle n'est pas belle. Ah, non ! Une masse enrégimentée, suivant aveuglément ses meneurs, parce qu'elle n'a elle-même ni l'intelligence, ni la force de marcher. Obéissant à l'intérêt immédiat seulement : la thune ! la thune ! A côté, les croyants du Soir Rouge, les illuminés de l'Anarchisme, les bâtisseurs radieux de société future ! Soldats fanatiques, qu'un espoir merveilleux dégénéré en foi, guide et enchante.

Chair à barricades. Au sommet les arrivistes, les mégalomanes, les sinécuristes.

« Ils sont à la fois démocrates, césariens et mystiques » disait P. Deschanel de ces mauvais bergers. Démocrates en se fiant à la foule, dont ils préparent le règne ; césariens par leur autorité absolue dans l'armée ouvrière ; mystiques, lorsque sincèrement ils attendent l'idéale société syndicaliste.

Telles sont les troupes qui se jettent à l'assaut de l'organisation sociale Capitaliste. Peuvent-elles vaincre ?

Elles sont le nombre c'est vrai, et tiennent en main une bonne partie des instruments de production. Mais c'est une armée lâche, dépourvue d'initiative et d'élan, dont les soldats ne savent pas où ils vont et dont les chefs ne veulent pas aller trop loin...

Est-il souhaitable qu'elle remporte la victoire ? — J'entends la grande victoire définitive qu'elles rêvent.

Non je ne le souhaite pas. Je crains le despotisme du Quatrième État plus que celui de la bourgeoisie. Anarchiste, j'envisage avec frayeur la formidable Autorité de cette foule triomphante et de ses dictateurs. Je pressens les « Comités Révolutionnaires » édictant contre l'en-dehors, que je suis, des lois plus scélérates que jamais ; je devine la chiourme républicaine devenue le bagne syndicaliste ; je sens peser sur mes épaules déjà assez meurtries le fardeau d'une oppression plus redoutable que celle d'aujourd'hui. Je vois s'ouvrir aux sons des *Internationales* braillées par cent mille voix une ère de démocratie absolue et absurde, règne de la foule inculte, et toute-puissante... Merci. Je ne marche pas pour leur Révolution. Je marche contre !

Heureusement la question ne se pose pas encore en ces termes. Pour l'instant la victoire que peuvent obtenir les grévistes est de bien moindre importance ; elle consiste en quelques réformes, de peu d'envergure. Après quoi, tout rentrera dans l'ordre.

Eh bien, demandons-nous : au point de vue anarchiste que sortira-t-il du mouvement gréviste d'aujourd'hui, vainqueur ou vaincu ?

S'il est vainqueur, il arrivera que la mentalité ouvrière, sentant sa force, se croyant désormais invincible, en sortira fortifiée dans ses erreurs, ses incohérences, son dogmatisme absolu.

S'il est vaincu, la défaite fanatisera les uns, découragera les autres. Mais l'État, lui, se montrera chaque jour plus arrogant, plus arbitraire.

Tels sont les résultats presque acquis d'avance. Quant aux conditions économiques de la vie, nous avons vu plus haut que... plus ça change, plus c'est la même chose.

*

Je sais que des sincères considéreront ces lignes comme

une vraie trahison. Quoi ! au moment où la moitié du prolétariat conscient est en révolte contre le Pouvoir ; à l'heure où plus de cent militants ouvriers sont coffrés — à cette heure-là des anarchistes osent tenir un pareil langage !

Indignez-vous. Précisément parce que les événements de ces jours ont une certaine importance et peuvent en prendre davantage, il ne faut pas mâcher les mots. Disons les choses telles que nous les voyons, telles que nous les pensons. Soyons durs, mais sincères. Disons notre pensée tout haut, sans gêne, ni crainte. Agir ainsi est bien agir en anarchiste.

Ceci dit, posons la seconde question que nous avions à examiner.

La grève est réformiste. Qu'elle échoue ou qu'elle triomphe, ses résultats seront maigres. Entendu. Mais quelle doit être en présence de cet événement l'attitude des anarchistes-individualistes ?

Peuvent-ils dire : «Cela ne nous intéresse pas», et passer outre ; ou rester là les bras croisés, en spectateurs placides que les événements amusent ? Serions-nous conséquents si nous n'en faisions pas plus ?

Tout Paris et une grande partie de la France vivent fiévreusement. Une effervescence fébrile secoue les masses, à l'ordinaire léthargiques. Sur ses causes et ses buts, nous sommes fixés. Mais un fait subsiste à nos yeux. Des milliers d'hommes sont enfiévrés, inquiets, mécontents, d'humeur batailleuse. Ils voient l'armée — leurs fils — défendre contre eux la richesse et les combattre pied à pied. Ils voient Briand au service des compagnies et la magistrature frappant selon leur bon plaisir. Ils sont molestés, bafoués, vilipendés, coffrés. Pouvons-nous trouver meilleur moment pour critiquer les vieilleries insanes, démasquer la duperie sociale ?

Notre place est donc dans la foule turbulente de ces jours d'énervement. Partout où elle vit, où elle se rassemble, où elle souffre, nous devrions être, inlassables. Il y a assez de brochures qui dorment entre des cartons, assez de journaux, assez de camarades pour fournir un bel effort —et il y a tant de choses à dire...

... Tant de choses à faire ! Car ne sommes-nous pas lâches et inconséquents de nous croiser les bras, ou de nous contenter de parler et d'écrire, quand sous nos yeux le dictateur Briand a pu faire arrêter en un jour cent esclaves en révolte contre l'État — qu'importe pour quoi ?

Quand à la veulerie et à l'inconscience ouvrière le gouvernement oppose sa poigne cynique, ne devrait-il pas se trouver des anarchistes pour, tout en flagellant la faiblesse et l'illogisme des foules, répondre au nouveau proconsul par des actes de révolte individuelle, dont la portée éducative ne serait pas négligeable ?

A côté de l'éducation par la parole et l'écrit, il y a de l'éducation à faire par l'action. Pour celle-là, les moments de fièvre sont particulièrement propices. Riposter à l'arbitraire par la révolte est une nécessité que les anarchistes ne doivent pas méconnaître.

l'anarchie, Nº 289, 20 octobre 1910.

L'ANARCHISME OUVRIER

— Quoi ? il y a donc un anarchisme particulier réservé aux ouvriers ? s'exclamait dernièrement un de mes proches voisins sous les yeux duquel venait de tomber une communication des *Temps Nouveaux*.

— Mais oui, me fallut-il répondre, nous comptons des camarades auxquels il ne suffit pas d'être anarchistes ; quoique n'étant souvent pas ouvriers eux-mêmes, ils éprouvent le besoin de professer un anarchisme qui ne soit pas tout simplement anarchiste ; qui est comme vous venez de le voir «ouvrier».

Et mon voisin poussa un profond soupir. Ce n'était pas sa faute, à ce pauvre homme s'il ne comprenait pas. A moins d'être averti, on conçoit difficilement qu'une philosophie aussi anarchiste doive être *adaptée* aux besoins spécifiques d'une catégorie sociale.

Pourtant l'anarchisme ouvrier n'est pas autre chose qu'une adaptation — pour ne pas dire une démarcation — de nos idées à l'usage de la mentalité primitive des foules ouvrières. Comme la logique, la clarté, la grande simplicité de nos pensées ne leur est pas accessible, comme elles exigent des illusions au lieu de connaissance, des appels au sentiment au lieu de raisonnements, des utopies au lieu de buts précis, il se trouva des anarchistes pour accommoder l'anarchisme à ces besoins.

Ce faisant, ils se bornèrent à suivre la voie que tracèrent avant eux les démocrates généreux de l'Europe d'il y a 50 ans. Vers cette époque se créa et se répandit avec une rapidité prodigieuse le préjugé ouvriériste. Des poètes chantèrent le Travailleur ; des fils de bourgeois se proclamèrent investis de missions libératrices et allèrent vers le peuple ; le socialisme naissait, enregistrant en de rigides

formules la croyance nouvelle — et il s'étiquetait scientifique.

Il fallait, il suffisait d'instruire les ouvriers, de les grouper, de leur montrer du doigt la tâche pour que leur effort magnanime changeât la face du monde...

Cette époque de la pensée révolutionnaire a eu ses dates, ses victimes et ses héros : 1848 — les insurrections de Lyon et d'Espagne, l'Internationale et les conspirations, la Commune. Elle se continue aujourd'hui par l'œuvre — peu dissemblable en vérité — du Parti Socialiste et de la C.G.T.

L'ouvriérisme n'est pas neuf. L'anarchisme par contre, formulé plus tardivement, vivant, se renouvelant au fur et à mesure de l'acquisition de connaissances nouvelles, permanentes, a les qualités des doctrines jeunes et progressives, acceptables par des minorités d'élite seulement. Il fallait concilier ces deux choses incompatibles : la poussée anarchiste et le préjugé ouvriériste. Voici le résultat.

*

Le résultat c'est, pour des anarchistes, un aveuglement volontaire. Ces clairvoyants acceptèrent que l'on mît sur un haut piédestal le triste salarié. Devant les réalités brutales de la lutte économique, ils ne surent plus rester eux-mêmes, considérer les choses sans parti pris. Le fait syndicaliste les subjugua, et sans restrictions — ou avec si peu de si puériles restrictions — ils adhérèrent au syndicalisme réformiste, boiteux et gangrené, que l'on sait.

«Lutter seuls, en anarchistes, pour la réalisation présente de la vie anarchiste, quelle chimère ! affirment-ils. Avant de songer à son propre bonheur, à son propre perfectionnement, à son avenir individuel, le révolté se syndiquera...

Dans le syndicat, il s'efforcera d'orienter ses compagnons vers le communisme libertaire de l'avenir. Avec eux, il participera à la seule bataille féconde, la bataille économique.»

De sorte que les anarchistes, évadés du socialisme collectiviste, châtreur d'énergies, par sa manie organisatrice, illusionniste, par ses promesses de bel avenir, lamentablement incomplet, par sa négligence du fait psychologique, y revenaient sensiblement sans s'en douter.

Car, cette pleine adhésion au mouvement ouvrier, qu'était-ce, qu'est-ce, sinon le retour au dogme socialiste ?

Tout l'enseignement marxiste tient en ces brèves formules :

1° le fait économique est primordial.

2° A la base de tous les phénomènes historiques on retrouve des causes d'ordre économique.

3° Il suffit donc de transformer l'organisation économique de la société pour la réformer toute.

4° Et cette transformation sera l'œuvre des travailleurs.

Or, syndicalistes de toutes nuances, anarchistes ouvriers, et social-démocrates, s'accordent sur ces vérités.

On ne peut cependant les accepter sans dénier par là même toute valeur aux répliques anarchistes :

1° Le fait psychologique a *au moins autant* d'importance que le fait économique. Les idées, les préjugés, les croyances, les sentiments gouvernent les hommes autant que la faim.

2° A la base de tous les phénomènes historiques, on retrouve ce facteur initial de toutes les évolutions et les régressions des collectivités : la volonté individuelle.

3° Il importe donc de transformer les mentalités humaines pour transformer le milieu social.

4° Cette œuvre ne pourra s'accomplir que grâce aux efforts de ceux qui s'acharneront à faire des individus indépendants, sains et forts.

Désormais, entre les rhéteurs parlementaires du Parti Unifié et les anarchistes des syndicats, la différence est minime : les premiers s'occupent de politique à la Chambre ; les seconds se réservent à la politique plus restreinte des comités ouvriers ; — et plus restreinte ne veut pas toujours dire moins répugnante.

Ah, oui ! il y a encore la grosse question théorique.

Les syndicalistes veulent brûler les étapes, arriver au communisme anarchiste sans passer par l'étatisme socialiste. Mais leur communisme anarchique s'instaurerait par la force autoritaire d'une dictature appropriée.

Le zèle des anarchistes ouvriéristes aboutit à ce curieux résultat : d'anarchistes ils n'ont conservé que le nom et parfois l'allure ; ils sont revenus aux idées, aux pratiques et aux errements du socialisme.

*

Peut-être n'ai-je pas assez fait ressortir en quoi nous différons de ces socialiste divers.

Notre grand souci est de vivre en anarchistes, de réaliser nos conceptions, sur nous-mêmes et autour de nous. Nul d'entre nous ne se résigne à l'attente d'un avenir problématique. C'est présentement que nous voulons obtenir le plaisir de vivre. Nous agissons en conséquence, cultivant nos personnalités pour que, plus accusées, meilleures, mieux armées chaque jour, elles soient plus à même de profiter des beautés de la vie. Nous ne comptons pour vaincre que sur nos efforts propres, chacun n'espérant qu'en sa force.

Le socialiste et l'anarchiste ouvrier consacrent le meilleur de leurs efforts non pas à leurs vies individuelles mais au bien-être social ; et c'est de nouveau le sacrifice de la réalité — l'Individu à l'abstraction — la société.

L'individu est pour eux quantité négligeable. Toute puissance est en la collectivité anonyme des travailleurs, toute réforme pour être fructueuse doit porter sur la société entière. Ils travaillent à la rédemption du vieux monde ; et le temps passe, et leurs vies se perdent...

Quoi d'étonnant à ce qu'ils se laissent absorber par le milieu ouvrier ? le dilemme qui se pose devant eux est tel : ou le modifier ou se laisser modifier par lui. Comme ils ont commencé par adapter leurs idées à ce milieu, ils continuent, et la masse ouvrière les absorbe.

La cause en est clairement visible. Si la vie de l'anar-

chiste est une constante réaction contre l'environnement, celle du militant ouvriériste est une suite ininterrompue d'accommodements avec le milieu prolétarien.

Le cas est même fréquent où l'ouvriériste commence par s'accommoder de l'existence monotone du salarié rangé, de la compagnie de salariés ignorants, malpropres et bornés et d'un horizon fumeux ; il commence par s'y résigner ; il finit par en tirer le meilleur parti possible, conformant ses aptitudes à la végétation dans une telle ambiance. On le voit devenir fonctionnaire syndical, plumitif, tribun populaire, professeur de doctrines sociales, ou politicien.

Entré dans la lutte économique en anarchiste, pour combattre et pour propager ses idées, l'homme n'a pas su se défendre de l'emprise du milieu. De concessions en concessions, il en est devenu l'honnête anarchiste ouvrier, qui fraternise volontiers avec les socialistes — pourvu qu'ils soient rouges bon ton — et que le prolétariat paye tant par mois afin qu'il ait l'obligeance de préparer son affranchissement.

*

Non, l'anarchisme n'est pas plus un produit à l'usage des bourgeois qu'à l'usage des ouvriers. L'inféoder à une classe sociale, c'est retrancher tout ce qui lui donne une fécondité et une originalité propre.

L'anarchisme s'élève bien au-dessus des considérations de l'intérêt de classe. Il fait appel à tous les hommes en qui perdure l'énergique vouloir de vivre.

L'anarchisme ne contribue pas, quoique puissent faire et dire quelques aberrés, à rassembler, à organiser, à pousser au combat des foules aux mentalités arriérées. Il suscite des mentalités individuelles d'en dehors — d'en dehors de l'esclavage.

L'anarchisme, loin d'enseigner le sacrifice de l'individu à la cause sociale, exalte le vouloir-vivre individuel de l'Homme, lui apprend à lutter pour lui-même et à quérir sa joie dans le présent.

Que nombre d'anarchistes se recrutent et combattent dans le milieu ouvrier, cela est vrai, sans doute, mais ils n'y font œuvre féconde qu'à la condition de s'affirmer courageusement et opiniâtrement anarchistes.

Et combien notre propagande est distincte de celles des autres, de tous les autres ! Ne sommes-nous pas les seuls à propager l'irréligion absolue, celle qui annihile aussi bien les dogmatismes des scientifiques, que les religions du passé ? Ne sommes-nous pas les seuls à propager parmi la plèbe l'amour de la vie, l'esprit de révolte, le désir de savoir, la volonté d'être ?

Mais l'anarchisme qui vit, évolue, révolutionne, transforme par de tels efforts n'est ni dédié à des ouvriers, ni monopolisé par des ouvriers. C'est l'anarchisme tout court dont la réalisation est dans les différents milieux sociaux le privilège des plus forts.

l'anarchie, N° 335, 7 septembre 1911.

LA GUERRE AU SERVICE DE LA VIE

Enfin, dans la mare stagnante du révolutionnarisme verbal, quelques idées ont été jetées. Quelques idées téméraires sur la guerre, suggérées au Docteur Élie Faure[1], par la campagne italienne de Tripolitaine. Par l'organe de son chef du rayon «d'exotisme», Vigné d'Octon, *La Guerre Sociale* les a réprouvées au nom de l'humanité, de la justice et du socialisme. Et Jean Grave est intervenu pour exclure du rang des *vrais* révolutionnaires (sic) l'audacieux écrivain. Qu'avait-il dit de si impardonnable ?

Ceci :

> «Le pacifisme des socialistes est une forme du finalisme, de la croyance en la moralité de la nature. Eh bien ! je vous le dis en vérité, la vie n'a pas un but qui est la paix, elle n'a qu'un but qui est la vie, l'entretient en elle-même et par elle-même de sa propre activité.
>
> «Je ne défends pas la guerre en tant qu'instrument de mort, mais en tant qu'instrument de vie. Ne confondez pas, pacifistes, la guerre avec la mort. Elle est un des innombrables moyens de la vie, pas plus terrible que les autres. Par haine irréfléchie et irraisonnée de la mort, vous qui prétendez défendre la vie, vous arrivez à défendre contre la vie la stagnation, qui est la mort.
>
> «La guerre est un des innombrables moyens de la vie, pas plus terribles que les autres. Moins sans doute. Comparée à l'art, à l'amour, à l'intelligence, elle est un jeu

1. Élie Faure (1873-1937), neveu d'Élisée Reclus. Bien que médecin, il consacra sa vie à une œuvre de critique d'art. Ses premiers textes publiés dans *La Guerre Sociale* démontrent son appartenance à la mouvance individualiste. Un moment tenté de publier son *Histoire de l'Art* en feuilleton dans les *Temps Nouveaux*, il se fâchera avec l'anarchiste à courte vue Jean Grave, qui prenait son nietzschéisme pour une dérive autoritaire. Dans les années 20, il deviendra, tout en gardant ses coudées franches, compagnon de route du parti communiste. L'article, cité par Victor Serge et intitulé *Sur une guerre*, est tiré du n° 194 de *La Guerre Sociale*, d'octobre 1911. On en trouvera la copie intégrale dans le livre d'Élie Faure, *La Conquête*.

> presque innocent qui, tout en rendant plus apparent le meurtre — et c'est ce qui vous épouvante, le limite et le circonscrit. Rassemblez donc par la pensée, si vous l'osez, tous les états latents et diffus de la guerre dans une durée et un espace restreints, vous verrez des choses terribles. Vous verrez l'art dévorer des vies comme un monstre — broyer des cerveaux pour deux ou trois mille ans — avez-vous compté vos victimes, ô Eschyle, ô Phidias ? — arracher l'esprit au repos et précipiter dans l'inquiétude et la souffrance toutes les sensibilités capables de création. Vous verrez l'intelligence dissocier, fragmenter le monde, briser les harmonies des grands organismes sociaux, faire tournoyer dans une ivresse aveugle des milliers d'êtres humains incapables d'en soutenir l'épouvantable clarté. Vous verrez l'amour ensanglanter tout ce qu'il touche, précipiter les uns contre les autres les égoïsmes déchaînés, ignorer les pères, ignorer les enfants, laisser ceux qu'il a torturés pleins de haine et d'hébétude. Ne prenez pas cela pour une plainte ! Je n'ai jamais aimé que l'art, l'intelligence et l'amour. L'art, l'intelligence et l'amour sont les moyens permanents de la vie. Ils la gaspillent, la secouent, la déchirent mais ils élèvent son niveau. A chacune de leurs entailles, elle bondit. Elle se nourrit avec avidité du sang qu'ils ont répandu.»

Ce n'est pas la première fois que sont défendues ces opinions. Elles résident à la base de la doctrine de tout un parti nationaliste. Elles ont été chères à Proudhon, et à de talentueux politiques tels de Maistre et Bonald. Hier encore, G. Le Bon[1] dans son *Traité du réactionnarisme* (officiellement *Psychologie politique*) parlait de la guerre nécessaire, bienfaisante, civilisatrice.

Et je préfère cela aux jérémiades des pacifistes et des socialistes, aux larmoiements sur la guerre «mangeuse d'hommes», la guerre «qui rougit les yeux des mamans» et indigne le prolétariat international. Nous avons déjà demandé à ces pleurards si leur paix valait mieux ; leur paix qui tue de toute façon, leur paix d'indolence assassine, d'indifférence, de veulerie satisfaite. Cette fois je ne me placerai pas à ce point de vue particulier. Je poserai la question — car il va de soi que je ne prétends pas la

1. Gustave Le Bon (1841-1931), médecin et sociologue. Il fut le théoricien de la notion organiciste de psychologie collective. Son livre majeur, *La Psychologie des foules*, fut publié en 1895.

résoudre — en anarchiste, ce qui veut dire en amant de la vie :

Qu'est-ce qui favorise la plus grande vie ? Est-ce, comme le soutient Élie Faure, la guerre ?

*

La vie est activité, tumulte, efforts qui se heurtent et parfois s'harmonisent, toujours mouvement et jamais immobilité. Rien n'est plus antagonique à la vie que la stagnation. Et ce que l'on appelle paix, ou harmonie, n'est-ce pas, en réalité, une immobilité béate ?

La paix absolue, si elle pouvait se réaliser — paix des sens et des esprits, paix morale, sociale, internationale —conduirait rapidement les civilisations à la décadence, et les races à l'extinction, par la dégénérescence des individualités. Quand elle se réalise partiellement, c'est pour l'homme ou le groupement humain le commencement de la fin.

Car, parmi les êtres vivants, la lutte est une forme essentielle de l'activité. Lutte entre les espèces animales d'un même genre ; dans l'espèce, lutte entre les tribus, les familles, les clans ; dans ceux-ci lutte entre les individus. Il n'est pas somme toute de meilleur facteur de sélectionnement. Les vaincus, les faibles, les inadaptés disparaissent ; subsistent les forts, et ils vont de l'avant incessamment.

La vie se perpétue et s'amplifie ainsi. Nous n'hésitons point à choisir entre l'utopie humanitaire, chrétienne, et la vie : nous nous prononçons pour la vie. C'est dire que nous acceptons ses moyens, ses dures nécessités, ses cruautés même, trouvant qu'elle a plus encore de beauté, et qu'elle offre plus encore de bonheur.

Aussi bien les phraseurs lâches de toutes les paix, les apôtres de tous les écœurements pacifistes négligent-ils cette élémentaire vérité : que la joie de vivre est surtout dans l'effort, dans le combat. Leur plaisir est somnolence !

Nous sommes pour la plus grande, la plus intense vie. C'est dit. Est-ce à dire que nous devons être pour la guerre, quoique méprisant les absurdes patries, sachant les dessous financiers du nationalisme et les buts réels des colonisations ?

Ce serait «oui» si la guerre était une forme intelligente de la lutte nécessaire ; «oui» peut-être encore, si la guerre était indispensable par elle-même. Mais il n'en est rien.

A nos esprits de civilisés, pour peu que nous soyons libérés des partis-pris, maîtres de nous-mêmes, intellectuellement, la guerre ne peut se présenter que comme un anachronisme monstrueux, comme une forme de lutte antique, barbare, invraisemblablement inintelligente.

*

Qu'elle fasse pleurer des mères et des amantes, ce n'est pas un argument. La paix horrible de nos jours en fait tout autant. Puis, si même elle ne le faisait pas, il vaudrait mieux pour les mères et les amantes pleurer, que pour l'espèce dégénérer et mourir. Toute lutte, si elle procure de fortes joies, sème la douleur, puisqu'à l'issue il reste des vainqueurs et des vaincus. La guerre est une lutte imbécile — voilà l'argument.

Elle sacrifie les plus forts et non les plus faibles. Les manchots, les culs-de-jatte, les rachitiques restent au foyer avec les séniles et les trop jeunes ; vont aux champs de bataille se faire égorger ou meurent en insurgés les sains et les vigoureux.

Ah, si la guerre accordait la prééminence aux plus aptes ! C'est peut-être arrivé quelquefois — Élie Faure cite l'exemple des Incas du Pérou dont les aventuriers castillans abrégèrent l'agonie dolente —, c'est peut-être le cas pour certaines guerres coloniales ; mais pour ce qui concerne les guerres internationales, cela ne se soutient pas. Est-ce que les français de 70 étaient moins aptes à vivre que leurs adversaires ? Leur défaite prouve tout au plus que leur régime politique ou leur armée étaient moins bien organisés. Ce qui permet de croire que, sous le rapport des arts, de l'industrie et de la science, ils étaient

nettement supérieurs à leurs vainqueurs. On sait que les peuples industrieux et développés intellectuellement sont en général peu guerriers. Ils consacrent leurs énergies à des luttes plus fécondes que celles qui s'accomplissent à coups de canon.

Quand sont en présence des Blancs et des Noirs, ou des Jaunes, la question change. L'infériorité de certaines races — les nègres notamment — par rapport à la race blanche est une observation anthropologique dont la véracité ne se conteste plus. Lorsque luttent des aventuriers blancs, qui après leur victoire, bâtiront, créeront, feront germer sur la terre nouvelle de la vie fébrile, et des Noirs qui s'éteindraient probablement, en s'entre-dévorant, je pense que le Blanc — sans s'en rendre compte, ordinairement — œuvre avec et pour la vie.

On dit : que ne colonise-t-on en Europe ? que de terre il y a ici à défricher, et que de peuplades dûment européennes à civiliser. — C'est vrai, mais c'est une vérité qui ne vaut qu'en théorie. Il faut compter avec le besoin d'aventures — qui est signe psychologique de force —, l'âpreté au gain, l'instinct de conquête, des civilisés ; les instincts pourraient être mieux dirigés, je veux l'admettre. Mais tels qu'ils sont ils représentent de la force. Si nous sommes dans le vrai, nous ne devons pas désespérer de pouvoir quelque jour tirer parti plus intelligemment de cette force.

On dit aussi : colonisation est synonyme de banditisme financier. Évidemment. Mais le banditisme règne de par la terre entière. Là où ne sévissent pas les valets des financiers, des Arabes marchands d'esclaves et d'ivoire promènent leurs glaives. Ainsi de suite. Il faut choisir entre ces deux sortes de bandits. Je préfère les plus instruits, les plus audacieux, les plus vivants. Ce sont les Blancs, pour le moment. Je trouve la thèse d'Élie Faure parfaitement exacte sur ce point.

Cependant, il ne faudrait pas se hâter de conclure de façon aussi simpliste. Souvent le problème est singulièrement plus complexe.

Lorsque, à titre d'exemple, les européens incursionnèrent en Chine, il y avait d'une part un peuple hautement civilisé, mais dont la culture est surtout intellectuelle et morale ; de l'autre les Blancs, inférieurs sous ces rapports aux Jaunes, supérieurs néanmoins en ingéniosité, en esprit pratique, en force guerrière. C'était la force brutale opposée à l'intelligence — et qui triomphait ! La victoire des Européens eût été en ce cas une cause de régression.

En faveur de la guerre «au service de la vie» des révolutionnaires ne manquent pas de faire remarquer que :

> «Toute révolution a été suivie de grandes guerres, toute guerre a été suivie de grandes révolutions.» (Élie Faure)

Oui. Mais les guerres qui ont suivi les révolutions ont généralement permis de rebâtir tout ce que les révolutions avaient détruit. Et les révolutions qui ont suivi les guerres n'ont jamais contribué beaucoup à l'évolution des sociétés. Nous sommes donc, quant aux bénéfices possibles d'une guerre, dans l'incertitude. Par dégoût de la paix hypocrite des jours présents, nous la pouvons désirer. Nous ne pouvons cependant pas l'affirmer avantageuse.

Au contraire, il nous est permis de dire que la plupart des guerres ont été nuisibles aux hommes, pour plusieurs raisons importantes.

Presque toujours elles modifient les mentalités des belligérants dans un sens que nous considérons comme déplorable : réveil de l'idolâtrie patriotique, vénération de la force exclusivement brutale, culte des martyrs et des héros, haines de races... A nos yeux, ces éléments de la psychologie des peuples sont autrement nocifs, non seulement pour la régression de civilisation qu'ils déterminent, mais encore parce qu'ils influencent énormément les mentalités individuelles, tendant à les absorber et à les fondre en une mentalité collective, nationale.

Me voici arrivé à l'argument capital que nous donnons, anarchistes, contre la guerre. Elle se fait au mépris de l'individu, elle est broyeuse des individus. La volonté de l'homme seul ne compte plus devant ces torrents : la foule

guerrière et l'armée. Elle est tantôt absorbée, tantôt biffée : annulée partout.

Quelques individualités brutales, quelques génies exceptionnels parmi les génies peuvent s'exalter à la faveur du choc des armes rougies ; que d'individualités égorgées par ailleurs, qui eussent pu tant jouir, tant vivre, tant créer et faire vivre ! Que d'artistes, de savants, et d'audacieux novateurs, et de lutteurs fermes, parmi ceux que l'on égorge en troupeaux mutinés ou passifs !

La guerre supprime l'individu, c'est-à-dire la plus haute virtualité de vie qu'il y ait.

*

Nous sommes pour la vie, donc pour la lutte. Pour la lutte acceptée sans craintes. ni restrictions, avec ses douleurs, ses duretés, ses angoisses, puisque nous voulons ses bonheurs. Mais n'est au service de la vie que la lutte intelligente ; qui peut d'ailleurs procéder par la violence. La guerre, en ce siècle, n'est pas de celle-là. Des restrictions sont à faire, il est vrai, pour les guerres coloniales, envisagées à certains points de vue ; ce qui n'empêche pas l'argumentation individualiste de subsister intégralement.

Et c'est dire qu'il n'est pas de lutte qui serve mieux la vie, que celle de l'individu pour «sa» vie.

l'anarchie, N° 343, 2 novembre 1911.

LEUR PAIX

L'hypothèse de la guerre préoccupe en ce moment les esprits. Déjà l'on évoque l'horreur des champs de bataille, les villages incendiés, les cadavres semés au long des routes, les régiments décimés, et dans les villes restées paisibles l'angoisse et la faim... A s'imaginer que le renouvellement de ces spectacles est possible, le vulgaire reste déconcerté et stupéfié. La guerre est belle, dans les contes de M. Ch. d'Esparbès et les romans du capitaine Danrit ; la guerre est glorieuse dans les manuels d'histoire ; en réalité elle est horrible et chacun le pressent. Les plus veules, en y songeant, se hâtent de proclamer leur amour de la paix...

C'est l'universelle chanson. Insurrectionnels, syndicalistes, libertaires honnêtes, bourgeois radicaux et nationalistes clament en chœur leur indéfectible fidélité à la Paix...

On est pacifiste. Tout le monde est pacifiste. Dans l'intérêt du progrès, de l'industrie, du Commerce et des Arts. Parce que la paix accroît la prospérité nationale. Et pour mille autres excellentes raisons. Car il est bien entendu que pas un de ces pacifistes n'ose dire franchement :

— Je suis ennemi de la guerre, parce que j'aime la vie, et tiens à *ma* vie.

C'est naturel. Au fond du pacifisme il n'y a ni volonté ni intelligence ; il n'y a que de la peur et de l'hypocrisie. Les sincères ont peur. Les autres, n'ayant d'autre souci que celui de leurs intérêts, le servent sans scrupule. Il nous est ainsi donné de contempler ce tableau paradoxal : tandis que se tiennent des congrès de la paix, leurs initiateurs font construire des cuirassés...

Mais ne nous attardons pas à refaire leur procès. Constatons simplement le grand nombre des amis de la paix. Ils sont légion à demander que la paix se fasse dans le monde. Tolérance, entente, paix ! etc. Homais et Tartempion ne vous parlent que de cela.

Et l'anarchiste que les grands mots ne subjuguent plus se demande alors :

— Est-elle vraiment si belle cette paix, leur paix ?

*

Nous en jouissons pour le moment. Nous pouvons donc l'examiner à loisir, l'apprécier, la savourer. Les Frédéric Passy, les Charles Richet, les Anatole France nous en ont chanté les louanges sur des modes divers. Voilà pour la théorie. Hélas ! en ce bas monde, théorie et pratique font deux. La Paix, sur les images, est une belle fille blonde au visage souriant, un peu bébête. On n'a garde de représenter derrière elle les Casernes, les Prisons, les Hôpitaux et les Maisons Closes qu'elle abrite.

Leur Paix !

Mais c'est l'ordre, l'ordre sanglant que Thiers réinstaura en fusillant les fédérés de la Commune, et que Clemenceau maintint avec le concours précieux des cuirassiers de Narbonne et des gendarmes de Draveil. La paix bourgeoise exige que l'on respecte les lois établies, que l'on subisse la faim et l'oppression ; et quand on transgresse ses volontés, elle ramène l'ordre à coups de knout, à coups de sabres et de fusils... La paix sociale fait condamner les ouvriers pour un mot ou un geste d'insoumission ; emprisonner les journalistes trop indépendants ; traquer sans répit les indociles et les réfractaires. Sous les balles pacifistes, des prolétaires sont tombés bien des fois. Et Ferrer. Et que de nôtres, en Russie ou au Japon, sont morts sur les potences pacifistes !

Cela s'appelle l'ordre «moral» ou politique.

Cela se complète par la paix économique. En d'autres termes : respect à la propriété, respect au patron, servilité devant le riche, honnêteté. Voici les usines où l'on tue des enfants, où l'on détruit des races par le surmenage et les maladies. Voici les quartiers pauvres des grandes villes, cités de puanteur où règnent en parfaite harmonie l'Alcoolisme, la Tuberculose et la Syphilis. Voici, à côté, les Palais de l'Argent, maître astucieux devant qui tout fléchit. Paix économique ! traduisez : prostitution, famine, dégénérescence...

Ah, nos excellents pacifistes ne manquent pas de toupet lorsqu'ils dressent sous nos yeux l'épouvantable bilan des guerres. Celles de Napoléon, enseignent-ils, coûta à l'Europe cinq millions de vies humaines. Nous voudrions bien savoir, nous, combien de vies sont sacrifiées tous les jours à leur paix ?

Qu'ils nous disent combien d'enfants sont tués dans les verreries et les tissages du Nord ? Combien d'ouvriers meurent assassinés par les maladies professionnelles, les privations — la misère ? Qu'ils essayent de nous dresser le bilan approximatif des bonheurs, des vies, des joies pacifiquement broyées par l'engrenage des institutions du Capitalisme Autoritaire !

Nous désirons juger leur paix en connaissance de cause !

*

Leur paix est meurtrière autant que les guerres. C'est une paix de mort. Il a fallu autant de sang et de sueurs, autant de chair humaine pour édifier les fortunes des Rotschild, des Bunau Varilla, des Pereire et Cie, que pour constituer les empires des conquérants les plus fous.

N'est-elle pas faite, d'ailleurs, de petites guerres hypocrites où les lâchetés se heurtent traîtreusement ?

Un contre tous — tous contre un : ainsi se résume la sourde lutte des hommes entre eux. Contre chaque individu, toutes les brutalités et les forces sociales sont liguées. L'opinion publique le surveille, médisante. Ses semblables — ses concurrents — guettent la moindre de ses

Pour venir apprendre à tuer et à se faire tuer sans broncher, ils avaient quitté les êtres chers, renoncé à tout. Et ces vingt-sept matelots, à bord de ce *Pluviôse* mortuaire, n'étaient plus que vingt-sept brutes numérotées qui s'exerçaient dans l'ombre sous-marine à semer de l'effroi, du sang et du deuil. L'engin qu'ils destinaient à massacrer des pauvres bougres d'Allemands les a tués eux-mêmes. Ne devraient-ils pas s'y attendre ?

Par définition ils étaient destinés à semblable fin. Aussi bien les soldats égorgeurs de nègres doivent en bonne logique s'attendre à crever sous le couteau vengeur, ou pourrir de fièvre. Ceux qui ont accepté d'être, pour des causes ignorées, aveugles instruments d'assassinat sont désormais de la chair bonne à tuer. Lorsqu'entre leurs mains éclatent les obus qu'ils manipulaient, lorsque les engloutissent les *Lutins* et les *Pluviôse*, lorsque les abat la fièvre ou la balle ennemie, ils sont eux-mêmes les seuls, les uniques responsables... Ils savaient bien pour quelle tâche idiote et abominable on les prenait ; ils savaient certainement que revêtus de la tunique ou de la vareuse bleue ils ne seraient plus des hommes qui vivent, veulent, aiment, mais des matricules qui obéissent, frappent et sont frappés. Pourtant ils furent suffisamment lâches pour préférer la soumission passive à la révolte généreuse. Alors, c'est très bien. La patrie a égorgé ses égorgeurs. C'est parfait. Peut-être la leçon fera-t-elle réfléchir les autres...

*

On a répété sur tous les tons l'antienne sempiternelle : «tombés au champ d'honneur — pour la Patrie !»

La Patrie ? Surent-ils jamais ce qu'on appelle de ce nom ? Probablement aimaient-ils leur coin de terre bretonne, aux landes sauvages, aux rocs escarpés où se déroula leur enfance insouciante. Mais ces grèves désertes, ces rocs arides, ces chaumières où règnent toujours la misère et l'inquiétude, qui donc les menaçait ? Et qui donc pourrait leur prendre quelque chose, à eux qui n'ont rien ? Est-il au pouvoir de n'importe quel empereur teuton de restreindre encore le domaine de ceux dont toute la richesse consiste en de lamentables cahutes et de frêles barques ? Est-il au pouvoir d'un quelconque despote de diminuer la liberté de gens qui n'ont que celle de lutter sans trêve ni répit pour ravir à la mer, de quoi ne pas mourir de faim ?

Heureusement — pour ceux auxquels il faut des soldats — ces paysans et ces pêcheurs, habitués dès leurs premiers pas, à obéir sans murmure au curé ou au prêtre de la laïque, ne se demandèrent pas ce que c'était que la patrie. Les gueux ne pensent pas ; ils croient, ils plient ; et c'est ce qui fait les Patries de leurs maîtres puissantes et fortes.

Si malgré le missionnaire de la nouvelle foi, ils avaient fait l'effort de réfléchir, certes maintes constatations étonnantes les auraient empêchés de se rendre à bord des *Pluviôses* où l'on meurt...

Car ils auraient compris que la seule chose qui soit bien à eux, et qu'ils doivent défendre, c'est leur vie — leur vie de gueux sans richesse ni domaines ; et que les pauvres sont les mêmes qu'ils soient pêcheurs allemands, danois, ou anglais ; qu'ils n'ont rien à défendre, rien à perdre ; que les chaînes que font peser sur eux de séculaires oppressions sont partout lourdes et douloureuses. Et que si un morceau d'étoffe tricolore signifie pour les Riches une patrie faite de palais, de parcs, de châteaux offerts à leur oisiveté, — pour les pauvres, il n'est qu'un torchon bariolé.

Mais les uns n'ont rien compris, cerveaux atrophiés, yeux embrumés. D'autres se sont laissé griser par les harangues officielles des larbins profiteurs de la République. Des troisièmes, tout simplement, ont eu peur de la révolte, et ont baissé la tête. Et le morne troupeau des inconscients, des alcoolisés et des lâches s'en est allé avec des chansons rauques, dans les casernes où tuent les maladies, puis sur les champs de grève, dans les brousses homicides, à bord des *Lutins*, des *Iénas*, des *Pluviôses*.

Les mêmes scènes, identiquement, se sont déroulées

en Allemagne. Ouvriers, paysans, pêcheurs, ont revêtu les tuniques, les casques et les vareuses des soldats de Wilhelm, imperator divin. Ainsi, s'il plaisait quelque jour aux maîtres de l'argent de décréter le carnage ; si les propriétaires des mines et des manufactures avaient besoin de débouchés nouveaux, les deux Patries enverraient s'entr'égorger les innombrables armées de miséreux. Ainsi qu'ils vont à l'usine, ainsi qu'ils subissent toutes les avanies et les humiliations, les pioupious et les marins de France iraient fusiller les pioupious et les marins d'Allemagne. Sans comprendre ni savoir. A cause de l'inconscience et de la lâcheté, toujours...

A ceux qui reviendraient, des petites médailles seraient distribuées. La coutume très antique des pharaons, distribuant à leurs esclaves des amulettes sacrées, s'est conservée intacte. (Seulement ce ne sont plus des scarabées taillés, mais des étoiles et des croix brillantes...)

C'est ce que l'on fera maintenant pour les vingt-sept morts de l'autre jour. La farce macabre qui leur coûta si cher s'achèvera solennellement. Les charognes seront décorées et sur leurs tombes le ministre prononcera un discours aussi long qu'ennuyeux : « Patrie... devoir sacré... honneur... gloire... Patrie... »

Ensuite on les remplacera. D'autres malheureux prendront leur place, sans comprendre davantage. Et attendront avec le stoïcisme de l'imbécillité les futures catastrophes ou les futures batailles. Et finiront de même. Parce que lâches et inconscients...

*

Ainsi vivent et crèvent les honnêtes gens. Nous, nous sommes des fous et des malfaiteurs, puisque nous proclamons notre désir de vivre pour nous-mêmes, et de ne pas crever pour les Patries des maîtres...

Refusant de toujours croire et d'obéir sans fin, nous avons arraché les bandeaux des Illusions, des mensonges et des croyances. Aussitôt se sont écroulées les vieilles idoles sanguinaires. Aussitôt se sont dissipées les brumes, et nous avons vu les duperies. Que la Patrie, l'Ordre, la Société cherchent ailleurs des serviteurs et des proies. Que les hallucinés des religions nouvelles, les pauvres brutes incapables de pensée et de volonté, les pauvres gens naïfs et crédules fournissent aux *Pluviôses* divers leur chair et leur sang. Nous ne les plaindrons pas. Mais nous, nous refusons et notre voix convie ceux qui veulent penser et être enfin des hommes à ouvrir les yeux sur la réalité tragique, et à choisir entre les deux routes : la route de la résignation et la route de la révolte.

Oui, choisissez esclaves ! Il n'y a que deux chemins. L'un mène à la servitude éternelle, le second à la libre et joyeuse bataille des réfractaires. Si vos gestes sont hésitants, prenez l'autre route. Vous serez ceux qu'on fusille quand ils demandent plus de pain ; et vous serez aussi ceux qui les fusillent. Vous serez les affamés, les torturés, les humiliés de bagnes du salariat et vous serez aussi, le jour où les mutins voudront les flamber, les défenseurs de ces mêmes bagnes. Vous serez les marins que la patrie berne et tue, et les honnêtes imbéciles qui traquent les antipatriotes. Vous crèverez de tuberculose et de faim pour enrichir encore les riches ; vous crèverez en égorgeant vos frères d'outre-frontière ; vous crèverez à bord des *Pluviôses* en préparant la mort...

Ou bien, vous serez des hommes. Avec nous, vous affirmerez que l'homme n'a point de patrie, point de devoirs, sinon un seul : vivre ! goûter à toutes les joies de la vie... Que les Lois, les États, les Patries sont des chaînes mises aux faibles par les puissants, afin de les tenir en laisse —des chaînes dont nous ne voulons pas... Et vous saurez le bonheur de marcher librement vers un horizon tous les jours plus large et plus clair...

l'anarchie, N° 270, 9 juin 1910.

LES PLUS SALES

Un des nôtres fait quelque chose. Quoi ? Il n'importe. Le fait est qu'il agit, troublant la béatitude des phraseurs et les combinaisons des charlatans : il agit, l'insolent ! —C'est peut-être un militant obscur qui sème obstinément des idées ; c'est peut-être un causeur convaincant et documenté, un écrivain passable ; c'est peut-être plus simplement un homme actif que l'on rencontre partout où il y a quelque chose à faire et à dire, et qui par conséquent est gênant, tout ce qu'il y a de plus gênant...

L'attaquer de face, à quoi bon ? Discuter ? il sait répondre. Le frapper ? il ne craint pas de se battre. Que faire alors de ce gêneur ?

Il est exécré, car, s'il est une chose que les crétins, les lâches et les intrigants ne pardonnent pas, c'est bien que l'on ne soit pas de leur valeur. Or, cet homme, cet anarchiste, est entreprenant, ce qui lui vaut l'exécration des couards ; brave, ce qui lui attire la haine des pleutres ; intelligent et logique dans sa vie, ce qui dérange tous les complots des politiciens...

Il faut donc qu'ils parviennent à s'en débarrasser, sans péril, et sans procéder trop nettement, car ils ont horreur de la bataille franche. Oh ! ils ne restent pas longtemps embarrassés...

Un jour, comme par hasard, en parlant de l'anarchiste — du gêneur — le mot «suspect» est prononcé. Le lendemain, le soupçon se précise à peine. Les jours suivants, on parle à mots couverts, dans les groupes, d'une histoire «qui éclatera certainement un de ces quatre matins». Et le nom du gêneur est sur toutes les lèvres, accolé à l'épithète infamante. Charitablement, les plus acharnés à le salir

n'en causent qu'avec mille réticences. Ils se renseigneront... Ils ne veulent accuser qu'à coup sûr... Mais c'est trop grave, et ils invitent tout de même à se méfier du personnage... La calomnie n'est d'abord qu'un murmure... Mais autour de l'homme, les mains se dérobent, les regards sournois scrutent ses gestes, les concours promis sont refusés. La malveillance monte... Un soir, au bon moment, un gaffeur intervient et lui crie du haut de la tribune :

— Mouchard !

C'est la révélation. Tout le monde s'en doutait, tout le monde avait entendu dire ceci, cela, et bien d'autres histoires. Qu'il essaie de se défendre, l'Homme, et il verra !

Ce sera la ruée contre lui des rancunes que sa franchise a suscitées, des envies, des colères, des ambitions; âpres à profiter du scandale, des journalistes le saliront à plaisir. En vain prouvera-t-il l'absurdité de tels racontars, ceux-ci réfutés, d'autres surgiront aussitôt imaginés on ne sait où. Et demain, des retardataires répèteront ce qu'il aura réfuté hier. Est-ce qu'on se lave d'une calomnie ? «Il en reste toujours quelque chose...» Tout étant pour le mieux, les salauds confondus, l'outrage rentré dans la gorge des médisants, il se trouvera toujours, fût-ce dix ans après, des bonnes âmes qui se souviendront :

— Ah, oui... X ?... Il a eu autrefois une histoire de police qui n'a jamais été tirée au clair...

Cela peut finir autrement — et pire. Par la prison ou le bagne. Des noms — plusieurs ! — se présentent obstinément à ma mémoire. Je ne les veux pas citer — ils sont trop connus. Nous avons eu au bagne un bon camarade qu'un député socialiste y avait expédié par ce procédé. Ce camarade y est mort. D'autres l'ont remplacé en des circonstances identiques, en d'autres geôles. Combien, restés libres, se voient paralysés par l'injure ? Combien se sont découragés sous la traque sournoise, et ont renoncé à la lutte ?

Au fait ! Y en a-t-il un parmi nous, un militant, un seul, que des salauds n'aient essayé, tout au moins, de tuer

par la calomnie ? On a bavé sur tous, des plus connus aux plus obscurs. Nul n'a été ménagé. Les plus actifs, les plus dangereux ont été les plus salis, comme de juste. Vous souvenez-vous de l'acharnement avec lequel la calomnie pourchassa Libertad[1] ? Vous souvenez-vous de l'affaire Alperosa où Stackelberg (ancien collaborateur de la *Guerre Sociale*) révéla une si étrange mentalité ? Et — c'est d'hier — vous souvenez-vous des ignominies colportées sur les deux Hommes de Londres ?

Certes, il y a eu des mouchards dans ces épisodes : c'étaient, le plus souvent, des honorables députés socialistes, des journalistes honorés, des candidats à la popularité. A qui mieux qu'à eux pourrait-on appliquer la cinglante épithète ?

A la vérité, ces baveux sont plus vils peut-être que les indicateurs honteux des préfectures. Le citoyen Délory est plus sale que Bled, et le baron Stackelberg plus écœurant que Métivier. Le salarié du ministère travaille pour son ventre. Les calomniateurs travaillent, eux, en dilettanti.

Tôt ou tard il nous faudra en découdre et en finir avec cette triste engeance. La question est d'intérêt général ; nous ne pouvons pas rester à la merci des salauds. Et je crois bien que le plus pratique sera encore de finir par où l'on aurait dû commencer : en leur fermant la bouche.

l'anarchie, N° 345, 16 novembre 1911.

1. Albert Libertad (1875-1908), orphelin, fut une figure atypique du mouvement anarchiste. Handicapé moteur et cependant bagarreur de renom, orateur «ordurier» des Causeries Populaires, promoteur d'une typographie sans majuscule, hédoniste vivant en union libre avec les deux sœurs Mahé, il fut souvent suspecté d'être un «mouchard» par ceux que son individualisme singulier gênait. Fondateur du journal *l'anarchie* en 1905, il prit comme principales cibles «les gestes inutiles» et «morbides» du Travail, le «culte des Morts» et la «lâcheté moutonnière» du Peuple.

DEUX RUSSES

Russie... On sait que c'est, englobant l'est européen et le nord de l'Asie, un immense empire où les tueries ne discontinuent pas. On dit que c'est un pays de plaines sans bornes, et la légende affirme qu'elles sont blanches de neiges éternelles... On n'en sait à peu près que cela et pourtant on en cause souvent. Peu de sujets de conversations sont aussi fréquemment mis à contribution que les choses de Russie, et le caractère slave, ce fameux caractère que des messieurs lettrés dissèquent en dix mots : mystique, religieux, fanatique même ; par ailleurs froid et impulsif (voyez les terroristes). Le tout tient peu ensemble. Néanmoins les opinions se sont faites là-dessus, et les moindres événements de Russie sont thèmes à lieux communs.

Il me paraît souhaitable que, du moins, les anarchistes s'intéressent plus et plus sérieusement à la vie douloureuse de la race slave. Par solidarité simplement humaine, d'abord envers la minorité vaillante qui là-bas mène le combat que nous menons ici, contre la triple chaîne : inconscience, veulerie des foules et férocité des maîtres.

Aussi parce que la race slave nous permet de précieuses observations, nous offre parfois des exemples magnifiques. Plus jeune que les races latines, car venue plus tard à la Civilisation — entendez : vie raffinée et artificielle, grande industrie, production intensive, règne de l'argent —, elle a pu en accepter, peut-être trop hâtivement, la partie bonne, et essayer d'en rejeter les tares. Si les lettres, les arts, les sciences, ont pris en Russie un essor étonnant, si les artistes et les psychologues tels que Andreiev, Kouprine, Artzybachev laissent loin derrière eux nos Bourget

nationaux ; si l'intellectualité russe est d'une autre valeur que la ridicule élite prétendument constituée ici par la jeunesse noceuse et arriviste des universités — les Slaves sont restés en arrière sur d'autres points. Ils vivent plus simplement, moins dépravés, moins débauchés que les latins. Ils sont moins rusés et plus francs ; et certains vieux mots qui ne sont plus en Occident que de vieux mots ont conservé là-bas quelque signification. Des sincérités qui s'affirment, nombreuses et résolues malgré l'horreur des châtiments ; on sait lutter, agir comme on pense, dût-il en coûter fort cher — aller jusqu'au bout de la vie choisie. Parallèle curieux ici où les répressions sont, comparativement, les moins féroces quoique l'oppression de l'individu soit dans ses grandes lignes semblable, les révoltes sont moins nettes, plus rares, plus incomplètes que là-bas où les répressions sont implacables, inouïes...

Les races vivent et meurent comme les individu ; elles ont des périodes d'affaissement et de force successives ; elles croissent puis déclinent. — Eh bien, toute la différence est peut-être là ; les Slaves sont jeunes, alors qu'il semble bien que les Latins ont fourni le plus gros de leur effort. Les Slaves ont les défauts des jeunes — et leurs qualités. En convenir serait certes plus simple que d'ergoter sur les qualificatifs obscurs distribués par les frères ignorantins de l'enseignement routinier. Qu'ils expliquent la logique extrême des révoltes par le mysticisme, qu'ils traduisent en hallucinations ce qui n'est en réalité que preuve de vigueur et de volonté neuve — à leur aise. Ce ne seront que quelques bourdes de plus ajoutées à leur fatras. Mais nous libres chercheurs désinvoltes n'acceptons pas plus ces sottises que les autres. Demandons aux faits, demandons aux hommes de nous montrer comment vivent les races. Et sans gêne disons ce que nous constatons.

*

Deux hommes sont morts là-bas, tout récemment, qui sont deux symboles ; psychologie essentiellement slave et individualités d'une puissance rare. Leurs vies ont été deux révoltes obstinées, et n'ont pas eu de défaillance devant les pires dangers. Et tous deux, quoiqu'ils aient été aux pôles extrêmes de la pensée, sont tombés pareillement en admirables vaincus restés eux-mêmes jusqu'à la mort.

Tolstoï, le nouveau chrétien — je suis tenté d'écrire le nouveau Christ anarchiste si profondément, mais confiné dans son rêve, au point de ne voir que l'idéal ; et Sazonoff, intelligence fière et droite qui accepta la réalité telle qu'elle était, voulut la lutte dans toute son ampleur et l'obtint.

Ils sont aux antipodes l'un de l'autre ; apôtre de la douceur et terroriste, résigné et insurgé. Entre ces deux limites, les hommes ont hésité durant des siècles. Individualités également remarquables, ils ont vécu comme ils avaient voulu vivre. Maintenant que seul leur souvenir demeure, la question par eux posée est peut-être plus près d'être solutionnée.

«Comment l'Homme peut-il conquérir le bonheur d'une vie entière et belle ?»

Tolstoï répondait avec les paroles de cet Évangile, qui livra les bons, les doux et les probes aux sans scrupules et aux cruels ; Tolstoï répétait les paraboles de l'anarchiste galiléen, avec lesquelles les Rois, les Papes et les inquisitions ont pu berner les foules illusionnées :

«Aimez-vous les uns les autres...»

Aimez la brute qui vous frappe sans savoir pourquoi. Aimez la brute qui vous spolie et vous violente. Aimez l'esclave vil, et le seigneur insolent. Aimez celui qui vous ravira liberté, lumière, espoir... Ah ! qu'il fallait de grande candeur pour affirmer la doctrine d'amour ! — La vie n'est pas, hélas ! à ceux qui n'ont d'autre arme que leur intacte beauté morale. La vie est une lutte, et la force seule y donne droit.

«Ne résistez pas au méchant car résister c'est répondre au mal par le mal...»

Quel cinglant démenti la vie ne te donna-t-elle pas, doux vieillard ingénu ! Les bons quand ils ne se défendent pas sont crucifiés par les méchants — ou asphyxiés sans bruit par les contraintes. Les bons et les faibles qui ne résistaient pas s'en allaient sous tes yeux se faire égorger par milliers dans les montagnes de la Mandchourie. Les bons et les faibles qui ne résistaient pas mouraient de faim autour de toi, et toi-même parce que tu ne voulais pas résister tu n'avais à leur donner que la promesse d'un paradis dont tu doutais... Tes yeux que l'idéal voilait d'un beau mirage ne voyaient pas que la vie d'un homme ne peut être qu'une incessante résistance à la nature, à la société, à lui-même. Passivité et résignation sont synonymes d'anéantissement.

Pourtant ta grande sagesse te faisait dire :

«Le salut est en vous... — vivez simplement... — aidez-vous... — ne jugez pas...»

Et c'étaient là paroles vivantes que l'on ne doit pas oublier. L'homme ne doit pas attendre son salut des Rédempteurs ; il ne le trouvera qu'en sa propre volonté, en sa propre force.

Il s'apercevra bien un jour, quand il comptera plus sur lui-même, des mensonges et des hypocrisies insanes dont il est environné. Il se rappellera que la beauté est simple, et pour vivre en beauté il vivra simplement.

Il aidera son prochain, y trouvant avantage — et aussi parce que son effort sera généreux. Et il n'aura plus l'outrecuidance de juger sachant la complexité des causes —et ne voulant pas être jugé, à son tour.

Par les erreurs et les vérités de sa doctrine Tolstoï fut bien le Slave, tempérament volontaire et audacieux, tâtonnant sous l'emprise des hérédités religieuses et d'une ambiance de tristesse où la consolation et l'amour sont des nécessités vitales.

Mais sa force n'apparaît entière que révélée par ses actes. Les civilisés ne savent pas être intransigeants, étant sceptiques au fond. Les civilisés ne peuvent pas être fidèles à leur volonté étant affaiblis par l'intensité d'une existence raffinée. Il fallait pour, étant noble et riche, désavouer la noblesse et renoncer à la richesse, il fallait pour refuser la gloire et les honneurs, accepter l'anathème et demander la prison, une de ces individualités extraordinaires que les races neuves produisent seules.

Et la mort de Tolstoï a été la mort d'un Fort, d'un ascète et d'un primitif. Mourir dans un suprême sursaut de volonté, rompant la dernière entrave, la famille, est signe de volonté. Mais il y a aussi là le désir de solitude de l'ascète, et l'intransigeance farouche du primitif.

Mais, l'homme disparu, la doctrine reste. Et elle se nie, elle-même, elle se condamne. Les paroles salutaires qu'elle renferme ont été étouffées sous le poids des erreurs — parce que devant la vie brutale le rêve absolu est une erreur. Tolstoï qui flétrit les corrompus et les gouvernants a reçu les hommages de la Chambre française. Lui, l'auteur de *Je ne puis plus me taire*, a été salué, sur son lit mortuaire, par le tsar rouge. Sa volonté d'être seul a été bafouée, et ceux qu'il désavoua l'insultent en l'honorant. Sa doctrine d'affranchissement est devenue un outil d'asservissement. Comme celle du Christ elle est condamnée par ses résultats.

*

L'autre doctrine se résume en un mot : «Résister».

Les mesquines querelles des partis, la menue dispute des tactiques une fois close, une idée subsiste essentielle : résister. Ce n'est plus une doctrine morale, mais une notion dont le cerveau doit s'imprégner. Ne pas résister c'est ne pas exister. Opposer à la violence la rébellion passive du chrétien est une forme de suicide. Hors la lutte point de vie individuelle. Résister — telle est donc la devise individualiste par excellence. Programme d'action plutôt que doctrine.

Pendant que s'éteignait paisiblement Tolstoï écœuré de se voir adulé au mépris de son vouloir, un autre homme

mourait de même que lui, en un suprême sursaut de volonté : Sazonoff.

Celui-ci ne compta que sur sa force, sachant que la Force est l'argument souverain. Sa vaillance et son désir de vie ne pouvant pas s'accommoder d'une existence tranquille, il fut un actif. Alentour c'était la tyrannie du knout et de la potence ; c'était en plus des usines broyeuses d'énergies, en plus de l'oppression par la faim et l'oppression de la Loi, les dernières violences promues institutions nécessaires.

Un homme ne peut pas croiser les bras dans cette atmosphère ; un Fort ne peut borner sa révolte à alléger seulement le poids de ses propres liens.

Avec toute une jeunesse virile, celui qui vient de s'empoisonner au bagne de Zarantovi devint ainsi un ennemi de la société, mais non pas un ennemi moral, penseur, critique ou apôtre — ennemi de fait, par sa vie qui fut celle d'un en-dehors des lois, par ses gestes intimes et son attitude de terroriste.

Il convient de mettre en face de Tolstoï de tels lutteurs. Non pour encenser leurs personnalités. Nous n'avons ni le respect des morts, ni celui des héros. Mais ce sont des symboles. Tolstoï est l'homme du passé, qui se réfugie en Dieu, croit et se résigne. Sazonoff est l'homme moderne, incroyant, résolu.

Le 15 juillet 1904 il tuait Plehve, en plein Saint-Petersbourg, en jetant une bombe sous son landau. Depuis plusieurs mois il préparait cet acte, avec plusieurs amis. Il savait n'en pas revenir probablement. Il préférait cela à la résignation, ou à une attitude de révolte limitée à lui seul. — Blessé par la même bombe, torturé sur le lit d'hôpital, il survécut pourtant et l'on ne s'explique pas comment il échappa à la condamnation à mort ; en ce temps de «complicité morale» les 8 ans de travaux forcés dont ses juges le gratifièrent nous paraissent presque une amabilité. Sazonoff n'avait donc plus que deux années de bagne à subir, au moment où il se suicida.

Il tenait pourtant à vivre, étant jeune et désireux de

reprendre la tâche inachevée ; mais, l'administration pénitenciaire de Zarantovi ayant à plusieurs reprises provoqué la colère des forçats par des mesures vexatoires et des attentats, les détenus politiques décidèrent de n'accepter aucune atteinte à leur dignité. Résister encore. Or ils n'ont que deux moyens de protester et d'émouvoir l'opinion publique : la grève de la faim et les suicides collectifs.

Quelques-uns s'arrêtèrent à ce dernier procédé, la grève de la faim ne provoquant que de nouvelles vexations. Et vers la fin de novembre, Sazonoff[1] se suicidait avec cinq autres forçats révolutionnaires, en manière de protestation...

Les faits sont simples. Mais tels quels, ils disent autant qu'une doctrine.

*

Je voulais montrer côte-à-côte ces deux individualistes pour mieux illustrer ce conflit idéologique du Christianisme défunt et de la révolte naissante. Je tenais à placer côte-à-côte ces deux types extrêmes d'une race jeune, dans la psychologie de laquelle se mêle aux vertiges d'un insondable passé de mysticisme, le désir de vie le plus audacieux qui puisse se formuler. Tolstoï et Sazonoff valent d'être compris.

Pour nous, anarchistes individualistes, nous n'avons plus à choisir. Nous n'avons plus à réfuter la thèse chrétienne que ses partisans ont réfutée par leur défaite. Nous ne concevons plus l'individualisme qu'en doctrine de révolte. Les Sazonoff sont des nôtres ; et quoique nous ne soyons pas des dresseurs de statues, il nous plaît de voir de temps en temps surgir de pareilles individualités.

l'anarchie, N° 299, 29 décembre 1910.

1. Iégor Sazonoff (1879-1910), membre du Parti Socialiste-Révolutionnaire, meurtrier de Von Plehve (1846-1904), Ministre de l'Intérieur de Nicolas II, le 15 juillet 1904. Sur son destin tragique, lire le recueil : *Tu peux tuer cet homme*, présenté et traduit par Lucien Feuillade et Nicolas Lazarévitch (Paris, Gallimard, 1950).

GESTE UTILE

M. Stolypine, premier ministre du tsar, vient d'être victime d'un lâche attentat...

(Les journaux du 25 sept.)

Un homme a été tué ces jours derniers, et nous nous en sommes réjouis...

Pourtant nous aimons la vie profondément. Et nous ne l'aimons pas à la façon vague des humanitaires ou des religieux ; nous aimons la vie humaine, dans sa réalité, en nous-mêmes et en chaque homme. Nous souffrons de la voir abîmée, gaspillée, perdue ; nous nous révoltons, acceptant toutes les luttes et tous les risques, pour défendre *nos vies* ; et nous nous révoltons encore parce que nous ne pouvons supporter le spectacle du gâchage de la vie des autres.

Nous voudrions qu'au lieu de s'entredévorer au nom de leurs folies les hommes puissent, par l'entraide, par l'harmonisation de leur existence avec la nature, par une organisation intelligente du travail, conquérir un bonheur vrai et durable, vivre pleinement. Nous le voudrions par égoïsme, sachant que le bonheur de quelques-uns n'est pas possible dans le malheur de tous.

Mais nous avons renoncé à poursuivre la réalisation des songes décevants, qui s'appellent «bonheur collectif», «Eldorado», «Icarie» ou «Cité communiste». Toute la douleur et toute la joie sont dans le présent ; c'est dans le présent qu'il faut vivre ; et présentement les peuples, ne valant guère mieux que leurs maîtres, ne peuvent pas instaurer la Cité dont ils rêvent... Que l'on ne nous demande donc ni d'attendre, ni de renoncer à vivre l'heure qui passe, pour quoi que ce soit...

Nous allons à la conquête des joies du présent, et d'autant plus avides que les illusions futuristes ne nous bercent plus ; aimant la vie, nous la voulons digne d'être vécue. Et l'on prétend nous imposer des casernes, des prisons, des ateliers enfumés, des usines pestilentielles, des écoles où l'on émascule l'enfant, des temples où l'on ment, des boutiques où l'on vole, des bagnes où l'on tue !

Des voix routinières bêlent, autour de nous, «qu'il sied de respecter la vie humaine» et qu'il faut «combattre la guerre». Tandis que la faim — cette guerrière implacable — ne cesse de tuer ; tandis que l'on égorge au coin des lois, et que les armées des monarques se préparent à coloniser en Europe ; tandis que pour la Patrie les cuirassés de *notre* marine sautent avec les sots, les lâches, et les ingénus qui les montent !

Nous qui ne craignons point de dire le qualificatif juste, nous appelons ce régime le règne de l'assassinat.

*

Un homme a été tué, ces jours derniers, qui présidait consciencieusement à l'entretien et à la consolidation de ce régime ; nous nous en sommes réjouis...

C'est que nous l'avons faite, et par trop longuement, l'expérience de la passivité. On avait dit aux vaincus, aux pressurés, aux spoliés : «Ne vous révoltez pas. Soyez meilleurs que vos ennemis. Faites le bien quand ils feront le mal...» — et c'était en vérité un beau langage, plein de généreuse espérance. Mais grâce à la générosité chrétienne, nous en sommes, après deux mille ans de civilisation, à subir les bourreaux, les soldats et les juges, — les Caillaux, les Stolypines et leurs complices. La passivité laissait les forts désarmés aux mains des rusés sans scrupules, les francs dans les rêts des perfides, les vaillants dans les pièges des couards adroits.

La leçon a été dure, coûteuse : profitons-en. Aussi bien, il ne viendra à l'idée de personne, de lutter par la douceur contre la rage d'un fauve ; pourquoi voudrait-on qu'une

attitude jugée insensée vis-à-vis les bêtes (lesquelles cependant ne sont féroces que mues par la faim ou excitées) ne le soit pas vis-à-vis de certains hommes ?

Celui qui par la loi meurtrière défend la faim ; celui qui fait agir les soldats outils de meurtre, et ordonne de dresser des potences, n'est-il pas dangereux comme un fauve lâche ?

— Mais, dit-on, il défend la société...

— Elle est indéfendable, cette géhenne qui ne perdure que par l'assassinat. Si ce n'était une brute, il la combattrait avec nous.

— La loi...?

La loi n'est faite que pour sanctionner les crimes des puissants. Et puis, personne ne nous a jamais demandé de souscrire à ces lois auxquelles on veut nous faire obéir.

Telle est notre logique de révoltés ; et nous ne pouvons lutter contre les tueurs que par la force, l'adresse, l'audace de nos rébellions. Nous ne pouvons faire respecter nos vies, et les embellir un peu qu'en combattant sans trêve les idées, les institutions et les hommes qui tuent.

*

Un ministre du tsar est tombé l'autre jour, aux pieds d'un mutin, fusillé froidement comme on supprime un chien. Ah ! tant mieux ! Cela prouve que des hommes osent ; et qu'il devient périlleux de faire ce métier : cela fait réfléchir.

J'ignore quelles étaient les convictions du mutin, à quelle coterie il appartenait, et s'il avait une foi. Je ne le veux point savoir. Son geste — le geste de frapper un maître — me satisfait.

Frapper un maître est logique, car c'est toujours acte de légitime défense ; est bien, car c'est affirmation évidente de force.

Et nous devons savoir frapper : car plus et mieux nous saurons nous défendre, plus et mieux nous vivrons.

l'anarchie, N° 338, 28 septembre 1911.

DEUX HOMMES

Les journaux nous ont apporté cette semaine le récit d'une lutte monstrueuse[1]. Toute la police de Londres, renforcée au bout de quelques heures par de la troupe et des canons, s'est ruée contre deux hommes réfugiés dans une mansarde. Ruée brutale et hypocrite décidée, concertée, organisée de sang-froid au nom de la Loi, pour la défense de l'Ordre. Guet-apens légal ourdi pour égorger deux En-dehors.

Ah, il ne fait pas bon se rebeller dans la libre Angleterre ! La prison y tue sûrement par l'ennui affolant, par les rigueurs et les privations ; le bagne s'en distingue parce qu'il tue plus vite ; et pour y envoyer les révoltés les juges ne temporisent pas. Eh bien cette férocité est peut- être préférable à la sournoiserie doucereuse de nos juges et de nos codes. En Angleterre, comme en Russie et en Argentine, les indisciplinés savent à quoi s'en tenir. Ils seront les plus audacieux, les plus adroits, les plus rusés et les plus braves ; et ainsi ils vaincront. S'ils défaillent, si leurs ressources sont insuffisantes, l'horrible geôle anglaise les guette — ou encore le *hard labour*. Deux formes de la même peine. Deux tortures ayant le même aboutissement : la mort.

La démocratie anglaise est bien la plus parfaite ; les rouages de l'État sur lequel elle se base sont solidement étayés ; et tout en affichant ses grands principes huma-

1. Fin décembre 1910, une bande «de cambrioleurs réfugiés dans une mansarde, Sidney Street, à Londres, mettaient en échec tout ce que la Police anglaise comptait de détectives et de 'Bobbies' ! Il fallait sept cents hommes et de l'artillerie pour en venir à bout. Encore l'un d'eux connu sous le nom de Pierrot-le-Peintre s'échappait-il ! Les autres sur le point d'être pris incendiaient la maison et périssaient dans les flammes...» Extrait du *Crapouillot* sur «L'Anarchie», de janvier 1938, en partie rédigé par Victor Serge.

nitaires — (hospitalité bienveillante aux proscrits de l'univers... à condition qu'ils se courbent devant les lois —contre lesquelles ils se révoltèrent ailleurs) elle ne dissimule pas sur quoi se base sa puissance, sur quelles assises se fonde sa prospérité.

«Meure l'Homme libre!» telle est sa véritable devise —devise de tous les États et de toutes les démocraties, mais que celle-ci a la crânerie d'affirmer à coups de fusil.

Que l'individu se soumette en tous points à la loi! — à cette loi intelligente qui interdit d'accoster une femme dans la rue et de travailler le dimanche; à cette loi digne et humaine qui transforme les asiles de nuit en bagnes; à cette loi démocratique, qui fait du miséreux un criminel, et permit de condamner Bourtzeff au *hard labour*... Que l'individu disparaisse, confondu dans la foule, annihilé dans la tourbe des ployés et des obéissants. Il lui sera permis de vivre...

*

M. Joseph Prudhomme objecte, indigné:

— Mais c'étaient des malfaiteurs vos deux camarades...

On les avait surpris il y a quinze jours se préparant à vider le coffre-fort d'un bijoutier.

C'étaient des illégaux. Jean Grave se gardera bien d'en dire le moindre mot. A moins que son ami l'insurrectionnel Stackelberg n'éprouve le besoin de nous conter qu'ils étaient affiliés à la police secrète. Car si, se révolter contre l'armée, l'État, les maîtres, est de l'avis de presque tout le monde sinon honorable, du moins compréhensible, se révolter contre la Loi d'Airain qui nous impose le travail immonde ou la faim, voilà le Crime. Pour le flétrir les gens de robe et de plume, les gens viles et les fraudeurs légaux sont unanimes. Et dans le concert d'imprécations qui accable le réfractaire, la voix de l'anarchiste honnête se mêle à celle du bon socialiste et du petit commerçant falsificateur de denrées...

«Voleur»! — l'injure, la réprobation, la menace

grondent dans ce mot. Ne protestons pas. C'est juste. Le crime des crimes, ce n'est pas aux yeux des demi-aveugles qui sont en la foule, saper une idée, frapper un meneur, cravacher un troupeau, assassiner un homme — mais bien toucher à la propriété. Lui manquer de respect est à la fois un sacrilège et un coup direct porté à l'organisme social où le respect de la propriété sainte est la règle primordiale.

Qu'importe aux demi-aveugles la logique de leur propre vie? Ils ne peuvent voir aussi loin. Leurs horizons sont limités par leurs stricts intérêts. Et leur répéter que la propriété, qui elle-même ne peut tirer son origine que d'un vol franc ou masqué, crée inévitablement le vol, ne sert pas à grand-chose... Pourtant il en est ainsi. S'il y a des possédants, ils ne peuvent l'être qu'au détriment de la vaste communauté humaine; c'est dire qu'ils ont pris la part à d'autres, devenus non-possédants; c'est dire aussi que ceux-là guettent toute occasion pour reprendre ce qu'on leur a pris... Le vol est le produit inévitable d'un état de choses dont la Propriété capitaliste est la cause.

L'individu n'a pas à choisir entre plusieurs issues. La race puissante des «propriétaires» lui pose le dilemme en ces termes:

«Travaille, ou vole!»

Le travail créateur des richesses, effort ennoblissant, signe de puissance, etc., dans le jargon des libérâtres, savez-vous ce que c'est en réalité? C'est l'usine insane, l'atelier nauséabond, le contremaître grossier et le patron arrogant, le salaire indigne, les taudis vermineux des cités industrielles, et aussi le chômage, la faim, le surmenage, la maladie. Bon pour la brute d'accepter cela passivement. Mais l'homme qui pense, qui veut être libre, qui conçoit la vie en lumière et jouissance. Celui-là ne peut pas accepter. Momentanément peut-être. A des conditions exceptionnelles peut-être. En règle générale non. Il biaise, il ruse, il lutte, il vole. Insoumis envers l'autorité, ironique devant la morale, il devient, en face de la propriété sainte, le réfractaire.

*

C'étaient donc comme le dit M. Joseph Prudhomme des malfaiteurs, que nos deux camarades russes, tués à Londres. Nous n'avons pas peur du mot cru et précis. Et n'en déplaise aux bonzes de l'anarchisme traditionnel qui ne manqueront pas de récriminer à perte de vue, il nous plaît de répéter, en cette occurrence, la pensée de l'anarchiste d'aujourd'hui — de ceux-là qui hors des bureaux confortables bataillent dans le tumulte de la vie.

Dans le sens ordinaire du mot nous ne pouvons pas et ne voulons pas être des honnêtes. Par définition, l'anarchiste vit d'expédients. Travailler est pour lui un expédient déplorable, au même titre que voler. Il choisit des procédés de lutte, suivant ses forces et les circonstances. Il ne tient compte aucun des conventions sauvegardant la propriété : pour lui, la force seule compte.

Nous n'avons donc ni à approuver ni à blâmer les actes illégaux. Nous disons : ils sont logiques. L'anarchiste est toujours un illégal — théoriquement. Le seul mot anarchiste dit réfractaire dans tous les sens.

Certes nous ne pouvons pas concevoir d'homme qui refusât d'effectuer dans de bonnes conditions un travail utile à lui-même et aux autres. Et c'est justement parce que nous concevons le bonheur humain non seulement comme une nécessité organique, mais comme un véritable plaisir individuel, que nous rejetons avec dégoût cette ignoble caricature du Travail qu'est le Salariat.

Notre révolte aspire à être complète. La vouloir exclusivement intellectuelle, morale ou politique serait la diminuer. Ces conceptions étaient bonnes pour les anarchistes d'antan qui se préoccupaient davantage de la Cité Idéale que de leurs propres vies. Nous avons dépassé le stade du seul rêve et de l'illusion. Nous voulons des rébellions complètes ; notre logique, dégagée des derniers sophismes de la tradition, nous dit que le réfractaire ne saurait s'embarrasser sur le terrain économique de considérations légales et morales qu'il rejette par ailleurs.

*

Les répressions seront impitoyables. Nul d'entre nous ne l'ignore. Mais les répressions ont-elles jamais fait reculer quelqu'un ? Des pleutres oui, encore ceux-là ne sont-ils pas bien dangereux. Les résolus acceptent le risque ; la crainte des représailles les rend à la fois plus prudents, plus audacieux et plus décidés à persévérer jusqu'au bout. Quand elles se réalisent, les représailles sèment de la combativité. La magnifique résistance des camarades russes tués à Londres a suscité de l'enthousiasme partout où il y a des révoltés. Elle constitue un exemple de vaillance et de résolution dont tous les gueux restés forts et tous les indisciplinés tireront profit.

Ils ont bien fait de se défendre jusqu'à la mort. Ils ont agi comme chaque réfractaire devrait agir en semblable circonstance. Lorsque l'individu a quelque espoir d'être plus adroit que les juges, ou de sortir des geôles en assez bon état pour «vivre» après, il est compréhensible qu'il accepte la prison ; mais lorsqu'elle équivaut pour lui à une mort partielle ou complète — dix ans de *hard labour*, n'est-ce pas pire que la corde qui étrangle en une seconde ? — mieux vaut certainement tomber en résistant.

D'ailleurs n'est-ce pas un droit imprescriptible de l'individu que celui de répondre par la force à toute contrainte ? J'ignore et je répudie la Loi au nom de laquelle on prétend m'enchaîner. Nul ne me demanda jamais d'y souscrire. On ne le répétera jamais assez : la moindre atteinte portée à une individualité légitime de la part de celle-ci l'emploi de tous les procédés de lutte.

Aussi bien le drame de Whitechapel n'est déjà pas un fait unique. Jamais les anarchistes ne s'illusionnèrent sur la valeur de la justice établie. En plus d'une circonstance, des nôtres — l'année passée Lepidus et Hefeld à Londres, Hartenstein à Gand — préférèrent la bataille brève et furieuse où l'on meurt en Homme, à l'agonie prolongée dans les cachots. Demain nous réserve maints faits divers de ce genre, car le nombre des insurgés va grossissant

toujours. Gens quiets et benoîts, vous reverrez ce cauchemar : mille brutes se ruant contre deux Hommes ! Vous reverrez souvent, de plus en plus souvent, la meute innombrable des policiers et des soldats traquant les révoltés, tenue en échec par quelques individus seuls... Et tout ce que vous ferez contre eux sera vain. Ceux qui tomberont seront inévitablement remplacés. La révolte qui fait agir les révoltés vous ne la détruirez pas puisqu'elle est en vous-mêmes.

Or, l'ère des combats ne pourra se clore que le jour où il n'y aura plus de foule inepte, de gendarmes et de soldats pour empêcher l'individu de travailler, d'aimer et vivre librement.

l'anarchie, N° 301, 12 janvier 1911.

LES BANDITS

M. Ernest La Jeunesse[1], journaliste dont l'ordinaire spécialité est d'encenser et d'enterrer les académiciens, s'alarme de ce qu'il appelle ses «étrennes rouges». Nous avons eu, à la vérité, une fin d'année peu réjouissante pour les messieurs bedonnants qui ont argent en poches et en banques. A peine l'histoire — déplorable ! — de la malle-poste cambriolée était-elle tombée dans un oubli discret que, le même jour, des scélérats, des noirs scélérats, descellaient la tombe de Mlle Lantelme, tandis que d'autres scélérats assaillaient rue Ordener un garçon de recettes.

M. La Jeunesse n'a pas tout à fait tort de s'en émouvoir. Ces choses ont une signification. Que pour la dévaliser on bouscule une charogne dans un caveau funéraire, cela prouve qu'il y a des vivants bien décidés à vivre. Qu'en plein jour on fusille un misérable garçon de banque, cela prouve que des hommes ont enfin compris les vertus de l'audace. Toutes constatations qui, pour les gens de la classe de M. La Jeunesse, n'ont rien de plaisant.

Rien n'est plus méchant, dit-on, qu'un poltron enragé. Aussi le M. La Jeunesse, qui en la circonstance ne fait que traduire l'état d'esprit d'une catégorie sociale, se montre-t-il implacable. Pour répondre au Crime téméraire, il faut,

1. Ernest La Jeunesse (1874-1917), juif lorrain, écrivain et dessinateur. Seul fait d'arme politique chez cet admirateur de Barrès, le journal qu'il créa pendant l'affaire Dreyfus, *Ouste !*, qui n'eut que deux numéros, satire double de la hiérarchie militaire et de la bourgeoisie juive. Connu pour ses essais parodiques, *Imitation de notre maître Napoléon*, et ses livres de critique littéraire, *Nuits et ennuis de nos plus notoires contemporains*, 1895, il devint, raconte André Salmon dans ses *Souvenirs sans fin*, cocardier et même «enragé ramasseur de casques» à mesure qu'il prit de l'âge.

Nous avons vu s'étaler tant de fois l'imbécillité, la pleutrerie, la férocité de ces maîtres et de ces esclaves, qu'ils ont fini par nous inspirer un insurmontable écœurement.

Mais il y a les bandits ! Quelques-uns, sortis de la foule, fermement décidés à ne pas gâcher dans le servage les heures précieuses de leur vie, ont pris le parti de lutter. Et, sans phrases, ils vont à la conquête de l'argent qui confère la puissance. Ils osent. Ils assaillent. Ils paient, souvent. Ils vivent, en tout cas.

Ils tuent.

Sans doute. Est-ce leur faute ? Ont-ils désiré le sort qui leur est fait ? Beaucoup n'ont eu que le tort de vouloir être des hommes et non pas des citoyens, des salariés ou des soldats. Quelques-uns ont rêvé de travailler librement dans un monde sans maîtres... Mais leur choix leur a été offert entre le servage et le crime.

Vigoureux et vaillants, ils ont choisi la bataille — le crime.

Ah ! ils ne seront pas de blêmes voyous, de vagues souteneurs, des réfractaires interlopes et sournois : ils seront les bandits dont la témérité vous déconcertera ; ils seront les anarchistes dont l'incessante activité ne vous laissera pas dormir en paix ; ils ne respecteront ni les cadavres putréfiés des hautes catins, ni le dévouement imbécile du salarié à l'argent de son maître. Ils ne respecteront rien !

*

Et ce sera en vain que l'on édictera contre eux les mesures les plus sévères, les pénalités les plus cruelles. Tant que le problème se posera comme il se pose, tant que les hommes n'auront à choisir qu'entre le vol et la soumission, il y en aura d'assez braves pour préférer à la passivité tous les risques de la rébellion.

Les bandits ne désarmeront pas, car il est impossible qu'ils désarment. Leurs actes constituent les effets de causes situées au-dessus de leurs personnalités. Ces causes ne disparaîtront que si l'ordre social se transforme.

Jusque-là, les réfractaires, anarchistes et bandits, resteront, quoi qu'on fasse, les champions de l'humaine volonté de vivre.

Que l'on essaie donc de leur appliquer la loi de Lynch, comme le conseille l'excellent M. La Jeunesse. Nous verrons bien si c'est une solution. Nous le verrons bientôt —car la violence cruelle des dominateurs n'a jamais réussi qu'à exaspérer les révoltés.

l'anarchie, N° 352, 4 janvier 1912.

EXPÉDIENTS

Un collaborateur de la *Dépêche* de Toulouse, M. Eugène Fournière, vient de commenter la prose de M. Ernest La Jeunesse, et l'article paru, ici même, qui y répondait. M. Eugène Fournière, analysant ma défense des «Bandits», écrit que «l'assassinat d'un garçon de recettes ou le viol d'une tombe» ne feront pas «cesser le régime coupable». Il ajoute que si, comme moi, ses sympathies vont à «celui qui lutte», il discerne entre celui qui lutte pour satisfaire sa faim, en loup, et «les opprimés et les exploités du capital qui s'unissent et s'instruisent pour acquérir une valeur de direction collective...».

C'est à peu près ce que l'on nous répond chaque fois que nous légitimons la rébellion du malfaiteur, ce réfractaire économique.

Et M. Eugène Fournière de s'exclamer en concluant :

«Et puis j'aurais trop peur que les loups fassent des petits... et qu'ils ne se mangent pas entre eux. J'aime mieux relire l'admirable *Entr'aide* de l'anarchiste-socialiste Kropotkine.»

*

Je comprends cela. J'aurais mieux aimé, moi aussi, au lieu d'écrire l'éloge des réfractaires implacables, au lieu de justifier contre une société basée sur le crime, le crime antisocial, au lieu d'en appeler à la rébellion violente, souvent cruelle et toujours douloureuse, j'aurais mieux aimé exposer le bien que je pense de l'*Entr'aide*. Mais non. Je ne trouve pas le temps d'en parler, car on se bat autour de moi. Je suis avec les loups — les loups qu'on chasse, qu'on affame, qu'on traque et qui mordent !

Et je suis avec les en-dehors et les bandits, justement parce que j'aime l'entr'aide ; et ces loups vivent en lisière de la société, précisément parce qu'aimant l'entr'aide, la vie libre, la libre collaboration des forces généreuses, ils détestent la chaîne, l'usine, le salariat. M. Eugène Fournière doit cependant le savoir : ce qui fait de nous, anarchistes, des réfractaires, ce n'est pas notre paresse, nos instincts cruels, ou nos rêves antisociaux. Aux hommes paresseux, cruels et brutaux, la société fournit les moyens d'utiliser leurs étranges aptitudes aux colonies — ou dans la métropole — sous divers uniformes. Ce qui fait de nous des réfractaires, c'est notre ferme volonté de n'être ni des maîtres, ni des esclaves ; c'est notre aspiration vers le travail libre qui nous fait refuser l'infâme tâche salariée ; c'est notre désir de fraternité vraie qui nous fait mépriser les conventions sociales hypocrites et trompeuses. Mais nous sommes des loups, surtout parce que, pensant comme pense peut-être M. Eugène Fournière qui est, lui, un honnête homme, nous voulons vivre selon notre pensée.

Nous ne nous illusionnons pas sur la portée sociale de nos révoltes. Seulement, nous restons logiques. A chaque obstacle rencontré, doit correspondre une méthode de lutte appropriée. Pour transformer le milieu social, nous n'avons confiance qu'en l'éducation rénovatrice des cerveaux. Pour nous faire respecter des maîtres arrogants, nous savons que la force seule est utile. Pour conquérir notre place parmi les vivants, pour ne point végéter jusqu'à la fin parmi les mornes asservis, nous savons que parfois la force est encore nécessaire.

Notre objectif est double. Nous avons répété maintes fois que l'attente du futur gâchait le présent. Eh bien, sans attendre plus, nous tenons à profiter de l'heure passagère. *Ensuite*, nous nous préoccupons de transformer le milieu social.

Vivre, présentement, qu'est-ce ? C'est, M. Eugène Fournière, pour l'anarchiste, travailler librement, aimer librement, pouvoir connaître chaque jour un peu plus

des merveilles de la vie ; être un homme, c'est-à-dire être sain, fort, bon ; travailler, penser, être artiste. Nous revendiquons, vous le voyez, toute la vie. Savez-vous ce que l'on nous offre ?

... Onze, douze ou treize heures de labeur par jour — pour obtenir la pitance quotidienne. Et quel labeur pour quelle pitance ! Labeur automatique, sous une direction autoritaire, dans des conditions humiliantes et malpropres. Moyennant quoi la vie nous est permise dans les grisailles des cités pauvres...

*

Alors, M. Eugène Fournière, il faut bien que nous choisissions : nous serons des asservis ou des réfractaires. Des loups, comme vous dites.

Permettez-moi d'être indiscret et de vous demander ce que vous choisiriez ?

En principe, nous nous prononçons toujours pour la révolte. Pourtant, selon les possibilités, nous sommes salariés ou bandits. Nous n'y pouvons pas grand-chose. Les deux choses nous sont aussi contraires, aussi désagréables l'une que l'autre. Nous ne voulons pas être des loups, vous ai-je dit, mais des hommes. Hélas !

Évidemment, que nous soyons ouvriers ou voleurs, nous ne transformerons pas, *de ce fait*, le milieu social. Que, groupés en syndicat, nous cherchions à améliorer les conditions de notre assujettissement, ou que, par l'audace, nous nous arrachions quelques avantages, l'effet social de nos gestes sera minime. Toutefois, individuellement nous en aurons retiré profit, ce qui est suffisant.

Pour transformer la société — s'il est possible — nous savons qu'il faut autre chose que des mouvements collectifs réformistes ou des actes de banditismes. Mais, pour faire ces autres choses, il faut vivre ; et pour vivre, être salarié ou bandit.

L'éducation individuelle, la vulgarisation des connaissances scientifiques, la diffusion de l'esprit critique et

et de l'esprit de révolte, voilà, à notre avis, les plus sûrs moyens de faire évoluer des individualités, et par là, de transformer la société. Nous n'avons jamais négligé de le préciser. Le salariat ou le banditisme ne sont pour nous que des expédients déplorables, dont nous sommes forcés d'user pour subsister et remplir notre tâche dans un monde abominable.

l'anarchie, N° 354, 18 janvier 1912.

ANARCHISTES ET MALFAITEURS

Pour la cent millième fois, la question nous est posée, sans ambages, par les policiers en quête de conspirations, par les journalistes en mal de copie, par les jugeurs, par les passants qui s'improvisent bourreaux.

Quelle doit être l'attitude des anarchistes envers les malfaiteurs ? Réservée, hostile, sympathique ?

Essayons d'y répondre.

*

Il y a malfaiteurs et malfaiteurs.

Il y a ceux qui vivent en marge des lois de la société parce qu'ils sont d'une nature différente de celle des bons citoyens. Et il y a les autres, ceux qui ne sont pas devenus — ou ne sont pas restés — des honnêtes gens. Tout bonnement parce que faibles ou poursuivis par la malchance.

Les premiers sont des inadaptés, des révoltés ou des tempéraments anarchistes.

Les seconds finissent souvent par se ranger et deviennent, sur le tard, indicateurs, marlous patentés, bistrots, boutiquiers.

... Celui-ci — cambrioleur — aurait fait, grâce à son tact sournois, à son adresse insinuante, à son flair de l'argent, un agent d'affaires habile, voire un homme de loi prompt à exécuter des missions délicates.

Il aurait crocheté des consciences avec une dextérité semblable à celle dont il faisait preuve en se jouant des serrures.

... Cet autre — assassin —, s'il n'avait été détourné du droit chemin par une aventure amoureuse, aurait fait

un parfait soldat, un de ces tueurs de choix qui émerveillent les colonisateurs. Ce souteneur pâle, n'était-ce une implacable déveine, serait sans doute un des meilleurs agents de M. Guichard... Ainsi de suite.

Le malfaiteur a une psychologie professionnelle, dont les fondements résident en certains instincts que la société sait fort bien employer. Les défauts de l'assassin ou du voleur, à peine modifiés, deviennent les qualités du juge, du soldat, du flic.

Seulement, dans la gâchis social, toutes les aptitudes ne trouvent pas à s'employer. Il y a des déchets ; et les habiles trouvent moyen de se tirer d'affaire sans rompre avec le Code. Mais quelques-uns échouent, par suite de circonstances accidentelles...

Quoiqu'il en soit, hors-la-loi, ils conservent des mentalités d'honnêtes gens. Ils sont rebelles à l'entr'aide, bassement intéressés, orgueilleux, sans audace, craintifs. Ce sont les «lâcheurs», les «donneurs», les pègres viles qui, mutuellement se trahissent, se mentent et se vendent. Peut-être serait-il plus exact de dire qu'ils restent à l'affût de l'occasion qui leur permettra de rentrer dans la catégorie sociale qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Ils fraudent — mais respectent la propriété. Ils passent de la correctionnelle aux assises — mais pensent que les magistrats sont indispensables. Ils souffrent dans les geôles — mais ne conçoivent rien de l'iniquité, ni de l'absurdité des geôles...

*

Mais d'autres voisinent avec eux, menant la même lutte, endurant la même souffrance, pour d'autres raisons. Ceux que leurs tempéraments indociles ont chassé des ateliers, — ou que leur ingéniosité, leur désir de mieux être, leur intelligence éveillée a brouillés avec la Loi, ou encore, ceux dont le caractère aventureux ne s'est pas accommodé de la vie monotone des salariés...

Ils sont hors-la-loi par vigueur instinctive, par dignité, par originalité. Ils sont hors-la-loi, parce que l'honnêteté est un cadre trop étroit pour leurs vies ; parce que leur désir de bonheur ne se satisfait pas dans la soumission.

Et ils auront beau vouloir, en des instants de défaillance, se ranger, prendre place parmi les innombrables bénéficiaires de la couardise — ils n'y réussiront point. Ils ne sont pas faits pour le commerce, ils répugnent au travail qui se monétise ; l'aventure conserve toujours pour eux d'invincibles attraits...

On les distingue des autres le plus souvent, à ce qu'ils ont de l'envergure dans la bataille comme dans le malheur. L'audace est leur fait, l'audace extrême, déconcertante, valeureuse...

Ce sont les Bandits.

Certes, ils demeurent loin de nous, loin de nos rêves et de nos vouloirs. Qu'importe après tout ! Le fait est qu'ils sont dans la pourriture sociale un ferment de désagrégation ; qu'ils sont «hors du troupeau», quelques individualités ardentes, que seuls ils osent comme nous proclamer leur vouloir-vivre, à tout prix !

Eh bien, ces malfaiteurs m'intéressent et j'ai pour eux autant de sympathie que de mépris pour les honnêtes gens ratés — ou «arrivés».

L'anarchiste, d'ailleurs, sera maintes fois leur congénère. Les mêmes périls courus dans le même but les rapprocheront fréquemment.

Réfractaire intellectuel et moral, il est logique en effet que l'anarchiste ne craigne pas de devenir, chaque fois que les circonstances lui sembleront favorables, un réfractaire économique.

l'anarchie, N° 356, 1er février 1912.

CÉSAR VIENT !

L'observateur peut prévoir la mort d'un malade ; il peut de même, concentrant son attention sur la vie sociale, prévoir un accroissement de liberté ou la venue d'un maître. Quand le besoin se fait sentir d'une initiative, il n'est pas hasardeux de dire qu'elle surgit. C'est procédant ainsi, que l'anarchiste, ayant examiné sans préventions, ni partialités, ni sectarisme, l'état d'esprit de la Démocratie française en ce moment, peut dire, sans trop de crainte de se tromper : César vient !

Si la place lui est faite, si les foules sont disposées à l'acclamer, les intrigants à le soutenir, les soudards à l'imposer, il se trouvera bien parmi les ambitieux un aventurier à poigne désireux d'accepter les plaisirs et les risques de la dictature.

En est-il ainsi ?

*

Le mécontentement est général ; à part quelques inébranlables médiocres, il n'est personne qui ose reprendre à son compte l'opinion restée fameuse du professeur Pangloss : tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Questionnez — si vous en avez le très grand courage — le bistrot d'en face, la boutiquière du coin, votre concierge et votre voisin l'employé. Ils vous diront que rien ne va plus, que les députés (pour lesquels ça ne les empêche pas de voter) sont des fumistes, que des changements radicaux s'imposent. Ils achèveront, c'est vrai, en ajoutant qu'après tout, qu'il en soit ainsi ou autrement, ça leur est bien égal ; mais deux indices sur la mentalité générale vous seront acquis :

Tout le monde est mécontent.

Néanmoins, tout le monde se désintéresse de la vie sociale. Ce n'est pas éminemment logique, dira-t-on ; mais allez demander de la logique aux bonnes gens !

En vain, des minorités d'illusionnés et de charlatans s'efforcent d'entraîner les foules vers la conquête de problématiques avantages. Ils sont les seuls qu'elle écoute ; et pourtant elle ne les suit qu'à demi. Et les partis politiques n'ont que peu d'adhérents en dehors des périodes électorales ; et toute la bataille autour de leurs programmes se réduit à des disputes autour des bureaux de tabacs et des sièges de fonctionnaires.

Une chose pourrait passionner ce peuple : la religiosité. Mais quoiqu'elle soit profondément ancrée dans les cerveaux, elle cède le plus souvent devant le bon sens pratique qui commande au petit rentier de sauvegarder ses économies, au boutiquier de vendre ses denrées, à l'employé de ne pas perdre sa place.

Veulerie, résignation, mécontentement et je-m'enfichisme, voilà les caractères psychologiques essentiels de la foule.

Habituée aux soufflets, habituée à être commandée, exploitée, battue, cette foule non seulement ne songe pas à la possibilité de vivre mieux, sans maîtres — leurs titres importent peu — une vénération proportionnelle à leur force.

Que demain se promène dans Paris, entouré d'un état-major chamarré, suivi de soldats ivres, un Maître véritable, violent, brutal, sans scrupules, et l'on verra les esclaves enthousiasmés le saluer d'acclamations frénétiques.

Tous les mouvements sociaux — grèves, conflits, campagnes des groupements politiques — démontrent à l'évidence que l'on a besoin de chefs, de meneurs, de maîtres. Personne d'ailleurs, excepté nous, ne parle de les supprimer ; les plus révolutionnaires veulent tout au plus en changer.

«Se commander soi-même !» est la chose invraisemblable. — Un roi ! demandent des jeunes gens poudrés, snobs à particules et dialecticiens matois. Une dictature prolétarienne! exigent les théoriciens d'extrême gauche. Un État puissant, équitable et rationnel, disent les socialistes.

L'anarchiste traduit :

«Donnez-nous un nouveau maître !» Et il ajoute :

«Vous l'aurez sans doute. Tant pis pour vous.»

Les résutats de l'observation portant sur les faits généraux sont tels. Portant sur des cas particuliers, ils sont les mêmes, avec cette différence que l'on obtient des précisions.

Un exemple : les progrès de l'anti-parlementarisme. Le fait est symptomatique. Depuis quelques années le régime parlementaire s'est discrédité de plus en plus, irrésistiblement. De plus en plus sont nombreux les blasés qui considèrent — et ne se gênent pas pour le dire — les discoureurs du Palais Bourbon comme des pitres adroits. — Jaurès a prononcé un grand discours et le ministre Untel a promis des réformes... On sourit. Ces quinze-mille ont du toupet !

Syndicalistes, socialistes-révolutionnaires, ligueurs royalistes, républicains nationalistes se rencontrent d'accord, quand il s'agit d'attaquer le pourrissoir parlementaire. C'est à noter. Ces minorités ambitieuses et remuantes, n'attendent rien du Suffrage Universel naguère offert aux populations éblouies en unique panacée. Elles manifestent hautement leur dégoût, leur mépris, leur haine de l'institution. Et Gustave Téry, Henry Maret, Rochefort, Léon Daudet, Maurras sont aussi catégoriques, aussi violents que les leaders de la C.G.T. Cependant ce sont tous des partisans de l'autorité. Quelle autorité peuvent-ils donc vouloir ? Le gouvernement de la Loi, écarté, il ne reste plus que l'autorité formelle et moins équivoque des dictateurs.

Les dictateurs sont au-dessus des lois. Ils s'affirment audacieusement, par la force, dans le sang. Ils séduisent les éléments non complètement dégénérés qui constituent

dans les sociétés les minorités agissantes, par leur crânerie. Ils séduisent la «canaille» du faubourg qui aime les exploits. Ils attirent les aventuriers, les joueurs, les jouisseurs, les risque-tout, les dilettantes de la lutte sociale.

J'écrivais après la grève des cheminots, où le falot Briand s'essaya à jouer ce rôle : On demande un dictateur.

Rien n'est changé depuis, et ce n'est pas en quelques mois que la situation morale d'un pays peut changer. Ce que les esclaves, trop avachis pour se l'avouer à eux-mêmes, n'osent dire ; et ce que n'osent dire des intrigants intéressés, nous pouvons, nous, le formuler tout haut : la cohue attend un maître, qui lui prouve qu'il est le maître. Ce n'est pas vers la liberté des utopistes qu'elle se dirige. C'est vers des chaînes plus lourdes.

Peut-être s'apercevra-t-elle un jour, quand la gouvernera un Sabreur dément, qu'il n'y a rien à gagner à changer de maîtres. Peut-être... Mais des hérédités et des sentiments la gouvernent, non la raison ; et ce sont des hérédités, des sentiments de plèbes enchaînées.

Donc César vient !

A notre tour de dire : «Voilà qui nous indiffère». Nous constatons que les foules l'attendent et ne peuvent vivre sans lui ; mais nous savons pouvoir, et nous ne voulons pas le subir.

Pour cette raison, nous ne nous solidarisons avec aucun de ces groupes de révolutionnaires, parmi lesquels, au lendemain d'un coup de force improbable, se recruteraient les pires réacteurs. Des nôtres ont pu, à une époque où la pensée anarchiste était encore imprécise, se laisser influencer par des rétheurs et servir la République contre le péril réactionnaire et clérical. Le résultat de leurs efforts est aujourd'hui visible. Nos camarades qui, pendant l'affaire Dreyfus, défendirent l'Innocent ont servi plutôt la cause des Clemenceau et des Briand que la leur. Nous voyons plus clair, heureusement. Nous ne marcherons plus pour personne. Nous ne bataillerons plus pour aucune modification de gouvernement ou de politique ;

nous luttons pour nous-mêmes, pour vivre en indépendance, malgré les dictatures.

Cette bataille-là, les anarchistes irréductibles la continueront sans répit, aussi bien contre la cravache d'un César, que contre la sournoiserie des législations parlementaires. Et par l'exemple de nos révoltes, par notre propagande critique et éducative, nous resterons seuls capables d'opposer aux maîtres des ennemis sérieux et tenaces.

l'anarchie, N° 328, 20 juillet 1911.

EN ATTENDANT LE DICTATEUR

Dictateur !...

Le mot est dans l'air, comme on dit. Depuis qu'à la Chambre soixante-quinze socialistes l'ont crié à s'époumoner, le mot a fait son chemin ; et des gens simples se sont souvenus que, officiellement du moins, la France était encore République et non stadhoudérat, Briand ministre et non point consul. Alors, ils se sont dit : ça ne tardera pas. Ils ont peut-être raison. Mais le venue de l'aventurier qu'on attend ne changerait guère plus, en notre belle patrie, que la République n'a fait chez les Portugais d'importantes transformations...

Les maîtres ne sont pas assez insolents. Les flics, les soldats et la poigne de Briand ne suffisent pas à tranquilliser la pleutrerie bourgeoise. Et comme ils n'osent jamais aller jusqu'au bout, même dans la peur, ils ne désirent pas le Roi. Ils ne veulent pas donner le pouvoir, étant trop pusillanimes pour cela ; mais ils désirent, pour leurs coffres-forts, pour leurs bedaines, pour le bon sommeil de tous les soirs, qu'un homme vienne moins timide qu'eux, et leur prenne et leur vole le pouvoir. D'ailleurs ils comprennent bien, «nos maîtres», que la force est le seul droit primordial — et le seul titre de propriété qui vaille.

Depuis longtemps déjà les classes sociales n'avaient offert un si lamentable spectacle. — C'est au point que l'on en arrive à se demander si la démocratie n'atteint pas, en ce moment, son apogée ! — Pour affoler cette bourgeoisie que des romanciers professeurs d'énergie ont voulu nous dépeindre énergique et combative ; pour affoler et réduire au pire désarroi la classe que M. Gustave Le Bon (le distingué psychologue) appelle *l'élite*, il suffit de deux

éditions spéciales de la *Guerre Sociale* et d'un meeting, tapageur à souhait, au manège Saint-Paul. Les Rothschild, les Pereire et leurs ingénieurs, grands bourgeois dont le passé est sinistrement beau comme celui de bêtes de proie victorieuses, savent pourtant ce que valent leurs salariés. Est-il possible qu'ils ignorent la profonde, l'indécrottable couardise de ces cheminots qui font leur richesse ? Est-il possible qu'ils aient oublié que ces foules sont croyantes, patriotes, honnêtes — humbles devant l'insolent, prêtes à se prosterner devant la Force brutale du poing, ou la Force perfide de l'Argent.

Les bourgeois doivent savoir cela — puisque leur existence n'est assurée que par cela... Puis, on a peine à croire qu'ils aient la mémoire assez courte pour avoir oublié le «Triomphe» des Postiers. Vingt révocations déterminèrent leur élan et leur «admirable victoire» (style «Humanité», «Guerre Sociale» et Cie). Quatre cents révocations les firent rentrer tête basse sous les ordres de M. Symian.

Et la grève générale après les fusillades de Draveil-Vigneux, M. Briand et ses acolytes l'auraient-ils oubliée ?

Non, non, ils s'en souviennent. Mais ils ont oublié la grande lâcheté prolétarienne. De ces heures où la faiblesse et l'impuissance du syndicalisme — et de toute la classe ouvrière — apparurent en pleine lumière, les bourgeois ont gardé nette souvenance — mais tout autrement. Ils se les remémorent comme des heures de transes et de peur affolante.

Au 1er mai 1906, le bluff énorme de la C.G.T. les fit préparer leurs malles... Depuis lors ils n'ont pas cessé d'avoir peur horriblement. Au lendemain de la fameuse manifestation du 13 octobre 1909, Paris était presque en état de siège. Ce 1er mai récent, vingt mille soldats attendaient au Bois de Boulogne les syndiqués que la peur retenait chez eux. Pour interdire leur cortège, Briand n'avait dû puiser l'audace de son arrogance que dans la peur. Ils ont tremblé devant les cheminots, comme ils tremblent devant une poignée de camelots du roi, jusqu'à faire garder l'Élysée militairement.

Je me souviens d'une nuit où la peur vile les tenait au ventre bien plus qu'un homme qu'ils allaient égorger sous les murs d'une prison. Pour guillotiner Liabeuf, ils remplirent tout un quartier de soldats...

Nos maîtres ont un maître : la Peur. Et jamais celui-ci ne fut plus puissant et jamais aussi aveuglément servi.

Il n'est pas de terme exagéré pour qualifier cette bourgeoisie avachie par quarante ans de paix à l'extérieur, quarante ans de tripotages, de corruptions, d'affaires louches et de sales combinaisons d'argent, tantôt juives ou maçonniques.

Pourrie, décomposée, déliquescente, termes dont on se sert pour décrire les charognes, voilà les mots justes qui dépeignent synthétiquement la Bourgeoisie française d'aujourd'hui. Et nulle part la pourriture ne s'étale mieux qu'au centre même de sa vitalité — la Bourse et le Parlement.

On comprend qu'elle mette ses espoirs secrets en un dictateur. A la veille du 2 Décembre, la bourgeoisie était moins bas. A la veille du 18 Brumaire, la république avait plus de vigueur. Mais pour des coups d'État il faut des Bonaparte. Or, les riches sont trop dégénérés pour en produire. De nos jours, les aventuriers sortent du prolétariat.

Et encore, le piètre Briand est-il loin d'avoir la prestance d'un dictateur...

*

En face de cette bourgeoisie décrépite, des théoriciens dressent la classe ouvrière, qui peut, selon G. Sorel[1], rendre

1. Georges Sorel (1847-1922) sociologue et philosophe. Attiré par la pensée marxiste dès 1892 et proudhonien précoce, il essaya de faire naître une œuvre synthétique à partir d'un matérialisme historique revisité par l'intuitionnisme bergsonien, donnant à l'œuvre syndicale une portée mythique, et voyant dans l'imagerie des révoltes ouvrières un élan moral propre à transcender cette classe. C'est la théorie du «mythe» de la grève générale qu'il élabore dans *Réflexions sur la violence*, en 1906. Mais, témoin lucide de l'échec de la C.G.T., il va lentement se rapprocher des milieux monarchistes d'Action Française dans les années 1910. Le Cercle Proudhon, animé par des maurassiens, matérialisa le revirement politique de Sorel. On ne doit pas cependant négliger, chez ce penseur paradoxal, l'engouement qu'il montra, dès 1917, envers la révolution russe et la personne même de Lénine.

à la vieille société un regain de vie ; qui doit selon des syndicalistes moins intelligents et plus officiels, rebâtir une cité nouvelle — qui sera d'harmonie, de justice et de beauté.

Mais la vie sociale, quotidiennement, nous apporte des preuves du contraire si évidentes qu'il faut être ou fanatisé par sa foi ou ébloui par la beauté de sa théorie pour croire à la force transformatrice du prolétariat.

De ce prolétariat que l'anthropologie nous démontre en tous points inférieur encore à la Bourgeoisie.

Grèves sur grèves, petites et grandes, proclamées d'abord retentissantes victoires, deviennent pratiquement, réellement, défaites écœurantes. Ce n'est qu'à force de bluff, de toupet et de braillements, que le syndicalisme reste menaçant. Mais sa puissance lui est conférée exclusivement par la peur de ses ennemis.

Il n'est pas même organisé. Les batailles, pendant lesquelles le patronat croit voir surgir madame la Révolution expropriatrice, le prolétariat les livre sans ordre ni méthode, sans grand espoir de vaincre — car il se sent lâche. Un secrétaire du comité de Grève des Cheminots a qualifié le récent mouvement d'«aventure»*. Ne peut-on pas en dire autant de la plupart des efforts de la C.G.T., cette année ?

Comment appeler autrement l'échec du 1er Mai ! La campagne sans écho, contre les Retraites Ouvrières ? La campagne aussi terne que possible contre le renchérissement des vivres ? — Ceci pour ne pas remonter à plus de six mois en arrière. De défaite en défaite, vers quel désastre vont-ils ?

C'est que l'armée syndicaliste est une bien pauvre armée, dont les soldats ne savent pas où ils vont, ont peur de trop vouloir, et ignorent même la portée des gestes qu'ils font. Armée de malheureux bernés depuis des siècles, bernés et roulés de père en fils par une classe possédante à laquelle ils sont pourtant arrivés à faire peur —

* Article de Communay, dans *Terre Libre*. (NdA)

et trompés, joués, ainsi que des enfants naïfs par leurs propres chefs...

Car, remarque à ne pas négliger, derrière tout mouvement ouvrier, ce que l'on découvre au premier examen, c'est une rivalité de bergers.

Dans la C.G.T., quand une grève est organisée par les réformistes, les révolutionnaires marchent à peine — et le contraire arrive aussi régulièrement. Quand le comité de la rue Grange-aux-Belles dirige un mouvement le parti socialiste semble l'ignorer. En revanche, lorsque les unifiés sont de la partie, la C.G.T. se désintéresse — ce qui arriva aux cheminots.

A notre avis, meneurs unifiés, meneurs syndicalistes, révolutionnaires ou non, se valent. Renaudel, Thomas, Niel, Pataud, je les mets irrespectueusement dans le même panier. Pourtant il faut être juste : les ambitieux permanents de la C.G.T., quelque intéressés et mégalomanes qu'ils puissent être, sont loin d'égaler en basse gredinerie les Rouanet du parti socialiste unifié (Section française de l'Internationale ouvrière...).

Au lendemain d'une grève qu'ils ont conduite selon les règles classiques de leur stratégie, vers la plus piteuse des déroutes, il est d'actualité d'en causer. Ah ! les vaillants anticapitalistes ! les beaux représentants du proplétariat, les défenseurs intransigeants des miséreux et des vaincus !

— Enthousiaste Jean Colly, avant de tendre ton poing au «renégat», t'es-tu bien rendu compte de ce que valent les frères en socialisme qui t'environnent au Parlement ? Lis ces lignes cinglantes plus que tous les coups de cravache de Clemenceau, que leur adresse dans *L'Œuvre* le pamphlétaire Urbain Gohier[1], et vois si leur intégrité de

1. Urbain Gohier, né Dégoulet (1862-1951), avocat et journaliste. Il fut, aux côtés de Zola et Bernard Lazare, dans *L'Aurore*, un fervent défenseur de Dreyfus. Ses positions antimilitaristes, qui lui valurent plus d'un an de prison, et son refus de cautionner le parlementarisme socialiste en firent un des plus ambigus compagnons de route de l'anarchisme. Mais le pamphlet qu'il écrivit contre Jaurès en 1905, *L'Ascète au beurre*, allait le conduire à une vertigineuse dérive droitière. Renouant avec l'antisémitisme de Drumont et de Rochefort, il devient alors un des plus chauvins et xénophobes pamphlétaires du siècle, rabâchant, de 1910 à 1940, ses prophéties quant au «péril jaune, juif et bolchevique».

socialistes vaut mieux que l'impudence de Briand.

«Comment le parti socialiste repousse la confraternité de la presse bourgeoise !

Mais les plus riches journaux de France ont pour collaborateurs grassement appointés les chefs socialistes.

Le «Figaro» a pour collaborateur politique et pour agent d'affaires financières le camarade Turot élu socialiste unifié du XVIII[e] arrondissement de Paris. Quand les journaux subventionnés par Abdul-Hamid envoyaient des correspondants à Constantinople pour défendre le Sultan rouge, c'étaient des élus socialistes unifiés...

Le camarade Jaurès est le collaborateur très appointé de la «Dépêche de Toulouse», organe radical et bourgeois, en même temps que du «Berliner Tageblatt», organe des gros spéculateurs prussiens.

Le camarade Albert Thomas, député de Paris, travaille dans les feuilles financières à toutes les saletés de la Bourse.

Il est très imprudent de la part des chefs socialistes français de critiquer la presse «bourgeoise» parce qu'ils sont eux-mêmes les bourgeois les plus repus de la bourgeoisie ; — parce que leur journal, sans lecteurs, sans publicité, sans ressources avouables, a été créé par les capitaux de riches bourgeois, logé richement par le préfet de Police, richement entretenu par le tripot de Monaco, par les fonds secrets du gouvernement bourgeois sous Waldeck-Rousseau et Combes ; — parce qu'on y vend aux bourgeois des décorations et l'investiture (Dreyfus dans la Lozère) du Parti aux élections législatives ; — parce qu'on y sollicite et qu'on y extorque les fonds des grandes sociétés et les grâces fructueuses du gouvernement (affaires du Gaz, des Brasseries parisiennes, de la Chartreuse ; affaires Humbert Lysis ; chantages sur les banques parisiennes au consortium des banques de province, trésorerie générale du camarade de Pressensé, consulats généraux des camarades Bertrand et Deville, directions de prisons et de théâtres officiels ; faveurs du Sultan Abdul-Hamid, du Crédit Foncier et de l'industrie métallurgique à la famille Jaurès. Il y faudrait un volume.»

Les révolutionnaires ? Ceux-là sont honnêtes, sincères et convaincus. On pourrait, les ayant comparés à la bourgeoisie, aux foules ouvrières et à leurs meneurs, ne point tarir d'éloges en ce qui les concerne... s'ils n'étaient si odieusement verbeux et si faciles à rouler.

Que font-ils, en attendant le dictateur — qui viendra certainement avant le Grand Soir —, le dictateur nécessité

par la lâcheté d'en haut, la veulerie d'en bas, la corruption de partout ?

Ils menacent, tempêtent, gesticulent, cependant que sous leurs yeux se jouent les plus immondes comédies. Ils mènent campagne contre Biribi, au moyen de meetings où pérore M. Bonzon et d'images d'Épinal. En vérité, il n'y a rien de plus pressé à faire, n'est-ce pas ? Et il n'est point de meilleure arme contre le gouvernement de l'arbitraire maximum que l'image bariolée et le verbe creux ?

Parlementaires unifiés, journalistes guerre-socialeux et francs-maçons divers tirent les fils qui font danser sur les tribunes des salles de réunion nos pantins révolutionnaires. Le .˙. de Pressensé s'exhibe dans leurs meetings et ils l'applaudissent. La *Guerre Sociale* doucereusement lâche petit à petit son antiparlementarisme farouche et trouve aux députés des mérites inconnus jusqu'à ce jour... Parce que Colly aurait giflé Briand, n'était-ce les huissiers !

Il faut un dictateur. Il leur faut à tous un aventurier sans scrupules et sans foi qui les domine de toute la hauteur de son arrogance cynique. Ils méritent ces bourgeois qu'un homme vienne qui viole leurs lois, leurs droits, leurs convictions ; ils méritent ces ouvriers qu'un renégat survienne qui les écrase sous des lois de fer ; ils méritent ces phraseurs de la Révolution qu'un despote improvisé leur arrache même la liberté de faire des mots.

Ils le méritent puisqu'ils le nécessitent. On demande un Bandit de la Loi assez audacieux pour proclamer tout haut son mépris des lois !

*

Qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas, peu nous chaut. Nous sommes en-dehors.

Nous constatons qu'il devrait venir, qu'il est logique. Peut-être le préférerions-nous à l'hypocrisie d'une république dont la dictature anonyme nous pèse autant que celle d'un empire. Nous disons : « Tous les gouvernements

se valent, et les anarchistes n'en veulent aucun » et nous n'en démordrons point.

Toute la différence entre eux — les foules — et nous est là : ils ne peuvent pas vivre sans maître, nous n'en avons pas besoin. Et nous ne voulons pas que leur inconscience, leur faiblesse et leur peur, nous en imposent. Les esclaves qui font les maîtres sont pour nous haïssables autant que les maîtres qui maintiennent l'esclavage. Un dictateur ne nous effraie pas — car nous savons que la République est un mot dépourvu de sens. Si, peut-être aurions-nous une raison de préférer la dictature : nous saurions où frapper.

Car notre route est bien définie. Sous tous les régimes, aussi intransigeants nous serons les éternels semeurs de révolte. Nous ne négligerons jamais une occasion de faire un geste, de jeter une parole. Dans notre tâche de critique, d'éducation, nous persévérerons quoiqu'on fasse. Les suppôts des dictateurs, les électeurs des ministères républicains, les gens du roi, et les enrégimentés de la C.G.T. nous trouveront toujours sur leur chemin. Et à toutes les heures nous serons là, pour leur faire sentir par notre indépendance obstinée l'ignominie de se donner des maîtres, l'ignominie de les subir.

l'anarchie, N° 293, 17 novembre 1910.

ANNEXE

ARTICLES PARUS DANS *LE COMMUNISTE* (1908)

L'EXPÉRIENCE COMMUNISTE

Gassy Marin, dans le dernier numéro, nous annonçait la dissolution de la Colonie[1].

Des gens ont souri, ironisant : l'expérience est terminée, concluante...

C'est un peu l'impression, je crois, de quelques-uns d'entre nous, qu'a légèrement découragés la non-réussite de cette tentative de communisme expérimental, et qui semblent croire les «expériences» de ce genre désormais toutes irrémédiablement condamnées. Et c'est, je l'avoue, un peu vrai, quoique en matière d'action anarchiste je crois qu'il n'y ait rien qui ne profitât finalement à la cause.

C'est en effet une tentative bien téméraire, bien empreinte de généreuse folie et d'illusions que celle d'essayer de créer dans cette société d'oppression et d'insanité un milieu, quelque petit qu'il fût, où régnât l'esprit large et pur du communisme. Il est tout aussi fou de vouloir tirer de notre société quelques individus suffisamment affranchis des tares ancestrales et sociales pour pouvoir constituer ce noyau d'hommes libres, que doit être une colonie communiste. Et c'est vraiment d'un singulier orgueil que nous croire, nous-mêmes plus ou moins tarés, plus ou moins névrosés, capables de créer un milieu d'harmonie durable.

Non. Jetée en ennemie dans la société, basée sur des principes tout à fait contraires à ceux qui la régissent,

1. Il s'agit d'une colonie libertaire, fondée par Gassy Marin et Jeanne Martin en 1907, et nommée «L'Expérience». Comme tant d'autres «milieux libres» qui virent le jour, en France et en Belgique, à cette époque, elle n'eut que peu de durée, aussitôt envahie, d'après son fondateur, par «les paresseux, les autoritaires et les estampeurs».

constituée forcément d'éléments très imparfaits et dénuée de ressources, une colonie communiste ne peut pas subsister.

Peut-être les colonies agricoles, pareilles à celles des tolstoïens d'Amérique, offrant des conditions de vie plus naturelles et plus logiques, délivrées du voisinage enfiévré des grandes villes pourraient-elles réaliser plus approximativement et plus durablement la vie anarchiste. Encore faudrait-il que les individus la composant soient étroitement liés par des affinités intellectuelles et que leur nombre restreint leur permît d'être avant tout *groupe d'amis*.

Plus que jamais cependant j'admire les colonies communistes, les trouve utiles et nécessaires, leur œuvre féconde et belle.

Elles sont nécessaires, d'abord, car quoique toujours forcément très rudimentaires, elles permettent aux militants de se reposer, de temps en temps, en une vie de saine camaraderie (il serait peut-être plus juste de dire de misère en camaraderie...). Propices aux réunions, aux visites, elles facilitent la propagande, deviennent vite des centres d'action.

Surtout elles ont le mérite de montrer l'anarchisme sous un jour nouveau, peu connu de la foule, qui n'en entend parler que lors des attentats terroristes, et qui finit par se l'imaginer spectre rouge de haine et de sang ; elles lui montrent l'anarchie sous une lumière plus vraie, en son idéal de paix, d'harmonie, de labeur tranquille.

Enfin je les aime parce qu'elles sont de la propagande par le fait, des actes. Parce que comme les idées et choses nouvelles vingt fois tombées et vingt fois rebâties, elles finiront par vaincre et seront, un jour qu'il nous appartient de rapprocher, les premières cellules de la nouvelle société.

*

En défi à tout et à tous, il faut semer dans la société pourrie des groupes et des colonies communistes qui montrent à tous, naissante et déjà volontaire, l'Humanité affranchie.

Leur vie, certes, sera éphémère, mais leur œuvre, une fois faite, restera. Elles sont comme les pierres infimes, insignifiantes en apparence et cependant nécessaires, dont on bâtit les plus magnifiques monuments.

Non, camarades, l'expérience n'est pas terminée, n'est pas concluante. Mais soyez tranquilles, l'avenir conclura dans la joie sereine du triomphe.

Le Communiste, N° 11, 18 avril 1908.

LES ILLÉGAUX

La condamnation d'Armand pour faux monnayage, à Paris, a remis sur le tapis la vieille question des illégaux.

Je ne connais pas Armand, ni le détail de son affaire. Aussi sans autrement m'intéresser à sa personnalité, envers laquelle je n'éprouve que le sentiment de fraternité qui lie entre eux tous les militants de l'idée, poserai-je simplement la question de principe.

Quelle doit être notre attitude envers les illégaux (dans le sens économique du mot, c'est-à-dire les personnes vivant d'un travail illicite) et plus particulièrement envers les camarades de cette catégorie ?

La réponse me semble si claire que, si je n'avais entendu à ce sujet — et même dans nos milieux — de nombreuses discussions, l'idée d'écrire cet articulet ne me serait jamais venue.

Nous approuvons et admirons l'antimilitariste qui, soit par la désertion, soit par quelque autre procédé refuse de servir la patrie des maîtres et se met par là en lutte ouverte contre la société dont il viole une loi : celle du service militaire, autrement dit de la servitude due à l'État.

Comment après cela pouvons-nous désavouer cet autre camarade dont le tempérament se plie aussi peu au régime de l'atelier que celui de l'antimilitariste au régime de la caserne, et qui, par quelque procédé *illégal*, se met en rébellion contre la loi d'esclavage du travail ?

Toute révolte est par essence anarchiste. Et nous devons être solidaires du réfractaire économique (quand il est conscient bien entendu), au même titre que du réfractaire politique, antimilitariste ou propagandiste.

Tous les révoltés, par leurs actes, sont des nôtres. L'anarchisme est un principe de lutte, il a besoin de combattants et non de serviteurs, comme le socialisme étatiste, machine aux rouages compliqués, qui n'a plus qu'à se laisser végéter pour vivre bourgeoisement !

Mais il me paraît bon de tracer une limite. J'ai dit plus haut *réfractaire économique conscient*, car si les Duval et les Pini, qui cambriolèrent parce que ne pouvant se soumettre à l'oppression patronale, sont bien des nôtres, il n'en est pas de même de beaucoup de prétendus anarchistes, que les diverses cours criminelles ont vu défiler ces dernières années. Très souvent le vol n'est qu'un acte de lâcheté et de faiblesse, car celui qui le commet n'a d'autre but que de fuir le travail, en éludant d'autre part les difficultés de la lutte sociale. Devant le jury, plutôt que d'être ordinaires criminels de droit commun, le cambrioleur ou le faux-monnayeur se déclarent «anarchistes», dans l'espoir d'être intéressants et de paraître les martyrs d'une cause qu'ils ignorent. Au juge qui les condamne, ils ne trouvent à répondre que le traditionnel et un peu banal «vive l'anarchie !». Mais si ce cri, dans d'autres bouches, a pris des sonorités puissantes, il n'est là qu'un bien mince titre à notre solidarité.

Ces malheureux, de notre part, ne méritent ni sympathie, ni antipathie. Ils ne sont pas des révoltés, ils sont des fuyards. Ils ont fui la mêlée sociale — maladroitement. Plus malins, plus audacieux ou plus chançards, ils seraient «arrivés» et devenus banquiers, fonctionnaires ou commerçants — honnêtes gens, en un mot —, auraient légiféré contre nous tels de vulgaires Clemenceau, et auraient sans hésitation envoyé au bagne leurs frères malchanceux. De semblables naufrages dénotent tant de faiblesse et d'impuissance qu'ils ne peuvent susciter que de la pitié.

D'eux, au militant qui vole par *révolte*, la distance est aussi grande que du terroriste révolutionnaire à l'assassin qui, sur une route noire, égorge un berger pour lui voler dix sous. L'un est un révolté par conscience, l'autre un

réfractaire par impuissance ou par guigne. L'acte du premier est un acte de révolte, l'acte du second est un acte de brute trop bête pour imaginer mieux.

Être solidaire des réfractaires économiques ne signifie pas non plus prôner le vol ou l'ériger en tactique. Loin de là. Ce moyen a tant d'inconvénients que le prôner serait de la folie. Il est *admissible*, rien de plus. Et le constater, c'est simplement agir en anarchiste qui ne craint pas qu'on entende ce qu'il dit et a le courage d'aller jusqu'au bout de son raisonnement.

Admissible — rien de plus. Car l'anarchiste, s'il n'a cure de la légalité et de l'honnêteté bourgeoise, doit viser avant tout à se conserver le plus longtemps à l'action et à réaliser en maximum sur lui-même la vie qu'il désire. Son œuvre, plutôt que d'apparaître néfaste et destructrice, doit être une œuvre de vie, un long apostolat de labeur obstiné, de bonté, d'amour. Il doit vivre, pour être dans l'ambiance, l'homme nouveau, l'homme de la société future, bon, fraternel, aimant. Ainsi quand il aura passé, il laissera derrière lui un sillon de sympathie et d'étonnement qui fera plus pour la propagande que n'aurait pu faire toute une vie de luttes mesquines et ténébreuses.

Mais pour œuvrer à son œuvre de vie et pour se conserver, *tous* les moyens lui sont bons. Car pour arriver aux sommets de clarté, la route est souvent bien obscure !

Le Communiste, N° 14, 20 juin 1908.

ARTICLES PARUS DANS *LE RÉVOLTÉ* (1908-1909)

DES SPORTS

Les sports deviennent une obsession. Les kiosques sont inondés de journaux sportifs : *L'Auto, Le Vélo, Le Sportsman, Paris-Sport, Sport-Élevage, Tous les Sports*, etc. etc... Chaque jour en voit naître de nouveaux — et les vieux ne meurent pas ! — La littérature sportive est presque devenue... un sport !

Et pas que la littérature. Je vous défie de faire cinq pas dans la rue sans rencontrer un jeune homme en casquette et en vareuse blanche — uniforme de celui qui fait du vélo — ou un chauffeur, ou un monsieur très bien lisant une des feuilles ci-dessus énumérées.

Ceux qui régissent notre société — les riches et les gouvernants — encouragent aujourd'hui les sports, destinés à achever sur les jeunes gens l'œuvre d'abrutissement commencée par l'école. En France le gouvernement subsidie les sociétés de gymnastique ; ici, les locaux des écoles leur sont accordés. Je ne parlerai pas des groupes sportifs fondés dans les casernes, les athénées et même les administrations.

Car le petit jeune homme qui aujourd'hui fait du vélo ou du foot-ball se déshabitue de penser ou ne pense plus que dans un certain ordre d'idées. Vous ne lui ferez pas lire un journal autre que le sien. Il ne connaît d'autres célébrités contemporaines que les coureurs et les boxeurs en renom ; ne rêve que courses, championnats, gain de coupes ou de ceintures, et s'il esquisse en imagination quelques songes aventureux, ce ne sont que fabuleuses courses de vitesse, vertiges des triomphes remportés au circuit des Ardennes, de Dieppe ou de X.

C'est du reste le résultat de toute une éducation. Dès dix ans on lui parle des victoires de Van Houwaert et de Petit-Breton. Plus tard on l'enrôle dans la «gymnastique post-scolaire» et on le fait parader en d'enthousiasmantes fêtes publiques. A l'occasion de la fête de son bon papa on s'empresse de lui acheter une bécane. Il participe à des concours, s'affilie à la *Pédale*, et le voilà enrôlé parmi les porteurs de la casquette et de la vareuse blanche. Les bourgeois, pour ceux-là, peuvent être tranquilles ; il n'étudiera pas, ne deviendra pas un militant et ne fera jamais un révolté. Un abruti de plus — une heure de plus dont leur domination se trouve prolongée.

De là résultent des générations de brutes ; saines assurément, bien carrées d'épaules, douées de parfaits biceps et d'excellents jarrets — mais brutes !

Que les exercices physiques soient nécessaires pour assurer le bon fonctionnement de l'organisme humain, c'est indiscutable. La vie, en effet ne se conçoit pas sans mouvement, sans effort continuel, sans transformation constante d'énergie. Mais c'est au sein même de la nature, c'est sous la direction parfois insoupçonnée des grandes lois naturelles d'équilibre et d'harmonie, que s'opère cette activité prodigieuse qui englobe le monde inorganique aussi bien que l'universalité des êtres organisés.

Le labeur de production et d'édification qui est notamment l'apanage de l'espèce humaine, en outre qu'il entre dans le domaine du naturel, constitue la plus noble, la plus puissante, la plus agréable des gymnastiques.

Il faut que l'artificiel se soit bien profondément supplanté au naturel pour que le travail, récréatif dans son essence, soit devenu une insupportable corvée d'enfer, sans espoir et sans poésie, que chacun fait et exècre.

Force est donc aux individus de demander à des exercices spéciaux la jouissance physique que le labeur anormal et monstrueux, imposé par la société, est incapable de leur donner.

Ainsi envisagés, les sports apparaissent salutaires et bienfaisants. Pratiqués avec intelligence, sans excès ni

folie, ils sont la réaction nécessaire à l'équilibre de nos corps éreintés, abîmés par le travail malsain et abrutissant.

Mais il faudrait comprendre que, si être doué de bons muscles est fort bien, pour que l'homme soit vraiment digne de ce nom il faut aussi qu'une gymnastique intellectuelle appropriée lui fasse une mentalité correspondant avec son développement corporel.

Le Révolté, N° 18, 5 septembre 1908.

ANARCHISTES-BANDITS

Les quotidiens, la semaine dernière, ont relaté avec maints détails un tragique incident de la lutte sociale. Dans la banlieue de Londres (à Tottingham), deux de nos camarades russes assaillent le comptable d'une usine et, poursuivis par la foule et les policemen, soutiennent contre eux une lutte désespérée dont le seul récit fait frissonner...

Après environ deux heures de résistance, ayant épuisé leurs munitions, blessé vingt-deux personnes dont trois mortellement, ils se réservèrent leurs dernières balles. L'un, notre camarade Joseph Lapidus (le frère du terroriste Stryge, tué à Paris, au bois de Vincennes en 1906), se tue roide ; l'autre est pris gravement blessé.

Devant leur héroïsme farouche les paroles semblent impuissantes à exprimer l'admiration ou le blâme ; les lèvres se figent, la plume ne trouve pas assez fort, assez sonore.

Il y aura pourtant, dans nos rangs, des timorés et des peureux pour désavouer leur acte. Mais nous tenons, pour notre part, à leur affirmer hautement notre solidarité.

Nous sommes fiers d'avoir eu parmi nous des Duval[1],

1. Clément Duval (1850-1935), cambrioleur, tête pensante d'un groupe d'anarchistes illégalistes intitulé «la panthère des Batignolles». Lors de son arrestation en octobre 1886, il poignarda un agent de Police. Condamné aux travaux forcés à perpétuité en 1887, il s'évada en 1901 et s'enfuit pour les États-Unis où il écrivit ses mémoires.

des Pini[1], des Jacob[2] ; nous tenons aujourd'hui à dire tout haut : «les 'bandits' londoniens furent bien des nôtres !»

Qu'on le sache ! Que l'on comprenne enfin que nous sommes dans la société présente, comme l'avant-garde d'une armée barbare ; que nous n'avons de respect pour rien de ce qui constitue la vertu, la morale, l'honnêteté ; que nous sommes en dehors des règles et des lois. On nous opprime, on nous persécute, on nous traque. Constamment les révoltés se retrouvent devant la triste alternative : se soumettre, c'est-à-dire abolir leur volonté et rentrer dans le troupeau misérable des exploités, ou accepter le combat contre tout l'organisme social.

Nous préférons le combat. Contre nous, toutes les armes sont bonnes ; nous sommes dans un camp ennemi, cernés, harcelés. Les patrons, les juges, les soldats, les flics s'unissent pour nous terrasser. Nous nous défendons — non par tous les moyens, car la plus péremptoire réponse que nous puissions leur faire c'est d'être meilleurs qu'eux — mais avec un profond mépris de leurs codes, de leurs morales, de leurs préjugés.

En nous refusant le droit au travail libre, la société nous donne le droit au vol. En accaparant les richesses mondiales, les bourgeois nous donnent le droit de reprendre, comme nous pouvons, de quoi satisfaire nos besoins.

1. Pini (1850-189?), cordonnier anarchiste et monte-en-l'air. On découvrit chez lui, en 1889, lors d'une perquisition de routine, l'arsenal du parfait cambrioleur, ainsi que le produit de vols inouïs. Son procès fit scandale et révéla un courageux partisan de la «reprise individuelle». Il fut condamné à vingt ans de bagne. On ignore ce qui lui arriva par la suite.

2. Marius-Alexandre Jacob (1879-1954), cambrioleur. Fugueur âgé de onze ans, il embarqua comme mousse à bord du *Thibet*. Sa vie ne sera plus dès lors qu'une suite d'aventures rocambolesques. Anarchiste convaincu, il met un immense talent de voleur au service de ses idées. Chef d'une bande de malfaiteurs, qu'il nommait «les travailleurs de la nuit», il sera arrêté et devra répondre, en mars 1905, de plusieurs centaines de délits. Condamné au bagne de Guyanne à perpétuité, il tentera de très nombreuses fois de s'évader, en vain. Grâcié dans les années 1920, il deviendra marchand ambulant de lingeries et se suicidera d'une piqûre de morphine pendant l'été 1954. On soutient qu'il fut le modèle vivant dont se servit Maurice Leblanc pour créer Arsène Lupin. La question n'est pas tranchée.

Anti-autoritaires, nous avons l'ardente volonté de vivre libres sans opprimer personne, sans être opprimés par personne. Une telle vie, la société actuelle, basée sur l'égoïsme absurde des plus forts, l'iniquité, l'oppression, nous la refuse. Pour ne pas crever de faim nous sommes forcés de recourir à divers expédients : accepter l'existence abrutissante et démoralisante du salarié — travailler ; ou l'existence dangereuse de l'illégal — voler, se tirer d'affaire par les moyens en marge des lois.

Qu'on le sache ! Pour arracher notre subsistance, travailler — nous soumettre à l'esclavage de l'atelier — nous est un expédient au même titre que cambrioler. Tant que nous n'aurons pas conquis la vie ample et large pour laquelle nous luttons, les divers moyens auxquels l'organisation sociale nous forcera d'avoir recours ne seront pour nous que des pis-aller. Aussi choisissons-nous, selon nos tempéraments et les circonstances, ceux qui nous conviennent le mieux.

Vos codes, vos lois, votre «honnêteté» — vous ne pouvez pas vous imaginer ce que nous nous en moquons !

C'est pourquoi, face à la bourgeoisie écumante, face aux jugeurs, aux brutes honnêtes, aux prostitués du journalisme, nous tenons à proclamer : «Les bandits de Londres sont bien des nôtres !»

Ce sont d'ailleurs de beaux bandits, et l'on peut en être fier. Nous n'aurons pas pour eux de vaines paroles de regrets, de vaines larmes. Non ! mais que leur mort nous soit un exemple et grave en notre mémoire la sublime devise des camarades russes : les anarchistes ne se rendent pas !

Les anarchistes ne se rendent pas ! pas plus sous les balles des *policemen* que sous les huées de la foule ou les condamnations des jugeurs ! — les anarchistes ne se rendent pas !

Résolus à vivre en réfractaires et à se défendre impitoyablement jusqu'au bout, ils savent, quand il le faut, accepter l'épithète de «bandits».

Je devine, sur tes lèvres, lecteur, l'objection sentimentale : «Mais les 22 malheureux blessés par les balles de vos camarades étaient des innocents ! N'avez-vous pas de remords ?»

Non ! car ceux qui les poursuivaient ne pouvaient être que des citoyens «honnêtes», des croyants en l'État, en l'Autorité ; des opprimés peut-être, mais des opprimés qui, par leur criminelle veulerie, perpétuent l'oppression. Des ennemis !

Des inconscients, répondra-t-on. Oui, mais le bourgeois féroce est aussi un inconscient. L'ennemi, pour nous, c'est celui qui nous empêche de vivre. Nous sommes les assaillis, et nous nous défendons.

Aussi n'avons-nous pas, pour nos audacieux camarades tombés à Tottingham, de paroles de blâme — mais beaucoup d'admiration pour leur sans-pareille bravoure, et beaucoup de tristesse de soir se perdre ainsi, en pleine vigueur, des hommes d'un courage et d'une énergie exceptionnels.

Le Révolté, N° 36, 6 février 1909.

AGENTS PROVOCATEURS

La Leçon des choses

L'année dernière un scandale, effarant, bouleversait le monde révolutionnaire. On apprit cette chose incroyable et sans précédent, qu'au sein de l'organisation terroriste la plus active du monde — le Parti Socialiste Révolutionnaire Russe — à la tête du comité central se trouvait un policier, un valet du Tzar : Azeff.

Il s'y trouvait depuis des années, organisateur attitré des complots, des groupes secrets, connaissant les moindres rouages du parti dont il était quasiment le chef. Des hommes redoutables et redoutés à juste titre exécutaient ses ordres, mouraient souvent sur un signe de lui.

Combien en avait-il envoyé à une fin certaine ! Combien d'enthousiastes jeunes gens n'avait-il pas jetés dans les guet-apens de la police ! Combien de vies, d'énergies précieuses, péries par sa faute dans les solitudes glacées de la Sibérie, dans les bagnes et les prisons du tzar rouge !

Combien ? Jamais on ne le saura. Mais rien qu'à l'idée qu'un des plus puissants partis révolutionnaires ait été pendant des années entre les mains d'un traître, on se sent pris d'effroi. Et on comprend l'émotion profonde qui suivit les révélations de l'affaire Azeff, dévoilant d'une part les turpitudes criminelles des gouvernants, montrant d'autre part des milliers de révolutionnaires trompés, bernés, vendus par un agent de l'autocratie.

Après le scandale Azeff, le scandale Harting. Maintenant c'est un ancien mouchard, devenu chef suprême de la police russe à l'étranger, et quoique condamné au bagne par la justice française, décoré de la Légion d'Honneur... Le bagne n'est pas fait pour les complices des massacreurs couronnés de Russie et d'ailleurs.

Au lieu de s'affoler et de ne plus voir partout qu'agents provocateurs, les révolutionnaires, surpris par les révélations des deux récents scandales, auraient mieux fait de raisonner un peu, d'extraire de leur malheureuse aventure les enseignements qu'elle comporte.

Une fois de plus l'expérience confirme d'une façon éclatante la théorie anarchiste en matière d'organisation. Au sein des groupements fortement centralisés, autoritaires — tels que les social-démocrates — il suffit qu'un traître adroit parvienne à un poste important pour que tout le parti soit à sa merci. Membre du comité central, il peut d'un geste négligent annihiler des volontés puissantes, réduire à néant l'effort des groupes et des individus, briser les initiatives privées les plus valeureuses. Il peut envoyer les militants à la défaite et à la mort, vouer à la faillite tout un mouvement, ruiner une propagande.

Dans une organisation décentralisée — fédéraliste — de groupes libres où toute initiative individuelle est sacrée, où chaque proposition est soumise à la libre critique de tous les adhérents, les effets destructifs d'une trahison seraient réduits à leur strict minimum. L'agent provocateur ne pourrait livré que quelques individus de son voisinage immédiat, et serait vite brûlé. Tout au plus instiguerait-il quelques impulsifs et quelques fanatiques à des actes irréfléchis, mais son influence ne saurait s'exercer sur des militants sérieux et doués d'esprit critique. Il pourrait causer de graves préjudices à un groupe, dans une région. Quant à enrayer un mouvement, à compromettre le labeur de milliers de militants, comme le fit Azeff, il n'y pourrait songer.

Azeff triomphe

Les révolutionnaires profiteront-ils de la douloureuse expérience ? Comprendront-ils les avantages des organisations décentralisées, basées sur la libre initiative des individus, que préconisent depuis toujours les anarchistes ? L'avenir nous le dira.

En attendant, une constatation s'impose. Quoique

démasqué, Azeff et ses comparses continuent à exercer leurs ravages parmi les militants. Désormais la méfiance les rend craintifs et soupçonneux les uns envers les autres. On vit dans le doute, avec la crainte permanente d'être trahi, et soupçonnant pour une rien son voisin. Dans de telles conditions, non seulement l'action, mais la propagande deviennent impossibles.

Une expropriation est-elle commise, n'importe où (à Londres ou à Bruxelles). «Agents provocateurs» s'écrient unanimement les journalistes. Et c'est de suite un camarade sali, acculé peut-être pour se disculper aux plus terribles résolutions...

Des anarchistes méditent-ils un noir projet contre l'existence du fusilleur Clemenceau. Aussitôt Stackelberg et Jaurès affolés, l'imagination impressionnée par les méfaits d'Azeff, de s'écrier: «Agents provocateurs!» Et voilà un projet, qui eut pu avoir des conséquences infinies, avorté; deux camarades livrés à la police, fourrés en prison, voués aux pires déboires, abominablement calomniés.

Ce n'est pas parce qu'il y a eu un Azeff et beaucoup de sous-Azeff qu'il faut conclure que tous les hommes d'action sont des agents de la police internationale. En agissant ainsi les révolutionnaires se discréditent eux-mêmes, perpétuent dans leurs propres rangs une sensation de méfiance et d'insécurité des plus dangereuse — et font le jeu des provocateurs authentiques dont le but se trouve atteint. Azeff triomphe.

A qui profitent les attentats?

Certes les gouvernements ont intérêt à ce que des actes de violence leur permettant de sévir soient commis. Les mouchards ont intérêt à se faire passer de temps en temps pour les sauveurs de la société qui les paye. De là, les provocations des agents secrets. Mais par contre, tous les révolutionnaires — socialistes, syndicalistes, anarchistes — ont un intérêt vital à savoir se servir de la violence. La force est, en définitif, le seul argument sérieux qu'on puisse opposer à l'oppression par la force. Si les attentats fournissent aux gouvernants des occasions d'expulser et de traquer nos militants, ils sont aussi le seul moyen efficace de répondre aux expulsions et à la traque. Comment les faire cesser, si ce n'est en prouvant aux ministres expulseurs qu'il peut en coûter cher de défier des hommes jaloux de leurs droits et résolus à se défendre!

Comment mettre un terme aux agissements des provocateurs, si ce n'est en leur prouvant à la plus prochaine occasion qu'à jouer avec du feu on finit par se brûler les doigts... L'exécution d'un Azeff ou d'un Harting, à cet égard, ferait plus qu'une campagne de presse.

Dans le grand conflit social, la violence est fatale, nécessaire, inévitable. Sous peine d'être vaincus sans combat, il faut que nous sachions nous en servir. «Elle fait le jeu, dit-on, des provocateurs.» Erreur! la violence profite à ceux qui la manient le mieux — et il faudrait que ce soit nous.

Les calomniateurs

Il est une catégorie de gens auxquels les derniers scandales policiers ont rendu un fier service: les politiciens social-démocrates.

Maintes fois déjà par le passé, ils s'étaient servi contre leurs ennemis — les anarchistes, éternels empêcheurs de danser en rond — de l'arme la plus vile et la plus meurtrière: la calomnie. Ils les faisaient passer pour agents provocateurs — simplement.

«Calomniez, calomniez dit le proverbe, il en restera toujours quelque chose.» Nos fougueux conquérants des pouvoirs publics le savent fort bien, et ils calomnient, ils calomnient... Pauvre Socialisme!

Karl Marx s'était efforcé de faire passer Bakounine pour policier. Plékhanoff en Russie, Guesde et Delory en France, Iglésias en Espagne, Volders ici, rééditèrent cette infamie. Hier encore de Brouckère insultait Hartenstein[1],

1. Alexandre Sokolov, dit Abraham Hartenstein, militant anarchiste mort en prison. Le Rétif témoigna à son procès à Gand, en 1909.

et Jaurès dénonçait deux de nos bons amis... C'est une tradition et c'est une tactique.

Ce que ces messieurs vont s'en donner à cœur joie maintenant ! Qu'un anarcho quelconque, poussé à bout par les vexations quotidiennes de la gent honnête, pose un acte, et vous les entendrez hurler : provocateur ! Défense de bouger sous peine d'être sali. Défense de se rebeller contre l'arbitraire sous peine d'être traité de mouchard, livré par un Jaurès, insulté par un De Brouckère ! — Azeff a fait son œuvre.

A nous de réagir — sans tarder — avec une égale vigueur contre toutes les provocations : celles des Azeff, celles des insulteurs social-démocrates et celles des gouvernements.

Le Révolté, N° 50, 24 juillet 1909.

ARTICLE PARU DANS *LES RÉFRACTAIRES* (1912-1914)

L'ÉGOISME

Il constitue le fond de toute mentalité animale. Il est légitime étant nécessaire; «légitime» — le pittoresque langage ! — en vérité notre langue s'adapte mal aux réalités. J'entends dire que, primordial et indiscutable, il est par-delà notre bien et notre mal ; il est. Nous l'apercevons sous des formes variées qui se réduisent à deux types essentiels ; et c'est ce qui nous a permis d'imaginer le conflit de l'altruisme et de l'égoïsme : égoïsme du faible, altruisme du fort.

Le faible est avare, intéressé, étroit d'esprit. — Qu'est-ce qu'un faible ? un être pauvre en forces ; le pauvre peut-il donner, s'offrir le luxe d'être généreux, dépensier, prodigue ? Non. Il ménage les moindres deniers, il guette âprement l'occasion d'accroître son pécule infime ; il est — et il a sans doute raison, se repliant continûment sur lui-même et tirant parti de tout pour subsister — aux antipodes de l'altruisme.

L'altruiste ? C'est celui qui se donne, se dépense, est prodigue de lui-même, ce qui montre qu'il a les moyens de l'être ; l'altruisme n'est que la forme logique de l'égoïsme du fort. Bonté, générosité, dévoument, abnégation sont caractéristiques de force et de santé ; c'est un égoïsme dont les joies sont supérieures, car non seulement elles augmentent la vitalité de celui qui les éprouve mais encore elles provoquent chez d'autres un accroissement de vitalité — le mot «supérieur» n'a ici nulle valeur morale ; c'est supérieur par rapport à la vie qu'il faut comprendre. Le fort a-t-il quelque mérite à être fort ? On ne peut l'admettre que lorsqu'il s'agit d'une individualité qui s'est fortifiée par sa volonté. Et encore le strict déterministe pourra-t-il protester. Laissons-le à sa casuistique.

Ainsi que la volonté, il semble que l'égoïsme est modifié par l'hérédité, l'éducation et par des maladies spécifiques. Retenons-le pour nous expliquer ces monstruosités : l'individu fort et bassement égoïste, et cette autre que nous admirons : le faible, raffermi par sa conviction, devenant altruiste — héroïquement.

Les Réfractaires, N° 2-3, 31 janvier 1913.

NOTICE AUTOBIOGRAPHIQUE

par Victor Serge

Né le 30.XII.1890 à Bruxelles de père et mère émigrés russes (sans nationalité, ayant perdu la nationalité russe).

Père : Léon Ivanovitch Kibaltchiche[1], fils d'un pope du gouvernement de Tchernigov, parent de Nicolas Ivanovitch Kibaltchiche (du Comité Central de la Narodnaia Volia, pendu en 1881 après l'exécution d'Alexandre II, à laquelle il participa), lui-même officier à Petersbourg et sympathisant de la Narodnaia Volia. Émigré : études diverses à Genève (où il fut élève de Karl Vogt), Paris, Bruxelles ; voyages, existence d'intellectuel prolétarisé : marchand de journaux à Londres, pharmacien à Canterbéry, répétiteur, etc. A Paris, études médicales et misère. Préparateur au Musée d'Anatomie de Bruxelles ; médecin de bord sur un transocéanien. Aujourd'hui fixé en qualité de médecin dans une colonie allemande du Brésil méridional (Rio Grande do Sul), à la frontière de l'Uruguay. Positiviste spencérien, passionné de géologie et de sciences naturelles.

Mère : Véra Mikhailovna Poderevskaia, de Nijni-Novgorod, petite noblesse, fille d'officier, épouse en premières noces d'un fonctionnaire de Petersbourg, quitte son milieu familial pour faire des études à l'étranger. Socialiste. Suisse, France, Angleterre, Belgique. Misère, épuisement, tuberculose. Morte de tuberculose à Tiflis en 1907.

Enfance : Belgique et Angleterre. Misère. A Douvres nous mangeons du blé en grains pris dans les champs.

1. Transcription fautive, pour Kibaltchicht, mais sans doute adoptée par les parents de Victor Serge.

Séjour à Whitechapel (méningite). Mon frère Raoul-Albert meurt à 9 ans de tuberculose et de faim (Bruxelles). Je survis, étant déjà consciemment tenace et sachant me nourrir de pain sec trempé dans du café noir sucré. Instruction littéraire assez forte sous l'influence de la mère. Shakespeare, Molière, Lermontov et Tchékhov. De 11 à 14 ans, études (surtout sciences naturelles, histoire, géographie) sous la direction incohérente, mais ardente du père. Travaux personnels incessants, musées, bibliothèques, pas d'écoles (le père les considérait comme détestables). 14-15 ans : un an d'école dans un Institut Laurent à Scheut près Bruxelles. A partir de 15 ans je vis seul et travaille seul. Indépendance de plus en plus complète.

15 ans. Bruxelles. Apprenti photographe (10 francs par mois, journées de 10 heures). Littérature. Hervéisme[1]. Membre de la Jeune Garde Socialiste d'Ixelles. Première conférence sur la révolution russe, après l'attentat de la villa Stolypine. Bientôt secrétaire de la Jeune Garde Socialiste d'Ixelles, vive activité militante. Agitation antimilitariste dans les rues. Collaboration au *Conscrit*.

16 ans. Nous formons une gauche antiparlementaire hervéiste dans la Fédération Bruxelloise des Jeunes Gardes Socialistes. Délégué à un congrès de Nivelles, je tombe d'inanition à la gare. Délégué au congrès extraordinaire du P.O.B. Notre gauche y proteste contre l'annexion du Congo (mot d'ordre : «Le Congo aux Congolais !»). Nous (5 jeunes gardes) quittons démonstrativement le congrès et bientôt le parti, pour fonder avec des anarchistes et des syndicalistes le G.R.B. (groupe révolutionnaire de Bruxelles). Y viennent E. Chapelier, G. Thonaz, Gassy, Marin. Notre noyau de jeunes : Jean de Boe, Raymond Callemin, Luce Courbe, moi. Luttes.

1907-1909. Je commence des études de Droit à l'Université Nouvelle (cours d'Edmond Picard, de Georges Eckhoud, de Guillaume de Greef), bientôt abandonnées, sous l'influence de l'appel *aus Jeunes Gens* de Kropotkine, pour militer. Extrême difficulté de gagner mon

1. Gustave Hervé et son journal *La Guerre Sociale*.

pain : suis successivement dessinateur-technicien (guère qualifié...) dans une firme de chauffage central, dessinateur chez un architecte, photographe d'occasion ; apprentissage de typo à la colonie libertaire de Boitsfort.

Collaboration régulière au *Communiste* (anarchiste) et occasionnelle au *Libertaire*, aux *Temps Nouveaux*, à la *Guerre Sociale*, à *l'Internationale anarchiste*. Activité militante au G.R.B. et au groupe anarchiste russe de Bruxelles. Manifestations, bagarres, perquisitions, arrestations, etc. etc... Drame de Gand. Mon camarade Solokov-Hartenstein, anarchiste russe, chimiste, revenu d'Argentine après une explosion de laboratoire à Buenos Ayres, organisateur d'un laboratoire et d'une expropriation à Bruxelles, arrêté à Gand (2 policiers tués). Campagne de défense autour du procès ; nous témoignons à Gand.

1909. Lille. Travail à Armentière (photographe). Séjour parmi les mineurs à Fives.

Paris. Manifestations Ferrer. Dessinateur de machines à Belleville. Soirées d'études à Sainte-Geneviève. Quartier Latin, leçons, traductions, journalisme, vache enragée. Je deviens secrétaire de l'éditeur russe J. Povolotzky. — Activité militante ininterrompue. Je fonde le groupe de «La Libre Recherche» (rue Grégoire de Tours). Y viennent : Édouard Ferrand (Ferral), dernier disciple de Mecislas Goldberg, Marius Ricquier, Pierre Germain. — Camaraderies : G. Franconi, Émile Janvion, Miguel Almereyda, É. Armand, A. Lorulot, Mauricius. Discussions avec les royalistes. Collaboration à *l'anarchie* (individualiste).

Participation de plus en plus active au mouvement anarchiste-individualiste (nom : Le Rétif. Autres pseudonymes : Ralph, Yor, Le Masque), créé par Libertad. (Doctrine : n'attendant pas une révolution problématique, nous sommes dans la société bourgeoise des en-dehors, en état de révolution permanente ; nous n'avons foi qu'en nous-mêmes ; à l'individu de se transformer lui-même et de lutter sans cesse pour la transformation sociale. — Je me sépare des autres théoriciens individualistes

(É. Armand, A. Lorulot) en affirmant la nécessité de participer à la lutte sociale. Appelé à diriger *l'anarchie*, journal hebdomadaire et communauté de travail en camaraderie (typographie), à Romainville, puis Belleville. — Lutte, dans nos groupes, contre la tendance «scientifique», qui n'admet que l'«égoïsme conscient» et la bataille de l'individu contre la société ; cette tendance dévie de plus en plus vers la pratique de «l'illégalisme économique». J'y ai de vieux amis : Raymond Callemin, De Boe, Carrouy, René Valet, devenus des adversaires.

1912. Période d'illégalisme du groupe scientifique. Le banditisme anarchiste. Affaires de la rue Ordener, de Montgeron, de Chantilly, etc. L'auto grise. 31 janvier : perquisition à *l'anarchie*. Convoqué chez le sous-chef de la Sûreté Jouin, le soir. Dialogue : «Vous savez bien des choses. Nul ne saura rien si vous parlez. Si vous vous taisez, vous ferez six mois de prévention.» Réponse : «Arrêtez-moi.»

Coffré. Dépôt. La Santé, 14e division cellule 32, puis 10e division cellule 20 (je crois). Inculpation : Association de malfaiteurs, vols qualifiés (on avait trouvé à *l'anarchie* deux révolvers provenant du sac d'une armurerie), etc. etc. Droit commun. Treize mois de cellule, la faim en permanence, études sérieuses (sociologie, histoire, biologie).

Janvier 1913. Procès des bandits anarchistes. Thèse de l'accusation : nous serions, ma compagne Rirette Maîtrejean et moi, les théoriciens intellectuels et les organisateurs du banditisme anarchiste. Un mois d'audiences, env. 400 témoins, 22 accusés (Callemin, Soudy, Monier, plus tard guillotinés ; Carrouy, qui se suicida ; Dieudonné). Durant le procès, double souci : ne point nuire aux coaccusés, dont on est solidaires, quelles que soient les divergences de tendances, devant la vindicte bourgeoise, et dégager pourtant de ces sanglantes aventures la pensée anarchiste qu'elles compromettent et dévoient. Défense agressive et trop facile (il n'y a rien contre moi). Résultat : 5 ans de réclusion et 5 ans d'interdiction de séjour. Ma compagne (inculpation identique) est acquittée.

Séjour à la Santé en grande surveillance, parmi les condamnés à mort. Puis Maison de Force de Melun. Système Aubrun : isolement cellulaire la nuit, travail forcé le jour (imprimerie, compositeur, puis correcteur), 10 heures. Études. Permises : langues étrangères, questions religieuses, protestantisme, histoire de la réformation. Illicites : déterminisme scientifique, Taine, Spencer. Petit groupe anarchiste (Laheurte, Roblot, Michel). Épuisement physique : séjour à l'infirmerie tous les 8 à 10 mois. Séjours en cellule. Luttes.

Liberté fin janvier 1917. Dix jours à Paris. Expulsé. Espagne. Typographe à Barcelone.

Idéologie : l'anarchisme doit être à la fois individualiste (efforce-toi d'être toi-même un homme nouveau) et révolutionnaire (devoir et nécessité de participer à la lutte de classes).

Groupe anarchiste étranger à Barcelone. Collaboration à *Tierra y Libertad* (nom : Victor-Serge). *Essai critique sur Nietzsche*, traduit par Costa Iscar. Préparation de l'insurrection fixée au 19 juillet. Collaboration à *Solidaridad Obrera*. Journées de juillet, collisions, mort de José Clemens, patrouilles dans les rues, une évasion de Salvador Segui ; puis arrêté et relâché. L'insurrection semble avorter (elle rebondira en août), j'obtiens du Consul de Russie une feuille de route de mobilisé pour la Russie, Kerensky appelant les émigrés et fils d'émigrés sous les drapeaux... Départ.

Paris, août-septembre 1917. Les autorités anglaises refusent de laisser passer par la voie de mer les anarchistes russes qui exigent leur rapatriement. Je demande à contracter un engagement volontaire dans les troupes russes combattant en France (un détachement de mitrailleurs anarchistes m'attend) : les autorités russes m'opposent un refus. Travail à la typographie Rirachovsky. Début du clémencisme. Arrestation d'Almereyda et de Goldski : je suis arrêté et interné, d'abord à Fleury-en-Bière (Seine-et-Marne), puis à Précigné (Sarthe).

Internement administratif. Aucune inculpation pré-

cise : indésirable, défaitiste, bolchevisant. Dans le camp, la faim, la crasse, liberté relative, brutalités. Épidémie de grippe espagnole et de dysenterie, mortalité effroyable. Assassinat d'un ami en cours d'évasion. Études, lutte et solidarité. Notre Groupe Révolutionnaire Russe-Juif (P. Fouchs, Nachtigal, André Brodé, Barakov, Robin, Kovalski), formé en majorité d'anarchistes, est nettement bolchévisant. — Je fais un cours sur la révolution russe. Agitation et propagande incessantes. Collaboration à *La Mêlée* de Pierre Chardon.

Janvier-février 1919. Suis échangé avec quelques camarades contre les officiers de la mission militaire française arrêtés en Russie. Séjour à la prison, évacuée et bombardée, de Dunkerque. Dunkerque, Copenhague, Finlande, par mer sous la garde de Sénégalais, transport escorté de torpilleurs. Traversée de la Finlande en wagon blindé. Petrograd. Moscou. Petrograd. — Avril 1919, avec V.L. Lichtenstadt-Mazine (bientôt tué), création des Éditions de l'I.C. à Petrograd et du secrétariat de Zinoviev. Travail à l'I.C., etc., besognes multiples. Pendant les offensives Youdénitch, mobilisé au IIe rayon, puis rattaché à l'État-Major de la Place, service civil. Mission de Krassine et Zinoviev. — Membre du P.C.R. depuis mai 1919. Évolution longue et difficile de l'anarchisme au marxisme. IIe et IIIe congrès de l'I.C., septembre 1921. Départ pour l'Allemagne et travail en liaison avec le P.C. français. Allemagne, pendant la crise et la préparation révolutionnaire de 1923.

1924-25. Vienne. Activité de journaliste communiste. Étude des questions balkaniques. Rappelé, en raison de mon attitude politique dans les crises du P.C. russe et du P.C. français.

Depuis fin 1925, Léningrad, travaux littéraires, histoire et théorie communiste.

De 1919 à 1928, collaboration assidue à la *Vie Ouvrière*, au *Bulletin Communiste*, à la *Correspondance Internationale*, à l'*Humanité*, à *Clarté*, etc.[1]

1. Victor-Serge a composé lui-même cette biographie. Il l'a arrêtée à sa première arrestation en 1928, pour opposition trotskiste. Il la destinait sans doute à ses amis de France.

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE*

ROMANS ET NOUVELLES

Les Hommes dans la Prison. Paris, Rieder, 1930. Paris, Éd. du Seuil, 1980.
Naissance de notre Force. Paris, Rieder, 1931. Paris, Éd. du Seuil, 1967.
Ville conquise. Paris, Rieder, 1932. Paris, Éd. du Seuil, 1967.
Mer blanche. Paris, revue *Les Feuillets bleus*, 1935. Paris, Maspéro, 1972.
L'Impasse Saint-Barnabé. Paris, revue *Esprit*, avril-mai 1936. Paris, Maspéro, 1972.
S'il est minuit dans le siècle. Paris, Grasset, 1939 et 1986.
Les Derniers Temps. Montréal, Éd. de l'Arbre, 1946. Paris, Grasset, 1951.
L'Affaire Toulaev. Paris, Éd. du Seuil, 1948. Paris, Hachette, collection «Le Livre de Poche», n° 24.
La Folie de Iourev. Paris, revue *Preuves*, février 1953. Paris, Maspéro, 1972.
Les Années sans pardon. Paris, Maspéro, 1971 et 1979.
Le Tropique et le Nord. Paris, Maspéro, 1972.
Les Révolutionnaires (cycle romanesque). Paris, Éd. du Seuil, 1967.

POEMES

Résistances. Paris, revue *Les Humbles*, novembre-décembre 1938. Paris, Maspéro, 1970.

ESSAIS HISTORIQUES ET POLITIQUES

Contre la faim. Paris, Éd. du journal *l'anarchie*, 1911.
Les Anarchistes et l'Expérience de la révolution russe. Paris, Éd. de la Librairie du travail, 1921. Paris, Éd. Tête de Feuilles, 1973.
Les Coulisses d'une sûreté générale. Ce que tout révolutionnaire devrait savoir sur la répression. Paris, Éd. de la Librairie du travail, 1925. Paris, Maspéro, 1977.
L'An I de la révolution russe. Les débuts de la dictature du prolétariat (1917-1918). Paris, Éd. de la Librairie du travail, 1930. Paris, Maspéro, 1970.

Littérature et Révolution. Paris, Éd. de la Librairie Valois, 1932. Rééd. considérablement augmentée, présentée et annotée par Jean Rière, à paraître 1990.
De Lénine à Staline. Paris, *Crapouillot*, janvier 1937.
Destin d'une révolution. URSS, 1917-1937. Paris, Grasset, 1937. Rééd. prévue.
Méditation sur l'anarchie. Paris, revue *Esprit*, avril 1917.
La Pensée anarchiste. Paris, *Crapouillot*, janvier 1938.
La Tragédie des écrivains soviétiques. Paris, Éd. René Lefeuvre, coll. «Les Égaux», 1947 et 1979.
Le Nouvel Impérialisme russe. Paris, Éd. René Lefeuvre, 1947 et 1984.
Le Tournant obscur. Paris, Les Iles d'or-Plon, 1951. Paris, Albatros, 1972
Mémoires d'un révolutionnaire. Paris, Éd. du Seuil, 1951 et 1978 (coll. «point-seuil», dans une version revue et corrigée par l'auteur).
Carnets. Paris, Julliard, 1952. Arles, Actes Sud, 1986.
Dossier Serge-Trotski, à paraître.

CORRESPONDANCES

Lettres à Antoine Borie. Zurich, revue *Témoins*, n° 21, février 1959.
Lettres à Émile Armand. Paris, revue *Le mouvement social*, n° 42, avril-juin 1964.

ŒUVRES PERDUES OU CONFISQUÉES

Essai critique sur Nietzsche : envoyé à la revue *Action* dirigée par Florent Fels et Marcel Sauvage, en 1920, mais égaré. Une version en espagnol a paru en 1917-18 dans la revue *Tierra y Libertad*.
Les Hommes perdus : essai sur le mouvement anarchiste français de 1900 à 1920 ; achevé mais confisqué en 1936 lors de la «sortie» d'URSS
L'An II de la révolution russe : essai sur le «communisme de guerre» ; achevé mais confisqué en 1936 par la censure stalinienne.
Histoire de l'anarchisme : un contrat fut élaboré en 1939 avec les Éditions du Sagittaire pour ce titre, sans suite.

* Cette bibliographie réduite, que nous empruntons à Jean Rière (*Mémoires d'un révolutionnaire*, Éd. du Seuil, coll. «points-Politique», pp. 415-425) sera élargie et détaillée dans une étude de Jean Rière, à paraître : *Victor Serge, une voix sous la glace et le granit. Du «réfractaire» au révolutionnaire.*

TABLE DES MATIÈRES

ANNEXES

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR JEAN PAUL LOUIS
À TUSSON, 16140 AIGRE, LE 15 AVRIL 1989.
DÉPOT LÉGAL 2e TRIMESTRE 1989.

No D'ÉDITEUR : 29. ISBN 2-903267-27-8.

150 F

maladresses pour se jeter sur lui. Les lois l'enchaînent ; les plus forts le pressurent ; les plus faibles le haïssent. Guerre impitoyable entre salariés et patrons, entre marchands de camelotes allemands et français, entre Potin et Damoy, entre le politicien rouge et son adversaire. On médit, on calomnie, on accuse, à voix basse ; puis la Loi aveugle intervient et achève le vaincu. Cependant que les vainqueurs se congratulent doucereusement.

La guerre, choc des armées, assassinat en masse évident et brutal, est pire, sans doute ; mais la paix d'aujourd'hui est ignoble, absurde et criminelle.

Nous nous refusons à la guerre, parce que nous aimons profondément la vie. Pour la même raison nous ne voulons pas non plus de cette paix. D'un côté ou de l'autre nous nous trouvons toujours en présence de la mort, alors que toutes nos forces, nos aspirations, nos volontés montent vers la vie !

Et c'est en son nom — et au nom de *nos* vie tout d'abord ! — que nous nous insurgeons contre le règne de l'hypocrisie pacifiste et de la brutalité guerrière. Nos existences seraient si belles n'était-ce la malfaisante sottise des dominateurs et des asservis !

C'est donc malgré eux que dès à présent nous voulons réaliser des vies belles. Que vers ce but tendent nos efforts de révoltés : vivre selon nos pensées, librement, intelligemment, fraternellement ; parmi nous du moins, instaurer une paix véritable qui nous rendra plus forts et plus heureux.

l'anarchie, N° 313, 6 avril 1911.

AU SERVICE DE LA PATRIE...

Après le *Farfadet*, le *Lutin* ; puis la catastrophe de l'*Iéna* ; puis le *Pluviôse*. La série continue. Elle continuera puisque les leçons passées ne servent à rien et qu'il se trouve toujours des vivants assez sots pour aller remplacer les morts...

Cependant que le printemps revient et que recommence la fête des fleurs et du soleil ; cependant que la vie va de nouveau pouvoir s'épanouir sur les corolles multicolores, sur les lèvres goulues, dans les yeux des adolescents ; cependant que partout la vie monte, rutile exubérante d'enthousiasmes nouveaux, voici que sont morts au printemps de leurs vies vingt-sept hommes, jeunes, vigoureux, forts, taillés pour la bonne lutte et le grand bonheur de vivre...

Morts bêtement. Morts sans savoir pourquoi, sans comprendre, ainsi que des bêtes que l'on mènerait à l'abattoir — aveuglés. Eh bien, quoique ce soit atroce, je n'en suis point révolté, et je trouve ce hasard cruel très logique, très juste.

Sur la mer infiniment bleue, sous l'azur riant du ciel que faisaient-ils, par ce soir printanier ? Étaient-ils joyeuse compagnie de jeunes gens en récréation ? Étaient-ils pêcheurs, arrachant à la mer leur pâture quotidienne ? Étaient-ils rêveurs paisibles ? Ah ! vraiment, en ces cas, l'aventure eût été tragique et navrante...

Mais non. Ils n'admiraient point le jeu des ondes émeraudées, et l'éclat du soleil les laissait indifférents. Ils ne pensaient pas aux compagnes lointaines, ni aux bambins qui attendent maintenant sans espoir. Ils faisaient œuvre de meurtre, ils préparaient de la mort...